«Quand je pense à demain . . .»

Une étude sur les aspirations des adolescentes

Conseil consultatif canadien de la situation de la femme

Canadian Advisory Council on the Status of Women

86-0332/

" QUAND JE PENSE À DEMAIN . . . "

Une étude sur les aspirations des adolescentes

par

Maureen Baker

mars 1985

CONSEIL CONSULTATIF CANADIEN DE LA SITUATION DE LA FEMME

Couverture : Wawa Design

Préparé pour le
Conseil consultatif canadien de la situation de la femme
66, rue Slater, 18e étage
C.P. 1541, Succursale B
Ottawa (Ontario) K1P 5R5

Le présent document exprime le point de vue de l'auteure et ne reflète pas forcément la politique officielle du CCCSF.

© Conseil consultatif canadien de la situation de la femme 1985

Disponible au Canada par l'intermédiaire du
Conseil canadien de développement social
55, avenue Parkdale
Ottawa, Canada K1Y 1E5

Nº de catalogue : LW31-20/1985F
ISBN 0-660-91431-X
Canada : 4,95 $
Prix sujet à changement sans avis préalable.

This publication is also available in English.

TABLE DES MATIÈRES **PAGE**

Chapitre 1
Introduction 1

Chapitre 2
Éducation : réalités et projets 13

Chapitre 3
Travail : présent et futur 71

Chapitre 4
Vie personnelle, relations et priorités 117

Chapitre 5
Rêve ou réalité? Quelques conclusions 171

Notes 185

Bibliographie 191

REMERCIEMENTS

Ce rapport a été rédigé par Maureen Baker.

Responsable de la recherche : Marylee Stephenson. Directrice de la recherche : Jennifer Stoddart. Enquêteuses : Diane Morissette, Donna Moran, Maureen Rice et Penny Thompson. Information sur les ressources disponibles en planification de carrière recueillie par : Diane Morissette, Donna Moran, Susan Finck, Lynda Yanz et Penny Thompson. Révision : Catherine Rancy.

Le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme tient à remercier tous les jeunes qui ont participé à cette étude, ainsi que les organismes qui nous ont fourni le nom des adolescent(e)s. Nous remercions également le personnel du CCCSF qui a participé à la préparation et à la réalisation de cette étude.

CHAPITRE 1
INTRODUCTION

> "La Troisième Guerre mondiale, ça ne durerait pas très longtemps. Avec un peu de chance, et selon l'endroit où je me trouverais, je serais complètement vaporisée! "
>
> Jean, 15 ans, Vancouver

A. Le monde changeant des adolescentes

Pour la génération actuelle des adolescentes canadiennes, le monde est un lieu complexe où grandir. Bien que les générations de leurs parents et grands-parents aient survécu à la récession et aux guerres mondiales, les jeunes d'aujourd'hui vivent le changement des valeurs morales et des normes sexuelles, assistent au bouleversement de la structure familiale, et doivent faire face à des choix difficiles en termes de valeurs et de mode de vie. On s'attend à des choix judicieux de leur part en ce qui concerne leur avenir, alors qu'ils et elles grandissent dans un monde d'accès facile aux drogues dans les écoles, de représentation explicite de la sexualité et de la violence à la télévision, de perspectives d'emploi sombres et de menace d'une destruction nucléaire. On attend d'eux et d'elles, en outre, une attitude confiante envers les conseils des adultes, alors que ces derniers ont grandi dans une société très différente de la société actuelle. Les adolescentes sont-elles préparées de façon adéquate à l'avenir des années 1980 ou de l'an 2000?

Ces questions touchent l'ensemble des jeunes. Le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, toutefois, en vertu du mandat qui lui incombe d'informer et de conseiller le public et le gouvernement sur les questions d'intérêt pour les femmes, s'intéresse avant tout aux adolescentes, étant donné qu'elles constituent les femmes de demain. Les décisions que ces dernières prennent quant à leur avenir dépendent de la connaissance qu'elles ont des exigences scolaires, des tendances du marché du travail, ainsi que des changements dans les modèles familiaux. Plus elles seront sensibles aux pressions contradictoires dues à l'évolution des rôles conjugaux et professionnels, mieux elles seront préparées à assurer leur sécurité future.

La préoccupation principale du Conseil, c'est que les jeunes filles reçoivent le plus d'information et de préparation possible, quel que soit leur choix. Leur éducation devrait les préparer correctement à leur avenir, qui pourrait comprendre à la fois une famille et un travail rémunéré. Les jeunes filles doivent savoir que, sur le marché du travail, elles feront l'objet d'une ségrégation sexuelle, que le travail des femmes est souvent moins bien rémunéré et qu'elles auront à prendre des dispositions spéciales afin d'éviter d'être reléguées à certains types d'emplois considérés comme " féminins ". Celles qui préfèrent rester à la maison avec leurs enfants auront sans doute à trouver un emploi rémunéré à un certain moment de leur vie; il est donc essentiel qu'elles s'organisent en conséquence. Des conseils judicieux et des services d'orientation leur seront probablement nécessaires afin de les sensibiliser à l'existence d'un nombre croissant de familles monoparentales, à la hausse des coûts encourus pour élever les enfants, au taux de chômage plus élevé chez les femmes adultes que chez les hommes adultes, et aux changements technologiques qui pourraient avoir une incidence sur le travail rémunéré des femmes dans l'avenir. Bref, il faudra peut-être présenter aux adolescentes un tableau plus réaliste de l'avenir qui les attend.

Au cours des années 1980, les adolescentes qui fréquentent le collège et l'université sont plus nombreuses que celles des générations précédentes. Une scolarité plus poussée est désormais nécessaire pour trouver un emploi. Par ailleurs, il est plus difficile d'accéder à l'université étant donné que les conditions d'admission sont plus exigeantes. En outre, il est plus difficile de trouver un emploi à l'heure actuelle qu'il ne l'était il y a vingt ans, étant donné le niveau de chômage élevé chez les jeunes.

Au cours des vingt dernières années, un nombre accru de femmes se sont inscrites au collège et à l'université. Bien que 38,5% des étudiants inscrits dans des établissements post-secondaires en 1961 aient été des femmes et que le pourcentage soit passé à 51% en 1982-1983[1], cette augmentation n'a pas permis aux femmes d'obtenir l'égalité par rapport aux hommes sur le marché du travail. Les femmes sont toujours moins susceptibles que les hommes de s'inscrire aux cours et aux programmes qui débouchent sur des emplois à rémunération élevée. Elles s'orientent au contraire, ou sont dirigées, vers des domaines qui les intéressent sans pour autant mener nécessairement à des emplois rémunérés. En outre, la plupart

des jeunes femmes se retrouvent dans des cours qui débouchent sur des emplois où, traditionnellement, les femmes travaillent pour un salaire peu élevé, tels que le travail de bureau, les soins infirmiers et l'assistance sociale. Malgré le nombre croissant de femmes qui se dirigent en pharmacie, en médecine vétérinaire, en informatique, en droit et en médecine, la plupart d'entre elles demeurent dans des programmes qui ne leur permettront guère d'acquérir l'indépendance financière. Alors que, par le passé, les femmes mariées dépendaient fréquemment de leur conjoint, de plus en plus de femmes s'aperçoivent désormais qu'elles doivent subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leurs enfants.

L'augmentation du taux de divorce et la probabilité élevée, chez la femme, d'être seule à la tête de sa famille pendant une partie de sa vie sont de plus en plus évidentes[2]. De nombreux jeunes ont connu séparation et divorce dans leur propre famille ou dans celle de leurs amis. Les nouveaux modèles familiaux et la nouvelle répartition de la main-d'oeuvre provoqués par des séparations et des divorces fournissent aux jeunes des modèles uniques. Ces modèles pousseront-ils les jeunes femmes à mieux planifier leur avenir dans l'éventualité d'avoir à assumer le rôle de parent seul, ou croient-elles plutôt qu'une telle situation ne pourrait leur arriver? Leur expérience du divorce aura-t-elle pour effet d'accroître leur désir d'avoir un mariage heureux, ou seront-elles plutôt portées à croire qu'elles passeront la majeure partie de leur vie hors de toute relation permanente?

En dépit du fait que les articles portant sur les femmes de carrière soient très répandus dans les médias, de nombreuses études théoriques ont montré que les adolescentes envisagent toujours leur avenir en termes très traditionnels et romantiques[3]. La plupart des jeunes filles savent qu'elles devront fréquenter l'école plus longtemps et trouver un travail rémunéré après avoir obtenu leur diplôme, mais elles sont moins portées que les garçons à planifier en termes précis leur carrière éventuelle sur le marché du travail. Des études menées sur les années 1950 et 1960 ont montré que les jeunes filles pensaient en termes d'emplois temporaires, alors que les garçons planifiaient en fonction de carrières à vie. Des études plus récentes laissent entendre que les adolescentes envisagent toujours de rester à la maison avec leurs enfants jusqu'à ce que le plus jeune commence à fréquenter l'école, bien qu'elles prévoient par ailleurs avoir un emploi rémunéré[4].

En général, les filles réussissent mieux que les garçons à l'école primaire et dans les premières années de l'école secondaire, mais lorsqu'elles atteignent l'adolescence, elles deviennent moins désireuses d'entrer en compétition avec les garçons dans la course aux bons résultats. Souvent, elles perdent intérêt pour les mathématiques et les sciences, mais elles continuent d'obtenir des notes supérieures à celles des garçons dans les langues et la littérature[5]. La confiance qu'elles éprouvent envers leurs aptitudes scolaires diminue au moment où celle des garçons s'accroît.

Le modèle de comportement des jeunes filles nord-américaines qui abandonnent les mathématiques et la physique au niveau secondaire a donné lieu à de sérieuses réflexions. Étant donné que ces cours sont indispensables pour pouvoir s'inscrire à bon nombre de programmes collégiaux et universitaires qui ouvrent sur des carrières lucratives, les jeunes filles limitent leurs choix possibles par ces décisions de jeunesse[6]. Tous les programmes de sciences appliquées, de programmation, de médecine et de génie exigent une formation en sciences.

Les recherches indiquent, en outre, que les ambitions professionnelles des adolescentes décroissent parfois lorsqu'elles atteignent les dernières années d'éducation secondaire[7]. Pendant toute leur scolarité, on fait sentir aux adolescentes au moyen d'un message subtil que certains cours ou emplois éventuels ne conviennent pas aux femmes, et par conséquent ces dernières modifient leurs projets afin de satisfaire aux normes sociales. Si elles manifestent un intérêt pour une carrière en médecine au cours des premières années du secondaire, elles décident souvent plus tard de devenir techniciennes de laboratoire. Il est possible que leurs aspirations professionnelles se dissipent lorsque d'autres éléments revêtissent une importance primordiale dans leur vie. Vers la fin du secondaire, il arrive souvent que les jeunes filles minimisent leurs capacités intellectuelles pour miser plutôt sur la popularité et tenter de se faire un petit ami. Alors que les garçons s'efforcent d'être acceptés à l'université ou tentent d'acquérir un métier, les filles rêvent de mariage. L'accent mis sur l'apparence physique et les relations personnelles détourne l'énergie des filles de toute planification professionnelle au moment le plus important.

Les revues féminines, les émissions de télévision et la publicité laissent entendre que l'apparence physique et une sexualité attrayante constituent les principaux aspects de la vie d'une jeune femme. En dépit du fait que les revues féminines présentent désormais des articles sur les mères qui occupent un emploi, les garderies et la planification financière, ces articles côtoient souvent des réclames publicitaires de rouge à lèvres, de mascara, de bas de nylon et de colorants pour les cheveux. Par conséquent, le message que les adolescentes perçoivent est double, tout particulièrement dans le genre de revues que la plupart d'entre elles lisent.

Alors que la culture adolescente est tournée vers la jeunesse, la sexualité et les rapports sociaux, les aspirations et les réalités de la femme adulte diffèrent considérablement. La majorité des femmes adultes doivent avoir un emploi et, de surcroît, elles doivent élever les enfants et effectuer les travaux ménagers. Les mères isolées et les femmes plus âgées éprouvent souvent de sérieuses difficultés à se tirer d'affaire avec les revenus insuffisants qu'elles ont. De nombreuses femmes de plus de 65 ans se retrouvent dans la pauvreté à cause du salaire peu élevé qu'elles ont reçu toute leur vie pour leur travail, de leur manque d'indépendance financière par rapport aux hommes, de prestations insuffisantes accordées à la suite de divorces, et de pensions inadéquates. En 1982, on évaluait à 60,4% le nombre de femmes seules de 65 ans et plus qui vivaient au-dessous du seuil de pauvreté, alors que ce taux ne s'élevait qu'à 48,9% chez les hommes seuls du même groupe d'âge. Le revenu moyen des femmes de 65 ans et plus était de 6 440 $, alors que celui des hommes de la même catégorie était de 9 349 $[8]. L'étendue de la pauvreté chez les femmes plus âgées suggère que, par le passé, la préparation qu'elles ont reçue ne leur permettait pas d'acquérir l'indépendance financière. Perpétuons-nous toujours ce modèle?

B. Fondement de l'étude

Dans la mesure où la préparation des adolescentes à un monde en pleine mutation est un sujet de préoccupation sérieuse pour le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, nous avons mis sur pied un projet de recherche dans le but d'étudier de façon plus détaillée les objectifs d'avenir que les

adolescentes canadiennes se fixent, ainsi que les plans et les mesures qu'elles élaborent ou non pour atteindre ces objectifs. Nous avons également établi une comparaison avec un groupe moins nombreux de garçons. Étant donné que la plupart des recherches sur les adolescents traitent des aspirations professionnelles des étudiants, nous avons décidé de concevoir une étude plus vaste qui comprendrait les projets d'études des adolescents, mais aussi de travail (rémunéré et à titre gracieux) et de relations personnelles. Dans le cadre d'entrevues, nous avons rencontré 122 filles et 28 garçons de 15 à 19 ans, afin d'obtenir d'une part une idée plus générale des aspirations et des priorités des adolescentes, et d'autre part une description exacte de leur vie actuelle.

C. Exécution de l'étude

Nous avons élaboré un questionnaire détaillé, dans le but de déterminer comment les adolescentes canadiennes placées dans divers contextes et situations entrevoyaient leur avenir personnel et agissaient en fonction de leurs objectifs et de leurs projets (ou de l'absence de ceux-ci). Nous les avons interrogées sur leur vie actuelle, leurs projets d'études, le genre de travail qu'elles espéraient effectuer et la façon dont elles comptaient organiser leur vie personnelle. Il n'est pas aisé d'imaginer le futur pour les adolescentes, et pour leur faciliter la tâche nous leur avons demandé de décrire la situation où elles se voyaient deux ans plus tard, puis cinq ans plus tard. Après leur avoir demandé de nous décrire les activités d'un jour de semaine type dans leur vie actuelle, nous leur avons demandé de nous présenter la façon dont elles entrevoyaient un jour de semaine type à l'âge de 30 ans, de l'heure du lever à celle du coucher. La recherche a montré que cette méthode incite les jeunes à une plus grande précision qu'ils n'auraient de façon générale, tout en leur laissant suffisamment de liberté pour exprimer leurs pensées et donner libre cours à leur imagination. C'est ce qu'on a nommé " l'approche de l'agenda de l'avenir "[9]. À l'aide de cette approche indirecte et de questions plus détaillées, il nous a été possible d'en arriver à une compréhension riche des priorités des adolescentes, de leur perception du monde tel qu'elles l'entrevoient dans un avenir rapproché, de leur connaissance des modes de vie possibles, ainsi que des dispositions qu'elles prennent à l'heure actuelle en vue de l'avenir. En outre, nous leur avons posé des questions explicites en ce qui concerne leurs réactions

possibles face à certaines situations inattendues et les personnes vers qui elles se tourneraient pour chercher conseil.

La projection dans l'avenir peut poser de sérieuses difficultés aux adolescentes. Certaines n'ont fait aucun projet, d'autres croient plutôt que toute planification réaliste est impossible étant donné le facteur chance qui détermine le futur. Certaines adolescentes n'ont parfois jamais réfléchi aux questions que nous voulions leur poser, alors que d'autres ne connaissent pas l'étendue possible des choix de vie ou encore n'ont ni la compétence linguistique ni la capacité de conceptualisation nécessaires pour discuter de l'avenir.

Alors que la plupart des recherches canadiennes sur les adolescentes ont eu recours à l'échantillonnage d'étudiantes uniquement, à des questionnaires expédiés par courrier et se sont limitées aux projets d'éducation et d'emploi, nous avons eu des entrevues personnelles avec les adolescentes (en général dans leur lieu de résidence même). Notre étude comprend des étudiantes, des diplômées d'école secondaire, ainsi que des jeunes qui ont abandonné leurs études avant l'obtention de leur diplôme (nous les nommons " décrocheuses "), et nous les avons interrogées au sujet de leurs projets d'études, de travail et d'organisation de leur vie personnelle.

Nous avons décidé de limiter notre étude aux jeunes de 15 à 19 ans, dans la mesure où cette période nous semble déterminante dans l'élaboration des choix d'orientation scolaire qui pourraient par la suite restreindre leur carrière éventuelle à une direction particulière. Au cours de cette période de leur vie, les adolescentes doivent décider si elles poursuivent leurs études post-secondaires ou se mettent à la recherche d'un travail. Elles atteignent, d'autre part, une certaine maturité physique et sociale, établissent des liens émotifs et sociaux solides, et projettent peut-être de se marier. Par ailleurs, notre étude se concentre également sur ce groupe d'âge dans le but d'établir un parallèle entre les résultats que nous avons obtenus, ceux qui découlent des statistiques compilées par le gouvernement dans le domaine de la main-d'oeuvre et diverses autres études qui ont fait appel aux mêmes groupes d'âge.

D. Les adolescentes de notre étude

Entre novembre 1983 et mai 1984, quatre enquêteuses ont rencontré 150 adolescents dont 122 étaient des jeunes filles et 28 des jeunes garçons. Nous nous sommes particulièrement intéressées aux jeunes filles étant donné que notre étude avait pour but d'examiner comment les adolescentes entrevoyaient leur avenir. Nous avons rencontré les jeunes garçons afin de présenter, à une échelle réduite, un élément de comparaison. La majorité des adolescents interrogés (113) vivent en milieu urbain, mais nous avons également rencontré un petit nombre d'adolescents (37) vivant en milieu rural, dans chacune des cinq régions choisies.

Afin de rendre compte de quelques-unes des disparités régionales du Canada, nous avons rencontré des adolescentes dans cinq provinces : la Colombie-Britannique, le Manitoba, l'Ontario, le Québec et la Nouvelle-Écosse. Pour chacune des provinces, nous avons choisi une ville importante de même qu'une région rurale. Nous entendons par " rurale " une région agricole ou une communauté à faible densité, jusqu'à concurrence de 30 000 habitants, située à une distance minimale d'une heure de route d'un centre urbain important. Nous voulions interroger des adolescentes qui n'ont pas facilement accès de façon quotidienne aux établissements culturels et scolaires d'un centre urbain important. Nous avons mené nos entrevues à Vancouver et dans une région rurale de la Colombie-Britannique; à Winnipeg et dans une région rurale du Manitoba; à Toronto et Ottawa, ainsi que dans une région rurale de l'Ontario; à Montréal et dans une région rurale du Québec; et, à Halifax-Dartmouth et dans une région rurale de la Nouvelle-Écosse.

Au moment où nous avons choisi les adolescentes qui feraient l'objet d'entrevues, notre but était de sélectionner des jeunes de chacune des cinq provinces, avec une insistance particulière sur la région à densité plus élevée du centre du Canada. Dans la mesure où nous avons décidé de rencontrer à la fois des étudiantes et des non-étudiantes (y compris des diplômées d'école secondaire et des décrocheuses), il nous était impossible de faire uniquement appel au système scolaire afin de trouver des adolescentes. Au total, les étudiantes à temps plein représentaient 83% des adolescentes, dont les trois quarts fréquentaient des écoles

secondaires publiques. Par ailleurs, nous avons jugé utile d'inclure 20 étudiantes inscrites à des écoles privées, séparées ou à des cours alternés de même que 7 autres étudiantes de CEGEP au Québec (collège universitaire qui opère la transition entre l'école secondaire et l'université). Nous avons pris pour acquis que les étudiantes d'université avaient déjà élaboré certains plans de carrière décisifs et pris certaines mesures en fonction de leur avenir. Nous ne les avons donc pas incluses dans notre étude.

Les adolescentes que nous avons rencontrées proviennent de divers milieux socio-économiques. De plus, notre étude comprend 14 adolescentes autochtones de la Colombie-Britannique, de l'Ontario et du Québec, ainsi que des adolescentes de divers groupes d'immigrants. Notre étude rend compte, en outre, des deux principaux groupes linguistiques (23 francophones et 97 anglophones), de même que des adolescentes de divers autres groupes linguistiques.

Les adolescentes auprès desquelles nous avons mené notre enquête vivaient des situations diverses : certaines étaient étudiantes et habitaient avec leurs parents, d'autres étaient sans emploi, mères adolescentes, ou encore sur le marché du travail et vivaient à l'extérieur de la résidence familiale. Par conséquent, à partir de lignes directrices déterminant le nombre d'adolescentes à choisir dans chacun des groupes, nous avons pu passer en revue une grande variété de conditions sociales et économiques. Bien que notre échantillonnage ne se soit pas fait selon un relevé statistique " au hasard ", il permet une représentation générale des adolescentes des diverses régions du pays.

Notre échantillonnage s'est plutôt fait dans une " perspective donnée ", dans la mesure où nous voulions représenter des catégories particulières d'adolescentes. Afin de trouver les adolescentes auprès desquelles nous pourrions mener notre enquête, nous avons communiqué avec un certain nombre de personnes et d'organismes, tels que les établissements d'enseignement, les YWCA, les associations paroissiales, les organismes communautaires, les services sociaux, les associations pour jeunes, ainsi que des associations ethniques spécialisées. Après avoir interrogé ces adolescentes, nous leur avons demandé si elles pouvaient nous fournir le nom d'une amie, de préférence extérieure au groupe en question. Ainsi, nous avons pu procéder à un " échantillonnage par association ". Nous avons tenté

de respecter nos lignes directrices concernant le choix des adolescentes, en particulier dans le cas des types de situations, de milieux, etc. Il n'a toutefois pas toujours été possible d'agir ainsi, étant donné que certaines adolescentes ne nous fournissaient pas suffisamment de renseignements au sujet de leurs amies. Dans un cas, par exemple, nous étions à la recherche d'une personne provenant d'une famille aisée. Une fois l'enquête commencée et après avoir demandé quel était le revenu familial, nous nous sommes aperçu que selon les normes courantes cette famille ne pouvait être considérée comme " riche ".

Nous avons également dû essuyer quelques refus. Certaines adolescentes, par exemple, n'avaient pas le temps de répondre au questionnaire ou encore ne pouvaient nous recevoir chez elles. Dans les cas où il nous a été impossible de prendre les dispositions nécessaires pour les rencontrer à un autre moment ou à un endroit différent, nous n'avons pu leur parler. La majorité des rencontres se sont déroulées au lieu de résidence des adolescentes, mais certaines d'entre elles ont pris place dans des centres communautaires, des bibliothèques, des églises et des restaurants.

E. Les questions

Après avoir obtenu les données biographiques propres à chacune des adolescentes, nous les avons interrogées sur leurs activités scolaires présentes ou leur travail actuel. La section suivante traite de leurs projets à court terme : le genre de situation dans laquelle elles se voient deux ans puis cinq ans plus tard et vers qui elles se tournent pour obtenir conseils et appui dans l'élaboration de leurs projets. Nous leur avons d'abord demandé de rédiger le " compte rendu " d'une journée de semaine **actuelle,** en vue de les préparer à esquisser une journée de semaine telle qu'elles l'imaginent à 30 ans. Nous cherchions par là une description de l'ensemble des activités qui s'inscrivent entre leur lever et leur coucher. Cette section fournit une foule de renseignements sur le mode de vie des adolescentes, puisque nos questions ont porté sur les relations personnelles, les activités scolaires, les loisirs, ainsi que les responsabilités au foyer.

Le compte rendu d'une journée de leur vie à l'âge de 30 ans constitue une source d'information fascinante qui englobe les prévisions de carrière, de situation conjugale et familiale, de loisirs, ainsi que les aspirations en général. Nous avons ensuite présenté aux adolescentes une série de situations inattendues qui pourraient survenir et leur avons demandé comment elles envisageaient de faire face à de telles situations. De plus, nous avons tenté d'évaluer leur connaissance des diverses possibilités qui s'offraient à elles, et pour terminer nous leur avons demandé qui elles admiraient ou qui elles voudraient imiter.

Au cours de l'analyse des données recueillies lors de l'enquête, nous avons établi des comparaisons entre garçons et filles, entre ceux qui vivaient en milieu rural et ceux qui habitaient en milieu urbain, entre étudiantes et non-étudiantes, ainsi qu'entre de nombreux éléments relatifs au milieu. Suivant l'exemple de diverses autres recherches, il nous importait de déterminer comment le milieu socio-économique des adolescentes avait une incidence sur leurs attitudes et leurs aspirations. Nous entendons par milieu socio-économique à la fois l'éducation parentale, l'occupation et le revenu. Nos évaluations concernant le revenu de certaines des familles, conjuguées aux évaluations que les adolescentes nous ont fournies pour leur famille, nous ont permis d'établir un revenu moyen d'environ 30 000 $ dans le cas de 87 des 150 adolescentes. En 1983, on évaluait à 30 580 $ le revenu moyen d'une famille canadienne[10]. Il semble donc que notre relevé soit conforme, en termes de revenus, aux résultats obtenus pour l'ensemble de la population canadienne. Au cours des discussions qui ont porté sur l'incidence du revenu sur les attitudes ou le mode de vie des adolescentes, nous avons classifié les familles qui se situaient au-delà de 30 000 $ comme étant " aisées " et celles qui se situaient en deçà comme étant " défavorisées " ou " démunies ". Toutefois, vu que seulement la moitié des adolescentes nous ont fourni des renseignements relatifs au revenu, nous nous sommes surtout basées sur l'instruction et l'occupation des parents lors des échanges concernant le statut socio-économique (SSE) de l'ensemble des familles. Au cours des chapitres qui suivent, nous avons rappelé avec insistance que les adolescentes ne constituent pas un groupe homogène, bien qu'elles partagent des préoccupations communes. Leurs activités actuelles, leur planification et leurs aspirations ont tendance à varier selon les circonstances dans lesquelles elles vivent.

Les rencontres ont duré entre une et deux heures. Étant donné que plusieurs d'entre elles se sont déroulées dans la résidence même des adolescentes, nous avons pu obtenir un éventail de renseignements plus détaillé que celui d'un simple questionnaire traité par ordinateur. Certains détails sur le rôle de la télévision dans la vie des adolescentes, leurs principaux intérêts, leurs activités actuelles, de même que certains commentaires émis au cours des rencontres, sont venus enrichir nos données de base. Nous avons joint à notre analyse des citations tirées des commentaires et réponses formulés au cours des entrevues, en remplaçant toutefois les prénoms par des pseudonymes, dans chacun des cas, afin de protéger la vie privée des participantes.

Dans les quatre chapitres qui suivent, nous examinerons d'une part les activités actuelles des adolescentes, et d'autre part leurs projets à court et à long termes dans les domaines des études, du travail et de l'organisation de la vie personnelle. Au moyen de ces renseignements concrets sur les réalités données du groupe d'adolescentes en question, les lectrices et lecteurs pourront ajouter leurs propres réflexions concernant les changements à apporter afin de mieux préparer les jeunes femmes à l'avenir complexe qui les attend. Le présent rapport s'adresse aux conseillers et conseillères en orientation, aux enseignant(e)s, aux parents, aux responsables des programmes gouvernementaux, et aussi aux jeunes femmes elles-mêmes, dans l'espoir de leur permettre d'esquisser des projets d'avenir plus réalistes.

CHAPITRE 2
ÉDUCATION : RÉALITÉS ET PROJETS

" Sans éducation on ne peut aller nulle part ".

Carla, 15 ans, Montréal

A. Introduction : l'importance accrue de l'éducation

Au cours des dix dernières années, il est devenu de plus en plus évident qu'il est nécessaire de fréquenter l'école plus longtemps. L'écart entre les possibilités qui s'offrent aux jeunes qui reçoivent une éducation post-secondaire et celles qui se présentent à ceux qui n'en reçoivent pas tend à s'accentuer. La nécessité croissante d'une éducation scolaire a réduit les chances d'emploi des jeunes qui abandonnent l'école secondaire[1]. Dans la mesure où le diplôme d'études secondaires constitue désormais une exigence minimale pour la plupart des emplois, le désir d'acquérir une formation collégiale et universitaire s'est par là même accru. Récemment, par contre, les normes d'admission plus exigeantes et les frais élevés semblent fermer les portes de certaines universités à de nombreux étudiants potentiels. Les subventions allouées par le gouvernement aux fins de l'éducation décroissent au moment où la demande en matière d'éducation post-secondaire s'accroît.

Pendant les deux décennies qui ont précédé, le pourcentage de jeunes inscrits dans des établissements post-secondaires au Canada a connu une hausse. En 1982-1983, environ 22% des jeunes de 18 à 24 ans fréquentaient le collège ou l'université, alors qu'ils étaient environ 6% en 1951 (voir Tableau 1). De plus, le pourcentage d'étudiantes inscrites au collège et à l'université a connu une augmentation importante au cours des dernières années, tant au niveau du 1er cycle que des 2e et 3e cycles (voir Tableau 2). Paradoxalement, le diplôme universitaire perd de sa valeur en ce qui concerne le genre d'emploi qu'il permettra d' " obtenir ". À cause de cette " inflation scolaire ", tous les emplois exigent désormais une éducation plus poussée. Un problème s'ajoute encore dans le cas des femmes, puisqu'elles accèdent au marché du travail avec une préparation moins bien adaptée au marché du travail que celle des étudiants masculins. Elles sont

donc moins aptes à acquérir leur indépendance financière lorsqu'elles obtiennent leur diplôme.

Table 1: Effectifs post-secondaires à temps plein au sein des groupes d'âge en question (par niveau)

Année	Non universitaire	Universitaire		Total Post secondaire
		1er cycle	2e et 3e cycles	
	(% de la population entre entre 18 et 21 ans)	(% de la population entre entre 18 et 21 ans)	(% de la population entre entre 22 et 24 ans)	(% de la population entre entre 18 et 24 ans)
1951	3,2	7,0	0,6	6,0
1961	5,3	11,9	1,1	10,6
1971	11,2	18,5	3,2	18,5
1981-1982*	14,4	18,6	3,4	20,5
1982-1983*	15,4	19,7	3,6	21,7

Sources : Canada, Statistique Canada, **Perspectives Canada III**, éd. H.J. Adler et D.A. Brusegard (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, avril 1980), nº de catalogue 11-511, Tableau 4.9, p. 78.

* Statistique Canada, **L'éducation au Canada : Revue statistique pour 1982-1983** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, juin 1984), nº de catalogue 81-229, Tableau 7, p. 65.

Tableau 2 : Pourcentage des femmes inscrites par rapport au total des inscriptions post-secondaires (par niveau)

Année	Non-universitaire	Universitaire			Total Post-secondaire
		1er cycle	2e et 3e cycles	Total	
1961	69,1	26,2	16,4	25,7	38,5
1966	55,3	33,7	18,0	32,4	38,3
1971	45,9	37,7	22,6	36,0	39,5
1976	49,8	43,7	30,6	42,3	45,1
1981*	51,9	48,9	39,0	44,0	48,3
1982**	52,9	51,7	38,6	50,1	50,8

Sources : Canada, Statistique Canada, **Perspectives Canada III**, éd. H.J. Adler et D.A. Brusegard (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, avril 1980), nº de catalogue 11-511, Tableau 4.11, p. 79.

*Statistique Canada, **Fréquentation scolaire et niveau de scolarité** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, janvier 1984), nº de catalogue 92-914, Tableaux 2-1 et 2-2.

Statistique Canada, **L'éducation au Canada : Revue statistique pour 1982-1983 (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, juin 1984), nº de catalogue 81-229, Tableaux 2 à 6, p. 58-64.

Les différents secteurs de la société n'accordent pas tous la même importance à l'éducation. L'attitude à l'égard de l'apprentissage s'acquiert d'abord à la maison. Le niveau d'instruction des parents, leur attitude face au système scolaire et l'importance qu'ils accordent aux études se reflètent habituellement chez leurs enfants. Par ailleurs, l'attitude des parents a tendance à différer selon la position sociale qu'ils occupent dans la société. Les recherchistes qui étudient les disparités entre classes sociales dans le domaine des réalisations et des

aspirations scolaires ont indiqué que l'école avait un parti pris défavorable à l'égard des adolescents de la classe ouvrière. En d'autres termes, ceux qui nécessitent le plus d'aide, à cause de leur milieu familial moins privilégié, ont tendance à percevoir le système scolaire d'un mauvais oeil et à ne pas autant tirer profit de ses avantages potentiels. Ils abandonnent souvent l'école parce qu'ils se sentent peu liés émotivement à la vie scolaire quotidienne[2].

Les filles réussissent aussi bien que les garçons à l'école et sont **davantage** susceptibles que ces derniers de terminer leurs études secondaires dans la plupart des provinces[3], mais beaucoup d'entre elles n'ont guère de projets de travail rémunéré à la fois réalistes et à long terme. Les filles n'envisagent pas toutes d'obtenir un travail rémunéré lorsqu'elles seront adultes, et pourtant la plupart d'entre elles auront à suppléer au revenu familial ou à subvenir à leurs propres besoins à un moment ultérieur de leur vie. Certaines recherches ont déjà souligné que les filles planifient leurs études de façon moins précise que les garçons, sans même les relier à leurs aspirations professionnelles futures[4]. Le manque de planification scolaire et professionnelle peut donner lieu à un taux plus élevé de sous-emploi et de chômage dans l'avenir. En mai 1984, par exemple, le taux de chômage pour un diplômé de l'université était de 5%, alors qu'il s'élevait à 7% dans le cas d'une diplômée[5]. Cependant, les spécialités choisies ne constituent pas l'unique facteur qui décide de l'emploi obtenu. Il faut aussi tenir compte de la discrimination dont les femmes sont victimes, en particulier dans les métiers spécialisés et les professions libérales; c'est un obstacle difficile à surmonter, même pour celles qui ont reçu une éducation appropriée et une préparation adéquate. À tous les niveaux du marché du travail, il est plus difficile pour les femmes que pour les hommes, à diplômes égaux, d'obtenir des promotions[6].

Le sexe et le statut socio-économique (SSE) sont des facteurs importants qui déterminent, voire limitent l'avenir des adolescents. Au cours du présent chapitre, nous étudierons les données sur l'éducation recueillies lors de nos entrevues et nous analyserons la façon dont les adolescentes perçoivent l'importance de l'éducation, l'expérience qu'elles ont des services d'orientation, ainsi que leurs projets d'études. En nous basant sur les entrevues et sur d'autres recherches, nous passerons en revue les réalisations et les aspirations scolaires des filles et des garçons, ainsi que les facteurs qui influent sur leurs choix de

profession, et nous discuterons des répercussions de leur planification scolaire sur leur vie à venir. Tout au long du chapitre, nous indiquerons comment les facteurs liés au milieu influent sur les réalisations et les aspirations scolaires des adolescentes.

B. Importance des études

Plusieurs études ont indiqué que les étudiantes se plaignent du fait que l'éducation scolaire ne les prépare pas de façon adéquate au marché du travail ou aux réalités pratiques de la vie[7], et pourtant de nombreux administrateurs d'établissements d'éducation ont refusé d'orienter l'éducation en fonction du marché du travail[8]. Ils ont rétorqué que l'éducation scolaire devait apprendre aux étudiants à penser, à comprendre leur culture, à communiquer de façon efficace, ainsi qu'à élargir leurs horizons intellectuels plutôt que leur fournir un apprentissage destiné au travail. Ces professionnels de l'éducation ont affirmé, en outre, que dans un contexte où le marché du travail connaissait des changements fréquents, il pouvait être impossible et peu rentable de former les étudiants en vue d'emplois qui pouvaient être appelés à disparaître avant même que les étudiants n'obtiennent leur diplôme.

Sur le marché du travail, toutefois, on assiste depuis quelques années à un déclin de la valeur accordée aux niveaux d'éducation toujours plus élevés. À titre d'exemple, les diplômés des années 1980 éprouvent plus de difficultés à trouver des emplois liés à leurs études que les diplômés des années 1960[9]. En lui-même, le nombre des diplômés d'école secondaire et d'université accroît la compétition dans un marché du travail restreint. Parallèlement, de nombreux emplois nécessitent un plus grand nombre de grades ou de diplômes pour compenser l'inflation scolaire. Des jeunes bien éduqués se retrouvent parfois sans emploi ou sous-employés, même s'ils ont fréquenté l'école plus longtemps.

En dépit de cette inflation scolaire, c'est encore ceux qui abandonnent l'école plus tôt qui connaissent les taux les plus élevés de chômage, plutôt que les titulaires de diplômes. En mai 1984, les taux de chômage pour les personnes âgées de 15 à 24 ans étaient de 29% pour celles qui n'avaient pas fait d'études

secondaires, 19% pour celles qui avaient achevé leurs études secondaires, 21% pour celles qui avaient une certaine éducation post-secondaire et 15% pour celles qui détenaient un diplôme ou un grade universitaire[10]. Ces données indiquent clairement qu'un niveau d'éducation élevé facilite l'obtention d'un emploi chez les jeunes, même si l'emploi ne correspond pas au domaine de leur choix.

Quel que soit leur milieu social, la plupart des jeunes personnes interrogées dans le cadre de l'étude étaient conscientes des avantages que l'éducation post-secondaire leur offrait pour obtenir un emploi. Lorsque nous leur avons demandé quelle était la chose la plus importante dans leur vie au moment de l'entrevue, la réponse la plus fréquente chez les deux sexes était " l'école " ou " mon éducation ". Environ 45% des jeunes femmes dans l'étude ont répondu ainsi, et sont revenues sur ce point lors des questions suivantes. Dans l'ensemble, les étudiantes ont répondu ainsi quel que soit leur statut socio-économique ou leur origine ethnique, établissant un lien entre éducation et emplois.

> " Une fois que tu termines l'école, tu peux trouver un emploi. Au moins, tu en as la possibilité ".
>
> Rob, 15 ans, région rurale de la Nouvelle-Écosse

> (Ce qui importe c'est) " . . . d'obtenir des résultats élevés à la fin des études, c'est absolument nécessaire, puisque les emplois sont tellement difficiles à décrocher ".
>
> Susan, 15 ans, Winnipeg

Quelques-uns des décrocheurs ayant laissé l'école très tôt se sont également aperçu, après coup, de l'importance de l'instruction. Michelle, 19 ans, affirme que si elle était à la place d'une conseillère en orientation s'adressant à une jeune fille de 19 ans :

> " Je lui dirais d'étudier aussi longtemps qu'elle le peut, parce qu'avec un secondaire IV, on ne peut aller très loin ".
>
> Michelle, 19 ans, région rurale du Québec

Environ les deux tiers des décrocheurs ont émis le même commentaire.

Bien que les adolescentes aient insisté, au cours des entrevues, sur l'importance de l'éducation et de la scolarisation, la majorité d'entre elles considéraient l'éducation en termes d'activité adolescente. Par exemple, les étudiantes laissaient entendre que la vie commence après les études. Elaine, qui fréquentait une école privée, déclare, après avoir brossé le tableau d'une journée type de sa vie actuelle :

> " Oh! ça semble tellement moche! L'école est comme une prison. Ils nous surveillent comme des vautours . . . on nous traite comme des enfants de cinq ans! "
>
> Élaine, 17 ans, Montréal

Par la suite, elle ajoute en soupirant que la vie doit être tellement plus agréable après les études. Gail, issue d'un couple divorcé de SSE démuni, abonde plus ou moins dans le même sens lorsqu'elle présente le scénario suivant pour sa vie :

> " Finir mes études, sortir de l'école, tout terminer, être en mesure de travailler et devenir riche ".
>
> Gail, 17 ans, Vancouver

Dans l'esprit de certains adolescents et adolescentes, la fin des études coïncide avec le début de l'âge adulte. Toutefois, certains d'entre eux ne pourront opter pour le cours de leur choix immédiatement après l'école secondaire vu la compétition accrue et les normes d'admission plus exigeantes. D'autres auront à effectuer un travail très éloigné de leurs intérêts avant d'avoir les compétences requises pour obtenir l'emploi de leur choix. Ou encore, ils ou elles auront à parfaire leur formation ou à se recycler pour satisfaire à de nouvelles exigences ou pour acquérir une nouvelle expérience à la suite de changements technologiques. Malgré la tendance de plus en plus marquée vers un retour au collège ou à l'université à un âge plus avancé, peu d'adolescents entrevoyaient un modèle différent du simple passage de l'école secondaire au collège puis au travail, ou s'attendaient à une période de recyclage plus tard dans leur vie.

C. Vie scolaire

1. Activités scolaires

Les groupes de femmes, certains conseillers en orientation, le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme et le Conseil des sciences du Canada s'inquiètent particulièrement de ce que les femmes sont moins nombreuses que les hommes à étudier les mathématiques et les sciences. La décision d'abandonner ces cours interdit l'accès à certains programmes universitaires et collégiaux, et restreint les possibilités d'emplois lucratifs (tels que médecine, génie, informatique ou recherche scientifique). Le Conseil des sciences du Canada est d'avis que les jeunes filles considèrent parfois les cours de mathématiques et de sciences comme moins intéressants parce qu'ils traitent de questions théoriques plutôt que pratiques. En outre, les manuels scolaires présentent des exemples qui se rapprochent fréquemment des intérêts des garçons plutôt que de ceux des filles. Il est donc peu surprenant que ces cours aient acquis une caractéristique " masculine ", ce qui dissuade encore plus les filles de s'y inscrire même lorsqu'elles réussissent bien[11].

L'examen du nombre d'inscriptions à l'école secondaire, au collège ou à l'université (lorsque les étudiants ont une certaine liberté quant à leur choix de sujets d'études) démontre que malgré les efforts de quelques conseils scolaires ou de certains conseillers et professeurs qui encouragent les filles à une plus grande variété de cours, la " typologie sexuelle " prédomine toujours. C'est dire que souvent, dans l'esprit des étudiants, des professeurs et des conseillers en orientation, certains cours sont considérés, de façon implicite ou sous-entendue, comme inappropriés pour l'un ou l'autre sexe. Lorsqu'elles ont le choix, les étudiantes des niveaux secondaire et collégial sont davantage portées à l'étude des langues, de la littérature, des arts, des sciences ménagères, de la dactylographie et des sciences sociales qu'à celle des sciences, des mathématiques ou des " arts industriels ". Des données récentes sur la répartition des inscriptions dans les collèges communautaires canadiens indiquent que les jeunes femmes se dirigent de plus en plus vers une plus grande diversité de cours. Par exemple, la distribution des sexes est à peu près égale dans le domaine des affaires et de l'informatique. Par contre, les femmes sont toujours majoritaires dans l'éducation, les arts, les

sciences infirmières, le secrétariat, ainsi que dans les programmes de services communautaires et sociaux, alors que les hommes dominent en génie[12].

Cette " typologie sexuelle " est d'autant plus évidente dans le cas des données relatives à l'inscription aux universités canadiennes. Bien qu'un plus grand nombre de femmes se soient inscrites en médecine, en droit, en pharmacie et en médecine vétérinaire au cours de la dernière décennie (voir Tableau 3), les femmes sont beaucoup plus susceptibles que les hommes de se consacrer à l'étude de l'éducation, des sciences infirmières et des sciences ménagères. En revanche, les hommes ont tendance à se diriger du côté des sciences, du génie, des sciences appliquées, de l'art dentaire, de la médecine, du droit, ainsi que des affaires et du commerce[13]. Cette tendance à la répartition des hommes et des femmes dans différents domaines d'études porte à conséquence au moment de la recherche d'emplois, après l'obtention du diplôme. Les étudiants diplômés en humanités (en général les femmes) éprouvent davantage de difficultés à se trouver du travail et se retrouvent souvent sans emploi[14]. Les femmes ont moins tendance que les hommes à poursuivre leurs études au-delà du baccalauréat, bien que de plus en plus de femmes entreprennent désormais des études de deuxième cycle, particulièrement en sciences sociales et en éducation.

Au cours de notre étude, nous avons demandé aux jeunes filles quels étaient leurs sujets préférés, pour découvrir que 38% d'entre elles optaient pour des sujets que nous avons qualifiés de " féminins " (notamment la dactylographie, les sciences ménagères, les langues, la littérature, l'art, la musique et le théâtre), qu'environ 18% choisissaient des cours considérés comme " neutres " (notamment les sciences biologiques et sociales, et l'éducation physique), et que 44% optaient pour des cours dits " masculins " (notamment les mathématiques, les sciences, l'informatique et la comptabilité). Parmi les cours " masculins ", les filles préféraient l'informatique et la comptabilité aux mathématiques, à la physique et à la chimie.

Tableau 3 : Pourcentage de femmes inscrites à temps plein en 1er cycle par rapport au total d'inscriptions à temps plein, 1978-1979 et 1982-1983

	1978-1979 (%)	1982-1983 (%)
Arts et lettres	53	55
Sciences	38	38
Administration des affaires et commerce	32	40
Éducation	66	68
Génie et sciences appliquées	8	11
Art dentaire	18	24
Médecine	33	40
Sciences infirmières	97	97
Pharmacie	63	65
Sciences ménagères	98	96
Droit	34	42
Médecine vétérinaire	42	51

Source : Calculé d'après Statistique Canada, **L'éducation au Canada : Revue statistique pour 1982-1983** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, juin 1984), nº de catalogue 81-229, p. 59-60.

Parmi les 24 filles qui ont choisi des carrières non traditionnelles ou des emplois rémunérés que les femmes n'occupent pas habituellement, 11 (45%) ont nommé les mathématiques ou les sciences comme sujet préféré. La préférence à l'égard des mathématiques et des sciences ne signifie pas, toutefois, que les adolescentes se dirigeront nécessairement vers une carrière non traditionnelle. Les mathématiques, et plus particulièrement la comptabilité, peuvent servir au travail

dans une banque ou tout autre poste de bureau typiquement réservé aux femmes. De plus, les filles peuvent **préférer** un sujet en particulier tout en sachant qu'elles ne pourront trouver d'emploi rémunéré dans ce domaine. D'autre part, le sujet pourra les intéresser au niveau secondaire, sans qu'elles veuillent pour autant l'étudier à un niveau plus avancé. Un examen plus qualitatif de la question nous a permis de déceler de fréquentes incohérences entre les sujets préférés des étudiantes et leurs carrières futures. À titre d'exemple, Penny, 15 ans, voulait devenir secrétaire alors que ses sujets préférés étaient les mathématiques et les sciences. D'autre part, Kim, 16 ans, aimait l'anglais et les études sur la famille, mais savait bien qu'il n'y avait pas de débouchés en anglais. Elle comptait poursuivre des études universitaires en informatique. Il nous faudrait mener de plus amples recherches sur le rapport entre matières préférées et projets scolaires et professionnels d'avenir afin de pouvoir tirer certaines conclusions sur le sujet.

Dans notre étude, environ 20% des jeunes filles ont souligné l'importance des cours de mathématiques, de sciences ou d'informatique dans leurs commentaires sur les conseils en orientation ou leurs propres carrières. Voici quelques-uns de ces commentaires :

> (Si j'étais conseillère en orientation) " . . . Je lui dirais de prendre trois cours de comptabilité, un cours de maths . . . et d'informatique aussi. Si tu étudies la comptabilité, tu peux trouver un bon travail! "
>
> Cathy, 16 ans, région rurale de l'Ontario

> (Si j'étais conseillère en orientation) " Je lui dirais de suivre des cours qui sont nécessaires pour trouver un emploi . . . comme l'électronique ".
>
> Jane, 16 ans, Ottawa

> " Mes sujets préférés sont les sciences et les maths . . . Dans cinq ans, je serai probablement à la faculté de médecine ".
>
> Louise, 15 ans, Winnipeg

Le reste des étudiantes, c'est-à-dire 80% d'entre elles, n'ont pas mentionné précisément ces cours, soit parce qu'elles ne les trouvaient pas intéressants, soit parce qu'elles n'y avaient pas pensé pour cette réponse. Quelques étudiantes, en particulier celles de milieux privilégiés, ont affirmé qu'elles ne jugeaient pas important de suivre des cours liés au travail, mais plutôt de choisir des sujets intéressants en soi. Julia, par exemple, dont les parents exerçaient une profession libérale et pouvaient se permettre de l'envoyer à une école privée, affirme :

> " Je lui dirais de choisir quelque chose qu'elle aime vraiment. L'argent ne compte pas . . . un domaine dans lequel elle réussit assez bien . . . "
>
> Julia, 15 ans, Montréal

En plus de la " typologie sexuelle " en oeuvre dans les domaines d'études, certains faits indiquent que les étudiantes de milieux socio-économiques plus démunis sont orientées, malgré leurs capacités, vers des programmes non académiques ou techniques et des programmes alternés[15]. À ce " préjugé de classe " s'ajoute la nécessité pour l'étudiante de contribuer au revenu familial, le désir d'être indépendante de la famille plus tôt, ainsi qu'un manque d'encouragement de la part des camarades de classe, des parents et des professeurs. La femme de milieu socio-économique défavorisé est souvent la plus touchée, dans la mesure où elle subit la double influence des partis pris sexistes et des préjugés de classe. Le fait qu'elle s'attende à se marier tôt dans la vie et le désir de gagner de l'argent avant le mariage l'empêchent souvent de faire des études poussées. Les enseignant(e)s et les conseillers(ères) accentuent parfois ce faible intérêt à l'égard des études lorsqu'ils ou elles orientent les filles de SSE démuni vers des cours tels que la dactylographie, la comptabilité, les sciences ménagères, la coiffure et le soin des enfants, qui relèguent les femmes aux ghettos d'emplois les moins lucratifs. Les quelques exemples suivants illustrent ce phénomène. Kelly a une moyenne générale de B- à l'école et son père est un ouvrier spécialisé. Cheryl provient d'une famille à faible revenu.

> " Dans notre classe, nous avons rempli des formulaires pour le travail. Elle (la conseillère en orientation) m'a dit que j'étais apte à devenir caissière ou aide-infirmière ".
>
> Kelly, 15 ans, région rurale de l'Ontario

(Est-ce qu'on t'a déjà demandé de te présenter aux services d'orientation?) " Oui, on m'a offert un emploi d'été à l'école, mais j'ai dit que je partais. (Pourquoi t'offrait-on un emploi?) C'est ce que je leur ai demandé! Ils ont répondu que c'était pour les étudiants qui n'allaient pas au collège ou à l'université. (Comment réagis-tu à cela?) Plutôt mal, parce que je veux faire des études. Même si je n'ai pas de A, ça ne veut pas dire que je ne peux pas le faire! (En quoi consistait l'emploi?) Une espèce d'usine où on fabrique des trucs en bois . . . vraiment stupide et ennuyeux! (As-tu senti qu'ils essayaient de t'empêcher de continuer?) Ils disaient que j'étais imbécile! Et ce n'est pas vrai! "

Cheryl, 16 ans, Vancouver

Les programmes alternés du niveau secondaire combinent formation scolaire et formation en cours d'emploi. Habituellement, les étudiantes considèrent ces programmes comme avantageux, dans la mesure où elles croient que l'expérience acquise les aidera à trouver un travail à temps plein. Toutefois, les filles qui ont obtenu des résultats scolaires médiocres de même que celles qui proviennent de familles de SSE démuni sont souvent orientées vers des emplois féminins traditionnels de " cols roses ", tels que le service de restaurant, la coiffure et le travail de bureau. En général, ces emplois sont peu rémunérés. En revanche, étant donné le taux de divorce élevé au Canada, il est très probable que, vers l'âge de 30 ou 35 ans, de nombreuses jeunes femmes devront subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leurs enfants.

2. Activités parascolaires

Dans la perspective des expériences d'apprentissage, les activités des adolescentes à l'extérieur de la salle de classe peuvent être tout aussi importantes que leurs sujets scolaires. Elles peuvent développer leurs talents dans le cadre du travail d'équipe et acquérir une certaine persévérance grâce aux sports organisés. Leur participation à des comités, associations ou événements spéciaux peut leur permettre d'acquérir l'expérience des exposés publics ou de la gestion. Par l'intermédiaire d'activités organisées ou de rencontres sociales improvisées, elles peuvent apprendre plus qu'à l'intérieur de la salle de classe sur la façon de se débrouiller dans le monde.

Dans nos entrevues, la vie sociale des adolescentes se concentrait habituellement autour de l'école. Elles se rencontraient dans les couloirs adjacents à leurs casiers avant les cours, à la cantine à midi, ainsi qu'après les cours. Elles faisaient également partie d'associations et participaient à des activités organisées. Dans la mesure où la plupart des associations mentionnées se trouvaient à l'école même, il nous est possible d'utiliser la question portant sur la participation à des associations ou organismes en guise d'indication générale des activités parascolaires des adolescentes.

Environ le tiers des adolescentes interrogées n'appartenaient à aucune organisation, ni à l'école ni dans la communauté. Environ les deux tiers étaient membres d'au moins une association, une équipe ou un groupe organisé et consacraient en moyenne sept heures par semaine à des activités organisées. Afin d'établir une comparaison bien délimitée, nous avons réparti les adolescentes en trois groupes et mis en parallèle les deux groupes extrêmes : celles qui ne participaient à **aucune** organisation, et celles qui participaient activement. Nous avons laissé le groupe intermédiaire de côté afin de mettre en évidence les différences entre les participantes très actives et celles qui n'appartenaient à aucun groupe.

a) Les participantes

Les " participantes " représentaient environ le tiers des 150 personnes interrogées et consacraient au moins cinq heures par semaine à des activités organisées à l'extérieur des cours. A l'examen des groupes d'adolescents qui participaient le plus aux activités organisées, nous avons relevé que 50% des garçons et 30% des filles participaient activement. En outre, ces adolescents avaient tendance à avoir des résultats scolaires supérieurs à ceux et celles des non-participants et provenaient en général de familles de SSE plus élevé. Ceux et celles qui appartenaient à des associations culturelles ou politiques étaient particulièrement susceptibles de provenir de familles de SSE élevé. Dans l'ensemble, les participants avaient une attitude positive à l'égard de l'école, et en général de plus grandes aspirations en termes d'éducation que ceux et celles qui ne participaient à aucun groupe organisé.

De toute évidence, les garçons et les filles devenaient membres d'associations différentes. Les garçons s'intéressaient davantage aux sports organisés et aux associations d'informatique, alors que les filles appartenaient plutôt aux associations religieuses ou culturelles (groupes paroissiaux de jeunes, chorale de l'école, club d'art dramatique ou club de l'annuaire).

À titre d'exemple de " participante " très active, mentionnons une jeune Torontoise de 16 ans, d'une famille de SSE élevé, qui a cité dans le cadre de ses activités organisées l'orchestre de l'école, le journal de l'école, l'association athlétique, ainsi qu'une comédie musicale en préparation à l'école. Elle avait également, à titre d'actrice, son propre agent et elle assurait la vice-présidence du groupe paroissial de jeunes. Bien que cette jeune fille fasse figure d'exception en ce qui concerne sa participation et la diversité d'associations auxquelles elle appartenait, elle illustre à quel point la vie sociale de nombreuses adolescentes est liée à l'école. Dans son cas, plusieurs de ses activités parascolaires pourront lui être utiles dans ses projets de carrière à venir, étant donné qu'elle espérait devenir comédienne ou journaliste.

b) Les non-participantes

Les " non-participantes " représentaient environ le tiers de notre échantillon. De façon générale, elles étaient plus enclines que les participantes à être détachées de l'école. Certaines avaient des résultats passables, d'autres venaient de familles qui n'encourageaient pas la participation aux activités scolaires, et quelques-unes encore devaient travailler après l'école et ne pouvaient par conséquent se consacrer à des activités parascolaires. Nous avons retenu, à titre d'exemple de " non-participante ", une jeune fille de 15 ans issue d'une famille modeste et habitant une région rurale de la Nouvelle-Écosse. Pendant ses heures de loisirs, elle rendait visite à son ami, bavardait avec les voisins, lisait des récits d'aventures et d'amour, parlait au téléphone et écoutait de la musique. Elle n'était membre d'aucune organisation, ni à l'école ni dans la communauté. Dès la fin des cours, elle prenait l'autobus et rentrait immédiatement à la maison.

Velda, 16 ans, jeune Antillaise qui habitait temporairement dans une maison de transition à Toronto, est un autre exemple de " non-participante ". Elle

était inscrite en 11e année dans une école secondaire publique et n'avait pas de travail à temps partiel. Après l'école, elle retournait immédiatement au foyer et commençait ses devoirs. Elle passait ses heures de loisirs à lire de la fiction, regarder la télévision, écouter de la musique et cuisiner. À la suite d'études collégiales, elle avait l'intention de devenir secrétaire juridique.

À l'instar de diverses autres questions dans la présente étude, le sexe et le statut socio-économique de l'adolescent(e) ont une incidence importante sur sa participation aux activités parascolaires. En général, les garçons s'intéressaient plus que les filles aux activités organisées et les étudiantes issues de familles aisées avaient tendance à y participer davantage que celles qui venaient de familles plus modestes. Ceci est vrai malgré le fait que les étudiantes de familles de SSE démuni soient moins susceptibles d'avoir un travail à temps partiel après l'école, et par conséquent disposent de plus de temps pour participer aux activités parascolaires. Dans le chapitre qui porte sur la vie personnelle, nous reviendrons en détails sur le thème des loisirs.

3. Services d'orientation

Le rôle des conseillers et conseillères en orientation qui doivent guider l'étudiante dans ses aspirations et dans ses décisions a été étudié à fond dans les ouvrages d'éducation. La controverse demeure quant à leur tâche. Doivent-elles ou ils se charger, à court terme, de fournir des renseignements sur les cours et les emplois, ou plutôt, en termes d'avenir, fournir des renseignements et des instruments qui permettront à l'étudiante de prendre des décisions en vue du futur? Dans l'un ou l'autre cas, toutefois, le rôle principal des conseillers et conseillères en orientation est d'aider les étudiantes à organiser leur avenir professionnel et scolaire. Dans notre étude ainsi que dans le cadre de diverses autres recherches[16], les étudiantes attendaient des services d'orientation de l'aide pour choisir leurs cours et trouver de l'emploi.

Au cours des entrevues, les jeunes faisaient appel aux services d'orientation pour deux raisons principales : pour obtenir des renseignements précis au sujet des conditions d'admission au collège ou à l'université ou pour effectuer un

changement de cours, et pour consultation personnelle. Parmi les adolescentes, 53% ont consulté un conseiller ou une conseillère pour obtenir des renseignements précis, et 17% pour consultation personnelle. Les autres adolescentes n'avaient jamais consulté ces services. Voyons de plus près quel genre de personnes y ont fait appel pour l'une ou l'autre des raisons mentionnées.

a) Consultation du service d'orientation à des fins d'information précise

Environ les trois quarts des adolescentes qui ont fait appel au service d'orientation étaient à la recherche de renseignements précis. Plusieurs voulaient abandonner des cours ou en ajouter à leur horaire, ou encore s'informer des conditions requises pour certains cours. D'autre part, elles désiraient connaître les résultats obtenus dans les questionnaires d'intérêt professionnel qu'elles avaient remplis en classe. Lorsqu'on leur faisait part de l'emploi qui leur convenait, elles s'attendaient, dans certains cas, à ce qu'on leur indique quelles étaient les possibilités d'embauche pour l'emploi en question.

À la suite de l'examen des données, nous avons remarqué que, dans le groupe donné, un plus grand nombre de filles (77%) que de garçons (68%) faisaient appel aux services d'orientation à des fins d'information. En outre, nous avons noté que les filles plus âgées qui réussissaient bien à l'école avaient davantage recours aux services d'orientation, bien que de façon générale elles soient plus critiques que d'autres envers la qualité des conseils reçus.

Parmi les adolescents qui ont fait appel aux services d'orientation à des fins d'information, environ 84% se sont dits satisfaits des renseignements obtenus. Les adolescents dont les parents avaient terminé leurs études secondaires et qui ne se trouvaient pas à l'une des extrémités de l'échelle de revenu, les étudiants qui obtenaient des résultats moyens à l'école, ainsi que ceux et celles de régions rurales étaient particulièrement satisfaits des conseils reçus. Voici quelques-uns de leurs commentaires :

> " Oui (je suis allée aux services d'orientation). Je peux leur parler sans difficulté. Ils sont prêts à aider en cas de problèmes. Ils sont prêts à fournir des renseignements ".
>
> Margaret, 17 ans, Toronto

" Oui, j'y suis allée et j'y retournerai avant d'obtenir mon diplôme . . . pour savoir quel collège je devrais fréquenter en vue de l'emploi qui m'intéresse et pour savoir s'il pense que j'ai pris une sage décision ".

Mary, 16 ans, région rurale de la Nouvelle-Écosse

" Oui, pour obtenir des informations pour le CEGEP et ma carrière projetée . . . J'irais le revoir mais pas le même orienteur, ce serait pour confirmer le choix du CEGEP et de mes cours ".

Louis, 16 ans, région rurale du Québec

" L'année dernière, j'y suis allée pour changer de cours de maths, parce que je n'aimais pas mon professeur . . . J'y retournerais peut-être, mais je pense déjà savoir dans quel domaine je veux me diriger ".

Mara, 17 ans, Toronto

La majorité des plaintes formulées à l'égard des services d'orientation touchaient l'incapacité des conseillers et conseillères à répondre aux questions concernant les exigences précises des collèges ou universités, ou les cours nécessaires pour certains emplois en particulier. À cet égard, les garçons semblaient plus critiques que les filles et les étudiants de régions urbaines plus critiques que ceux et celles de régions rurales.

" Je suis allée aux services d'orientation pour obtenir des renseignements au sujet de ma carrière . . . J'en savais plus qu'elle! "

Élaine, 17 ans, Montréal

" . . . Je n'y retournerais pas parce que je me suis sentie forcée d'y aller. En 12^{e} année c'était obligatoire de le rencontrer. Et il ne m'a même pas aidée à chercher les renseignements qu'il me fallait au sujet d'une école de commerce de la région ".

Brenda, 19 ans, Halifax

" Oui, j'y suis allé plusieurs fois, pour obtenir des renseignements au sujet de l'université, pour vérifier les

conditions requises pour certains cours et pour abandonner des cours . . . Ils nous induisent en erreur et sont trop empressés lorsqu'il s'agit d'aider les étudiants à abandonner des cours. Je trouve que, dans certains domaines, j'en connais plus qu'eux ".

John, 18 ans, Toronto

" . . . on y était obligé pour faire notre choix de cours. Je trouve qu'ils sont très conservateurs. Ils nous proposent des métiers existants, alors que l'avenir est à l'originalité. C'est pas sur les orienteurs qu'il faut compter pour se renseigner sur les nouveautés ".

Pierre, 18 ans, Montréal

Dans certaines écoles, le service d'orientation fonctionne à la manière d'un centre d'accueil où l'on invite les étudiants à venir consulter les ouvrages de référence ou à utiliser l'ordinateur pour obtenir des renseignements sur les conditions précises d'admission aux universités. Dans la région de Toronto, en particulier, les étudiantes ont mentionné l'équipement informatique disponible à leur service d'orientation. Les étudiantes de SSE élevé avaient tendance à faire un plus grand usage de l'équipement en question et à être plus satisfaites du service que les autres étudiantes. Voici quelques-uns de leurs commentaires :

(Le service d'orientation est)" . . . très utile pour des renseignements généraux . . . Ils ont un programme informatisé pour les emplois et aussi des tests d'aptitude ".

Kathy, 16 ans, Toronto

" Oui, c'est utile . . . si tu as besoin de suggestions. J'ai fait un test d'aptitude informatisé et j'ai découvert que j'avais des aptitudes pour devenir professeure ".

Carole, 16 ans, Toronto

b) Service d'orientation et consultation personnelle

Parmi les adolescentes qui ont fait appel aux services d'orientation, environ le cinquième ont dit y être allées pour consultation personnelle. Bien que

des étudiantes de tous les milieux aient eu recours aux services d'orientation, celles qui s'y sont présentées avaient tendance à avoir des résultats médiocres à l'école, à provenir de familles modestes, à être des décrocheuses, ou à avoir connu un problème familial, par exemple un décès ou un divorce. Celles qui ont demandé des conseils personnels ont eu des réactions partagées, mais nous avons recueilli à l'intérieur de ce groupe un plus grand nombre de commentaires négatifs et hostiles que chez celles qui ont fait appel aux services d'orientation à des fins d'information. Celles qui ont rencontré les conseillers et conseillères en orientation de leur propre chef et les jeunes issus de familles aisées avaient en général une attitude plus positive à l'égard des conseils reçus.

" . . . notre conseillère en orientation est très gentille . . . son aide est appréciable et elle écoute ".

Nancy, 16 ans, Winnipeg

" Oui, l'année passée j'y allais très souvent . . . Je peux lui parler de choses dont je ne peux parler à ma meilleure amie ou à mes parents. Je suis allée voir un psychologue comme elle me l'avait conseillé, mais j'ai décidé que je devais résoudre mon problème seule ".

Paula, 17 ans, Dartmouth

" J'y suis allée pour cause de désorganisation – la mienne! Ma vie sociale devenait trop accaparante et elle entrait en conflit avec mon travail scolaire. Je voulais abandonner les maths pour prendre autre chose. Je **détestais** ça! Mais mon conseiller m'a persuadée de continuer . . . Oui, je pense qu'ils sont utiles. Tu peux discuter de problèmes personnels et de vie scolaire ".

Clare, 16 ans, Toronto

" Oui, elle en connaît. Elle a de l'expérience. J'y retournerais. J'ai senti, tu sais, qu'elle comprenait ce que je vivais ".

Carolyne, 15 ans, Vancouver

Certaines réactions étaient plus neutres. Par exemple, les mères adolescentes de notre étude qui ne fréquentaient plus l'école n'ont pas sérieusement

critiqué les conseillers et conseillères en orientation, bien qu'elles aient affirmé en général que d'autres genres de conseillers extérieurs à l'école avaient été plus utiles. Toutefois, les filles qui se retrouvent enceintes au cours des études secondaires peuvent avoir particulièrement besoin des services d'orientation. Voici trois commentaires de mères adolescentes et un quatrième d'une jeune fille (Christine) habitant un foyer communautaire :

> " Oui, j'y suis allée lorsque j'étais à l'école et que j'avais des problèmes avec mon père . . . Il ne pouvait pas faire grand-chose. Il m'a seulement écoutée . . . Maintenant je vais chez Jessie (maison de transition pour femmes). Ma conseillère est aussi une mère célibataire, et elle comprend. Elle est très utile . . . formidable! "
>
> Jennifer, 18 ans, Toronto

> " J'ai rencontré une conseillère à la Home of the Guardian Angel (foyer pour mères célibataires) . . . J'avais pas mal de problèmes lorsque j'y suis allée et ça faisait du bien de parler ouvertement avec quelqu'un. Elle a parlé des bons et des mauvais côtés liés à la décision de garder le bébé et m'a ensuite aidée à prendre une décision ".
>
> Sue, 19 ans, région rurale de la Nouvelle-Écosse

> " Lorsque je suis tombée enceinte, j'y suis allée pour parler. Le conseiller m'a suggéré de ne pas garder l'enfant. Il n'aimait pas le père de l'enfant et ne voulait pas que je reste avec lui. Je pense que les conseillères du YWCA sont plus utiles (programme pour mères adolescentes). Elles approuvaient ma décision (de garder l'enfant) ".
>
> Heather, 19 ans, Toronto

> " Plutôt que d'aller aux services d'orientation pour mon développement personnel, je vois une assistante sociale. Ça ne marche pas à la maison. Mon père est mort lorsque j'étais jeune . . . "
>
> Christine, 17 ans, Ottawa

Dans le cadre de notre étude, ceux et celles qu'on a **envoyés** aux services d'orientation en raison de problèmes de discipline étaient les plus négatifs. De façon constante, ces étudiants venaient de familles démunies, et malgré le

caractère limité de notre échantillon de garçons, ce sont eux qui étaient les plus nombreux dans ce groupe (3% des filles et 16% des garçons qui se sont présentés aux services d'orientation). Voici deux commentaires de la part de jeunes considérés comme " indisciplinés " qui participaient au " programme de divertissement " du YMCA où nous les avons rencontrés :

> " J'y suis allée une fois à cause d'une querelle que j'ai eue avec trois filles . . . Je suis une bonne bagarreuse! . . . C'était au sujet de ma meilleure amie qu'on voulait me prendre. On en a discuté, mais elle ne m'a pas aidée. Elle a commencé à m'accuser. J'étais tellement fâchée que j'avais envie de la frapper! "
>
> Carla, 15 ans, Montréal

> " J'y suis allé il y a deux semaines. On m'a renvoyé de la classe pour le reste de l'année (c'était en février) . . . parce que j'avais lancé des craies. Le conseiller en orientation m'a dit que je devrais respecter mes aînés (imitation de la voix du conseiller), bien me conduire et penser avant d'agir . . . Je n'y retournerais pas. Ils ne font que causer des problèmes! Ils veulent connaître ta vie! "
>
> Frank, 17 ans, Montréal

En tant que représentant de l'autorité scolaire, le conseiller en orientation est souvent perçu par l'étudiant comme un adversaire. Un certain nombre d'étudiantes ont réagi ainsi, même si, en fait, on ne les avait pas envoyées aux services d'orientation :

> " Elle (la conseillère en orientation) essaie de te dire quels cours suivre. Et elle dit, 'Oh tu **dois** aller au collège ou à l'université pour trouver du travail' . . . (L'as-tu écoutée?) Non! Je ne ferais pas ce qu'elle dit. (Pourquoi pas?) Eh bien . . . c'est une vache! Tu ne peux pas avoir confiance en elle! D'accord, je vais te donner un exemple. Une de mes amies était en 8e année et elle était enceinte. Elle ne pouvait le dire à ses parents ou elle serait . . . comme . . . morte! Elle ne savait pas quoi faire du tout, alors elle est allée voir cette conseillère en orientation et lui a dit. Qu'est-ce qu'elle fait? Elle téléphone immédiatement aux parents de la fille et leur a tout dit . . . Alors, je ne lui dirais **rien**! "
>
> Anne, 15 ans, Vancouver

" Je les (les conseillers en orientation) déteste! Ils m'ont fait pleurer. Ils t'interrogent! Ils te dégoûtent d'aller à leur école ".

Tanya, 17 ans, Toronto

Les problèmes éprouvés par ces adolescentes au sujet des services d'orientation peuvent n'être qu'un reflet de leur attitude hostile envers le système scolaire ou les figures d'autorité en général. Mais ils peuvent aussi être le signe d'un conflit de classe entre l'orienteur(e) de milieu aisé et l'étudiant(e) de classe ouvrière. Le succès de l'orientation dépend en grande partie des rapports établis avec l'étudiante. Dans l'ensemble, les étudiantes de milieu socio-économique défavorisé étaient moins satisfaites de la qualité de l'orientation personnelle que les autres étudiantes de notre étude. Alors que les étudiantes de familles de SSE élevé faisaient souvent appel aux services de psychologues ou de psychiatres extérieurs au système scolaire lorsqu'elles ne pouvaient consulter un(e) orienteur(e) mais avaient tout de même besoin d'aide, les étudiantes de familles de SSE démuni n'avaient généralement pas ce choix.

c) Celles qui n'avaient jamais eu recours aux services d'orientation

Dans notre étude, environ 30% des adolescentes n'avaient jamais eu recours aux services d'orientation. Il s'agissait en général d'étudiantes moins âgées (15 et 16 ans), qui comptaient faire appel aux services d'orientation lorsque viendrait le temps de prendre des décisions au sujet de leur avenir. Ce pourcentage comprenait également les étudiantes qui n'avaient pas ressenti le **besoin** d'un tel service, soit parce qu'elles avaient recours à d'autres services d'orientation, soit parce qu'elles tentaient en général de trouver leurs propres solutions aux problèmes. À maintes reprises, les étudiantes hostiles au système scolaire ont dit n'avoir rien à tirer de ces services. Enfin ce pourcentage comprenait les étudiantes qui n'avaient pas de service d'orientation dans leur école.

De nombreux jeunes de 15 et 16 ans n'avaient jamais parlé à un(e) orienteur(e). En général, ils ou elles comptaient faire appel aux services d'orientation au cours de l'année à venir, afin de s'informer sur les exigences d'admission à l'université ou sur les cours à prendre en vue de l'université. Les

étudiants moins âgés qui n'avaient jamais rencontré de conseillers(ères) adoptaient dans l'ensemble une attitude plus favorable à leur égard et avaient parfois été en contact avec des conseillers(ères) de façons différentes. Lorsque nous leur avons demandé s'ils ou elles en avaient déjà rencontré, leurs réponses ont été les suivantes :

> " Non, il vient en classe. Je compte aller le voir individuellement pour mon choix de cours. C'est une initiative personnelle. J'ai peur de ne pas réussir mon cours de physique et de chimie. Je veux un avis ".
>
> Lise, 15 ans, région rurale du Québec

> " Non, mais j'ai pris rendez-vous pour en rencontrer un. L'homme (conseiller) est venu la semaine passée pour en discuter ".
>
> Daniella, 16 ans, Ottawa

> " Non, jusqu'à maintenant à l'école je n'ai eu aucune raison d'en rencontrer un ".
>
> Tom, 15 ans, région rurale de la Nouvelle-Écosse

Parmi les adolescents, en particulier ceux de sexe masculin et ceux de régions rurales, 12% ne ressentaient aucun besoin d'orientation. Certains avaient déjà décidé ce qu'ils désiraient faire, d'autres en avaient discuté avec une autre personne. Voici quelques exemples :

> (As-tu déjà rencontré un conseiller en orientation?) " Pas vraiment. Un conseiller est venu dans notre cours d'anglais et je lui ai parlé après le cours. Je ne prendrais pas la peine d'y aller. Je pense déjà à mon avenir ".
>
> Doug, 16 ans, Ottawa

> " Non, je n'en ai pas besoin. Ma mère me conseille en tout ".
>
> Lisa, 15 ans, région rurale de la Colombie-Britannique

> " Non . . . bien, nous devons y aller une fois par année. Mais, habituellement, je n'ai pas le temps. Ils nous laissent

y aller pendant les cours. Mais je ne pense pas beaucoup à l'avenir ".

Joanne, 15 ans, région rurale de l'Ontario

" Non, j'irais sans doute si je n'avais aucune idée ou si j'étais vraiment embêtée au sujet du genre de travail que je voudrais faire. J'aimerais mieux aller voir ma mère ou mes amis ".

Linda B., 16 ans, région rurale de la Nouvelle-Écosse

" Non. Comme mon père veut m'engager dans son entreprise et que j'ai toujours voulu être secrétaire, je savais déjà quoi faire ".

Diane, 15 ans, région rurale du Québec

D'autres étudiantes n'avaient jamais consulté ces services, sauf pour des questions peu importantes, car elles étaient intimidées. Les étudiantes immigrantes défavorisées et les autochtones de régions rurales étaient particulièrement susceptibles de telles réactions. Elles craignaient de n'être pas comprises ou encore d'être jugées. Elles préféraient discuter de leurs problèmes et de leurs soucis avec une personne qui les connaissait personnellement, qui était sensible à leur milieu ethnique ou qui avait une meilleure connaissance de leur mode de vie. Voici quelques commentaires formulés par celles qui étaient peu disposées à discuter de leur vie personnelle avec des " étrangers " : Anne-Marie et Rosemary sont toutes deux immigrantes sud-américaines, Monique habite une réserve indienne dans une région rurale et Pam vient d'une famille à faible revenu.

" Non, je me suis contentée des séances d'information en classe. Les conseillers me semblent si loin de moi, de mes besoins. Ils jugent d'abord en fonction des résultats scolaires. Je ne vois pas comment ils peuvent m'aider ".

Anne-Marie, 18 ans, Montréal

" J'y suis seulement allée pour changer de sujets . . . Je n'ai jamais parlé à un conseiller. J'aimerais bien, mais je n'en ai jamais eu le cran! "

Rosemary, 16 ans, Toronto

" Beaucoup de (gens de la communauté autochtone du Québec) sont gênés d'aller voir l'orienteur. C'est pour ça que je veux devenir conseillère moi-même ".

Monique, 19 ans, région rurale du Québec

" Je ne me sens pas à l'aise de parler à des gens que je ne connais pas. Je vais voir un ami, plus ou moins. (Que ferais-tu si tu avais besoin de conseils concernant les cours?) Je fais ça sans aucune aide . . . ce que je veux faire. Si on me demande de m'y présenter, j'y vais ".

Pam, 16 ans, Vancouver

Quelques adolescents qui n'avaient jamais consulté d'orienteurs avaient de sérieuses réserves face à l'idée même d'y aller. Les garçons avaient plus tendance que les filles à se retrouver dans cette catégorie. Les décrocheurs, ceux qui obtenaient de faibles résultats et ceux qui n'aimaient pas l'école étaient plus sujets à cette hostilité à l'égard des conseillers. En voici un exemple :

" Non. Je n'y suis jamais allé. Ce sont tous des cons. Des hypocrites. Je n'aimais pas l'école, un point c'est tout! "

Bob, 19 ans, Toronto

Enfin quelques adolescentes interrogées dans le cadre de l'étude n'étaient jamais allées au service d'orientation pour la simple raison qu'il n'y en avait pas à l'école. Les étudiantes de régions rurales ou éloignées, en particulier, n'avaient pas accès à de tels services. Micheline, par exemple, jeune autochtone d'une région rurale du Québec, nous a répondu ceci :

" Jamais. Le service n'existait pas ".

Micheline, 16 ans, région rurale du Québec

d) Problèmes des services d'orientation

Du point de vue des étudiantes, le manque de services d'orientation dans certaines écoles constitue un problème fondamental. D'autres établissements n'ont

qu'un(e) orienteur(e) à temps partiel qui doit consacrer une partie de son temps à des tâches administratives ou à l'enseignement. Si les étudiantes ont l'impression que cette personne dispose de peu de temps, elles hésitent peut-être à aborder des questions complexes ou trop longues à résoudre, alors qu'elles seraient probablement beaucoup plus importantes que les simples questions d'information.

> " Je n'aime pas aller voir notre conseillère. Elle n'a pas suffisamment de temps, parce qu'elle est professeure de _____ et assistante directrice. J'irais voir un autre de mes professeurs ".
>
> Laura C., 16 ans, Montréal

> " J'y suis allée il y a deux jours pour savoir si je pouvais prendre certains cours en particulier et pour m'informer au sujet des écoles alternatives . . . Elle m'a donné de bons conseils, mais je ne l'aime pas. Elle est toujours en retard et baille sans cesse pendant les rendez-vous . . . Le personnel du service d'orientation est tellement surchargé de travail ici! "
>
> Christine, 17 ans, Ottawa

Un autre problème pour le personnel d'orientation, c'est de faire face à une infinité de renseignements qu'ils ou elles doivent retenir au sujet des exigences collégiales et universitaires et d'un marché du travail en constante mutation. Il devient difficile de savoir où orienter l'étudiante, étant donné les transformations fréquentes qui touchent le marché du travail et les exigences d'une éducation plus poussée. L'informatisation des listes de conditions d'admission aux collèges et aux universités facilite une partie du travail de mémorisation. Les étudiantes apprécient cette ressource complémentaire qu'offrent les services d'orientation, mais les plus brillantes d'entre elles, qui ont moins besoin d'une orientation minutieuse, en profitent souvent davantage.

L'orientation pose, en outre, le problème possible d'une transmission implicite ou explicite d'attitudes traditionnelles ou sexistes. Bien que plusieurs ministères de l'éducation, conseils scolaires, associations de professeurs et conseillers en action positive aient élaboré des lignes directrices non sexistes, chaque conseiller(ère) peut aisément n'en tenir aucun compte. Au cours de notre

enquête, nous avons constaté qu'on n'exigeait de leur part aucune formation ayant trait au sexisme dans l'enseignement ou l'orientation professionnelle. En revanche, nous savons qu'il existe des séminaires sur le sexisme et que ce sujet fait souvent l'objet de journées de perfectionnement professionnel dans divers domaines. Aucune formation systématique n'est pourtant offerte sur ces questions importantes. Plusieurs filles qui ont participé à notre étude ont manifesté une préférence à l'égard des jeunes conseillères, car elles leur semblaient plus touchées par l'évolution du rôle des femmes. À titre d'exemple, citons ce commentaire :

> " . . . ça dépend du conseiller en orientation. J'ai rencontré des conseillers et des conseillères. Le rapport est plus facile avec des femmes . . . c'est-à-dire que j'ai trouvé plus facile de lui parler parce qu'elle était de mon propre sexe et plus jeune que les autres . . . "
>
> Glenda, 15 ans, Toronto

Les médias ont laissé entendre que ces services n'offrent pas aux jeunes filles le genre d'orientation qu'il leur faut[17]. Selon eux, le personnel n'a ni le temps ni la formation nécessaire pour offrir des services capables de corriger les attitudes courantes face au rôle des femmes. Récemment, ces services ont encouragé les membres de diverses professions, hommes et femmes, à venir parler de leur travail aux étudiantes, ils ont organisé séminaires et ateliers sur la définition des rôles à partir de stéréotypes sexuels et ont tenté de mettre en place des programmes d' " expérience sur le tas " pour les jeunes filles dans des métiers spécialisés. Environ les trois quarts des adolescentes interrogées ont exprimé une certaine satisfaction à l'égard des services d'orientation, mais il est évident, comme nous le verrons plus loin, que d'autres influences dans la vie des jeunes filles font obstacle aux conseils reçus dans le cadre de l'orientation.

4. Non-étudiantes

Malgré le nombre restreint de non-étudiantes (25) dans notre étude, leurs situations et leurs commentaires illustrent bien pourquoi les jeunes abandonnent l'école et mettent en évidence l'importance des études pour trouver du travail, ainsi que les difficultés auxquelles les jeunes doivent faire face lorsqu'ils ou

elles veulent retourner à l'école après avoir abandonné. Les exemples soulignent particulièrement le lien entre le SSE de la famille et la poursuite des études, dans la mesure où les non-étudiantes rencontrées (tant les diplômées que les décrocheuses) provenaient en général de familles de SSE défavorisé. Même si le pourcentage d'abandon des études est plus élevé chez les garçons que chez les filles dans la plupart des provinces, nous examinons surtout la situation des filles puisque celles-ci font l'objet de notre étude. Nous nous intéresserons aux raisons qui ont motivé l'abandon des études et à la situation dans laquelle elles se trouvaient au moment de l'enquête.

a) Raisons de l'abandon des études

Plusieurs raisons poussent les adolescentes à laisser l'école. Au cours de nos rencontres, les principales raisons invoquées étaient l'obtention du diplôme, le manque d'intérêt, le besoin ou l'envie d'argent, la grossesse ou le mariage. Répétons que le terme " décrocheuses " renvoie aux non-étudiantes qui ont quitté l'école **avant** d'obtenir leur diplôme d'études secondaires. Nous passerons en revue individuellement chacune des raisons énumérées, avec exemples à l'appui.

i) Obtention du diplôme d'études secondaires

Parmi les 15 non-étudiantes, 5 ont laissé les études après l'obtention de leur diplôme d'études secondaires. Contrairement aux autres non-étudiantes, elles occupaient toutes un emploi au moment de l'enquête. Marilyn, 19 ans, travaillait par exemple dans un magasin de sport d'Ottawa et recevait un salaire horaire de 4 $. Lucille, 19 ans, de Montréal, était coiffeuse et recevait 850 $ par mois. Maria, 19 ans, jeune immigrante habitant Montréal, gardait des enfants à raison de 436 $ par mois. Chacune semblait satisfaite de son emploi, mais elles le considéraient toutes comme temporaire. Elles envisageaient toutes de retourner aux études, sauf la coiffeuse.

ii) Manque d'intérêt

Cinq jeunes filles ont laissé l'école pour la simple raison qu'elles ne s'y plaisaient pas. La plupart d'entre elles ont également mentionné que leurs

résultats scolaires étaient faibles et qu'elles séchaient leurs cours. Deux d'entre elles avaient un emploi à temps partiel, mais aucune ne travaillait à temps plein. Elles provenaient toutes de milieux socio-économiques démunis. Sue, qui vit désormais avec sa mère et touche des prestations d'assistance sociale, a dit à l'enquêteuse qu'elle avait abandonné l'école trois ans plus tôt après la 9e année. Lorsque l'enquêteuse lui a demandé pourquoi, elle a répondu :

" Je ne foutais rien à l'école, alors j'ai abandonné ".

Sue, 19 ans, région rurale de la Nouvelle-Écosse

Colette, dont les parents étaient divorcés et vivaient des prestations d'assistance sociale, a abandonné l'école depuis trois ans.

" Parce qu'à l'école où j'étudiais, les directeurs nous traitaient comme des sauvages et n'avaient aucun respect pour nous. Ils m'ont complètement écoeurée de l'école ".

Colette, 17 ans, Montréal

Mariette, jeune autochtone, a quitté l'école après la 7e année parce que, dit-elle :

" Je n'aime pas les Blancs et leur école. Ils riaient de moi parce que je ne parlais pas le français correctement ". (propos rapportés par interprète)

Mariette, 16 ans, région rurale du Québec

En dépit du fait que Mariette ait quitté l'école avant d'obtenir son diplôme, elle s'était sérieusement efforcée de parfaire son éducation dans des domaines qu'elle jugeait importants – afin d'acquérir une compréhension plus approfondie de sa propre culture. Au moment de la rencontre, Mariette participait à un projet subventionné par le gouvernement qui avait pour but d'enseigner aux jeunes autochtones leur patrimoine, afin de les encourager à apprendre les techniques traditionnelles pratiquées en forêt et à s'intéresser aux arts autochtones. Pendant la période de formation, elle recevait 400 $ par mois.

Joan, de Vancouver, travaillait " au pair " et faisait également du bénévolat dans une école alternative. Lorsque l'enquêteuse lui a demandé pourquoi elle avait abandonné l'école, elle a répondu :

> " Je n'allais nulle part. J'ai pensé prendre une année de congé . . . Je ne travaillais plus. Mais je ne me sens pas prête d'y retourner ".
>
> Joan, 18 ans, Vancouver

iii) Besoin ou envie d'argent

Seulement 3 décrocheuses ont dit avoir quitté l'école parce qu'elles avaient besoin d'argent. Jennifer avait " décroché " trois ans plus tôt pour travailler comme serveuse dans une " beignetterie ", mais au moment de l'entrevue elle était à la maison avec son enfant. Sans emploi ni argent, elle et son ami vivaient avec sa mère et son beau-père.

Une autre jeune fille qui avait laissé l'école parce qu'elle avait besoin d'argent provenait d'une famille grecque de Montréal. À l'âge de 15 ans, Carla travaillait 12 heures par jour au restaurant de ses parents où elle assumait les tâches de caissière et serveuse, à raison de 80 $ par mois! Elle a dit qu'elle faisait ce travail pour aider ses parents à rembourser leurs dettes, et a expliqué ainsi son faible revenu :

> " Ils me font délibérément travailler fort pour peu d'argent, donc je vais retourner à l'école, je crois ".
>
> Carla, 15 ans, Montréal

iv) Grossesse ou mariage

En dépit de la publicité répandue concernant la contraception et l'avortement, il arrive encore que certaines adolescentes se retrouvent enceintes au cours de leurs études. Bien que le taux de grossesse chez les adolescentes ait connu un déclin au cours des vingt dernières années, le pourcentage de mères adolescentes qui gardent leur enfant et ne se marient pas a considérablement

augmenté[18]. Dans le cadre de notre étude, nous n'avons rencontré que 6 mères adolescentes, dont seulement 3 avaient quitté l'école pour cause de grossesse. Malgré le nombre restreint de notre échantillon, le cas de ces jeunes filles illustre clairement les conséquences possibles que peut entraîner un abandon des études dû à une grossesse ou immédiatement suivi d'une grossesse.

Quatre des 6 mères adolescentes de notre étude provenaient de milieux de SSE défavorisé et 5 des 6 adolescentes avaient vécu le divorce des parents ou la mort d'un parent. Leurs familles étaient affligée d'une série de problèmes, tels que l'alcoolisme, le chômage, des rapports difficiles entre parents et fille en plus de faibles revenus et de divorce. Toutes les mères adolescentes étaient des décrocheuses (c'est-à-dire qu'elles avaient quitté l'école avant d'obtenir leur diplôme). Dans les circonstances données, l'éducation avait bien peu de poids dans les aspirations de ces mères adolescentes. Elles cherchaient toutes un milieu familial stable ou une relation avec un conjoint, ou les deux. Trois d'entre elles nous ont dit vouloir subvenir à leurs propres besoins et ne plus dépendre des prestations d'assurance sociale, mais elles semblaient miser sur d'autres objectifs lorsqu'elles discutaient du futur :

> (Dans deux ans) " Je veux seulement être heureuse . . . que ma fille soit en santé. (Dans cinq ans) Je veux être mariée à mon ami, avoir un autre enfant . . . voyager ".
>
> Sarah, 18 ans, Toronto

> (Dans deux ans) " Me marier. Ce que je désire le plus, c'est d'avoir ma propre famille ".
>
> Sue, 19 ans, région rurale de la Nouvelle-Écosse

Les mères adolescentes qui voulaient reprendre leurs études devaient faire face à de nombreux problèmes pratiques. Sentiment de rejet de la part du système scolaire, manque de temps et d'argent, rapports difficiles avec leurs parents et le père de l'enfant semblaient contrecarrer leurs projets. Il leur fallait consacrer tellement de temps et d'énergie au soin de leur enfant qu'elles n'aspiraient guère plus à quitter la maison.

Plusieurs des mères adolescentes participaient à des programmes du YWCA ou de diverses autres maisons de transition pour femmes, ce qui représentait un début de planification de leur avenir et une tentative d'améliorer leur vie actuelle. Ces organismes leur offraient des discussions de groupe informelles pour " mères adolescentes " sur les relations interpersonnelles, le soin des enfants, la planification financière, le retour aux études et la recherche d'emploi. Peu d'entre elles étaient conscientes des répercussions négatives d'une maternité pendant l'adolescence sur l'éducation ou l'emploi futur[19], mais elles savaient toutes qu'elles avaient besoin d'aide. Cinq des 6 mères adolescentes touchaient des prestations d'assistance sociale.

Pour plusieurs des jeunes filles de SSE défavorisé, le mariage ou le concubinage apparaissait comme une raison valable pour abandonner l'école. Sarah, jeune mère séparée de 18 ans, avoue avoir laissé l'école deux ans plus tôt :

> " . . . parce que mon mari le voulait . . . Il voulait que je parte avec lui et qu'on se marie (rire) ".
>
> Sarah, 18 ans, Toronto

Au cours de l'entrevue, la même jeune fille a affirmé que son but dans la vie était d'avoir 6 enfants avant d'atteindre ses 30 ans.

b) Décrocheuses : planification de l'avenir

La plupart des non-étudiantes qui avaient abandonné l'école avant d'obtenir leur diplôme nous ont donné l'impression d'être très fatalistes, même si aucune question précise ne portait sur la philosophie de la vie. Elles semblaient croire que la vie est telle qu'elle se présente et que chacune doit s'en arranger. Cette attitude était particulièrement évidente dans le cas des mères adolescentes face à la contraception (aucune d'entre elles n'avait obtenu son diplôme d'études secondaires). Une seule des jeunes mères a dit à l'enquêteuse que sa grossesse était " planifiée ". Lorsque nous leur avons demandé ce qu'elles feraient si une nouvelle grossesse advenait, elles ont toutes répondu qu'elles auraient l'enfant. Aucune n'a dit qu'elle ne serait plus enceinte parce qu'elle avait recours à une méthode de

contraception (réponse donnée, entre autres, par des jeunes filles de SSE plus élevé).

De nombreuses décrocheuses, de même qu'une minorité d'étudiantes, accordaient beaucoup d'importance au présent. Elles trouvaient difficile d'imaginer ce que serait leur avenir. Lorsque nous leur avons demandé ce qu'elles prévoyaient faire dans cinq ans, certaines n'en avaient pas la moindre idée. Voici, par exemple, les commentaires de deux décrocheuses de SSE défavorisé :

> " Je ne sais pas . . . Je ne fais aucun projet . . . Je ne prends aucune décision. J'attends que les choses arrivent, qu'elles se développent ".
>
> Joan, 18 ans, Vancouver

> " Je ne pourrais vraiment pas vous le dire! Je ne pense pas beaucoup à l'avenir ".
>
> Joanne, 15 ans, région rurale de l'Ontario

Au moment de l'entrevue, Sarah, mère adolescente de 18 ans, qui vivait à Toronto des prestations d'assistance sociale, espérait " travailler dans l'informatique " cinq ans plus tard. Par ailleurs, elle nous a dit au cours de l'entrevue qu'elle occupait ses journées à prendre soin de l'enfant, à regarder les téléromans, à lire des romans Harlequin et à faire des promenades. Malgré son désir d'autonomie financière, elle avait encore beaucoup à faire avant d'obtenir son diplôme d'études secondaires, puisqu'elle n'avait terminé qu'une 10^{e} année. Elle avait entrepris un cours de comptabilité par correspondance, mais se sentait trop fatiguée à la fin de la journée pour y travailler. Elle avait cependant l'intention de s'inscrire à un " cours préparatoire l'année prochaine pour retourner à l'école secondaire ".

Bien que la plupart de ces jeunes aient exprimé le désir de parfaire leur instruction, elles se sentaient incapables de faire quoi que ce soit pour y arriver. Il leur manquait, dans certains cas, la connaissance nécessaire pour savoir par où commencer, et dans d'autres la motivation. Pour de nombreux jeunes, la solution à leurs problèmes était de gagner à la loterie. Nous avons très fréquemment

retrouvé ce thème de la loterie dans tous les milieux sociaux, mais surtout chez les non-étudiantes et chez les adolescentes de SSE défavorisé. D'autres études ont également relevé une profonde dépendance des adolescentes plus démunies à l'égard de la chance ou du destin[20]. Voici l'exemple d'un jeune homme qui avait abandonné l'école très tôt et avait l'impression que le contrôle de son avenir lui échappait entièrement :

> (Que penses-tu faire dans cinq ans?) " Je ne sais pas . . . Comment veux-tu que je le sache? J'aimerais gagner un million de dollars à la loterie! "
>
> Bob, 19 ans, Toronto

Après avoir abandonné l'école, quelques adolescentes ont compris à quel point l'éducation comptait pour se trouver du travail. Joan, de Vancouver, qui n'avait qu'une 9e année, déclarait ceci :

> " Je vais retourner aux études, parce que je n'aime pas ne pas avoir d'éducation. Ça restreint tes possibilités de débouchés . . . Si tu n'as pas ta 12e année, si tu es une décrocheuse, ils pensent que tu n'as aucune motivation. Ils sont moins portés à t'engager ".
>
> Joan, 18 ans, Vancouver

D. Projets d'études

Il est beaucoup plus difficile pour une femme qui a quitté l'école avant d'obtenir son diplôme de trouver un emploi bien rémunéré que pour une femme qui poursuit ses études. Toutefois, la diplômée universitaire est moins bien rémunérée pour son niveau d'instruction que le diplômé universitaire[21]. Plusieurs raisons expliquent cet état des choses. Les femmes ont tendance à s'inscrire aux cours et aux programmes qui débouchent sur des catégories d'emplois traditionnellement " féminins " et généralement assez mal payés. Elles sont moins portées à se spécialiser dans les domaines lucratifs de certaines professions et plus susceptibles que les hommes de travailler à temps partiel. Les femmes choisissent souvent de consacrer plus de temps à d'autres aspects de leur vie, tels que leurs enfants et leur

maison. Même dans les cas où les femmes veulent obtenir des emplois à rémunération élevée, il leur est plus facile de trouver du travail à l'intérieur des ghettos mal payés pour " cols roses ", tels que le travail de bureau, la vente au détail et toute forme de service. Souvent, elles ne peuvent trouver des emplois à temps plein qui offrent des traitements et des avantages sociaux intéressants et elles se voient reléguées au travail à temps partiel. En dépit d'aspirations scolaires élevées et de diplômes collégiaux ou universitaires, les femmes éprouvent plus de difficultés que les hommes à trouver un travail rémunéré, à conserver leur emploi et à obtenir des promotions. En outre, quel que soit le degré de formation ou le genre d'emploi, les pratiques discriminatoires qui ont cours dans les domaines de l'embauche, du traitement et des promotions peuvent faire obstacle aux femmes.

Dans notre échantillon, nous avons remarqué que les aspirations des filles sont tout aussi élevées que celles des garçons. Environ les trois quarts des étudiantes dans notre étude envisageaient de poursuivre leurs études au-delà de l'école secondaire. La répartition entre l'université et le collège indique que 56% des étudiantes voulaient poursuivre des études universitaires et 30% voulaient s'inscrire à un collège quelconque (collège communautaire, école de secrétariat, collège d'art). Ces données dépassaient quelque peu les pourcentages calculés dans le cas des garçons (voir Tableau 4).

Si nous comparons le nombre de jeunes qui, dans notre étude, ont dit vouloir s'inscrire à l'université et au collège, et le pourcentage réel d'étudiants inscrits à ces établissements au Canada, nous constatons que, en 1982, environ 22% des jeunes de 18 à 24 ans fréquentaient des établissements post-secondaires. Les femmes représentaient un peu moins de la moitié de ces étudiants. À l'examen de toutes les disciplines regroupées, nous remarquons que plus le niveau universitaire est élevé, plus le nombre de femmes inscrites décroît[22]. Dans notre étude, les adolescentes étaient plus nombreuses à vouloir s'inscrire au collège et à l'université que le nombre de celles qui s'inscriront effectivement. Ou bien les adolescentes ébauchent des projets peu réalistes, ou bien leurs aspirations dépassent celles que les études antérieures présentaient. En réalité, il est fort probable que les deux éléments sont vrais.

Tableau 4 : Aspirations scolaires des étudiantes et des étudiants interrogés pour notre étude

	Filles	Garçons
Université	55,9% (52)	50,0% (11)
Collège*	30,1% (28)	27,3% (6)
Travail rémunéré à la suite des études secondaires	14,0% (13)	22,7% (5)
Total**	100% (93)	100% (22)

* Comprend les collèges d'art, les écoles de secrétariat, les écoles polytechniques, les CEGEP et les collèges communautaires.

** Dix étudiantes et étudiants étaient trop incertains de leurs projets d'avenir pour être inclus dans le tableau.

Si nous divisons les jeunes filles de notre étude en deux groupes – celles qui ont des aspirations scolaires élevées et les autres – , il nous est possible de dégager plus clairement les antécédents qui peuvent les avoir influencées.

1. Aspirations scolaires élevées

La mise en parallèle des aspirations des adolescentes pose toujours un problème dans la mesure où les jeunes proviennent de milieux familiaux différents. Dans le cas de l'étudiante d'une famille de SSE élevé, la poursuite des études universitaires constitue habituellement une aspiration personnelle et parentale, plutôt qu'un choix inattendu. Par contre, pour l'adolescente dont les parents ont une éducation moins poussée et un revenu plus faible, les projets d'études universitaires peuvent faire appel à une ambition et une détermination

inhabituelles. Bien que les jeunes de familles de SSE défavorisé reçoivent souvent plus d'encouragement de la part des parents à poursuivre leurs études collégiales ou universitaires (pour " mieux réussir " que leurs parents), l'insuffisance d'argent, l'absence de modèles et le manque d'encouragement de la part du système scolaire peuvent leur rendre la tâche difficile. Nous présenterons des exemples recueillis au fil des entrevues d'adolescentes qui avaient des aspirations scolaires beaucoup plus élevées que celles de leurs parents, indépendamment du milieu social ou des espoirs de ces parents.

Nous avons décidé de fonder notre distinction entre aspirations scolaires élevées et moins élevées sur le choix entre l'université et le collège, puisque 78% des étudiantes de notre étude envisageaient de poursuivre leurs études à la suite de l'école secondaire. Dans cette perspective, nous avons estimé que celles qui envisageaient de s'inscrire à l'université avaient des aspirations " supérieures " à celles qui comptaient aller au collège ou directement sur le marché du travail. Nous nous sommes permis ce rapprochement entre université et aspirations élevées, étant donné que les exigences de l'université sont souvent plus poussées et les cours à la fois plus longs et plus coûteux que dans les collèges.

Les adolescentes qui avaient des aspirations scolaires élevées prévoyaient d'aller à l'université immédiatement après avoir obtenu leur diplôme d'études secondaires. Quelques-unes entrevoyaient la possibilité de voyager ou de travailler pendant un an. Plus de 50% des étudiants, à peu près également répartis entre garçons et filles, comptaient aller à l'université. Les sujets choisis variaient. Les garçons optaient plus souvent pour le génie, l'électronique, l'architecture et les sciences, les filles pour les langues, les humanités, la psychologie, l'éducation, les sciences infirmières et la médecine. Environ les trois quarts des filles avaient l'intention de fréquenter leur université locale ou une université à proximité de leur maison. Les autres voulaient trouver la " meilleure " université pour la discipline de leur choix, ce qui pouvait les entraîner à l'extérieur de la province ou même du pays. À l'inverse, environ les trois quarts des garçons avaient l'intention de fréquenter un collège ou une université dans une autre ville ou une autre province.

Ces étudiants provenaient de tous les milieux sociaux, mais ce sont surtout les adolescents dont les parents étaient aisés, instruits et exerçaient une

profession libérale qui étaient portés à faire ce choix, tant chez les filles que chez les garçons de notre étude. Par exemple, 82% des jeunes filles dont la mère exerçait une profession libérale à l'extérieur du foyer comptaient aller à l'université, alors que c'était le cas pour 58% des filles d'employées de bureau, 53% des filles de femmes au foyer et 21% des filles de travailleuses manuelles (voir Tableau 5). Alors que 76% des filles dont le père exerçait une profession libérale ou était gestionnaire avaient des aspirations scolaires élevées, 33% des filles dont le père occupait un emploi de statut inférieur voulaient aller à l'université (voir Tableau 6). Ces données laissent entendre que, dans le cas des jeunes filles que nous avons rencontrées, l'occupation de la mère exerce une plus grande influence que celle du père sur les aspirations scolaires de la fille. Les mères de professions libérales semblaient tout particulièrement servir de modèle pour leurs filles, les incitant du même coup à poursuivre des études universitaires. Nous entendons par " modèle " une image positive que la fille veut imiter.

Tableau 5 : Comparaison entre l'occupation de la mère et les projets d'étude de la fille

	Projets d'étude de la fille après l'école secondaire				
	Université (%)	Collège (%)	Travail (%)	Total (%)	Nombre total de filles
Occupation de la mère					
Profession libérale	82,4	11,8	5,9	18,5	(17)
Employée de bureau/ Serveuse	58,1	32,3	9,7	33,7	(31)
Femme au foyer	53,3	26,7	20,0	32,6	(30)
Travail manuel	21,4	57,1	21,4	15,2	(14)
Total %	55,4	30,4	14,1	100	
Nombre total de filles	(51)	(28)	(13)	—	(92)

Tableau 6 : Comparaison entre l'occupation du père et les projets d'étude de la fille*

	Projets d'étude de la fille			
	Université	Collège	Travail après l'école secondaire	Total
Occupation du père				
Statut élevé**	75,5% (37)	18,4% (9)	6,1% (3)	55,1% (49)
Statut inférieur	32,5% (13)	45,0% (18)	22,5% (9)	44,9% (40)
Total	56,2% (50)	30,3% (27)	13,5% (12)	100% (89)

* Ne comprend que les étudiantes qui ont fourni des renseignements au sujet de l'emploi de leur père.

** Le statut élevé comprend les professions libérales, les gestionnaires et les postes techniques. Le statut inférieur comprend la vente, le service, la main-d'oeuvre spécialisée et non spécialisée, l'agriculture, la retraite ou le chômage.

Dans tous les milieux sociaux les mères encourageaient fortement leurs filles à poursuivre leurs études. Les exemples qui suivent illustrent les propos des mères au sujet de l'éducation de leurs filles. Dans le premier cas, la mère de Frances détient un diplôme de troisième cycle et un poste de gestionnaire dans un organisme d'assistance sociale. Frances veut aller à l'université dans le but de devenir assistante sociale :

> " Mes parents s'attendent à ce que j'aille à l'université . . . ma mère m'a encouragée à développer mes talents artistiques. L'année dernière, ma mère m'a poussée à me trouver un emploi. Ça m'a beaucoup contrariée. Ma mère m'a aussi parlé de l'informatique, alors j'y pense . . . "
>
> Frances, 17 ans, Winnipeg

Bev, dont la mère a une certaine éducation secondaire et travaille comme employée dans un hotel, ne sait pas précisément ce qu'elle veut faire dans l'avenir :

> " Ma mère. Elle le dit simplement. ' Reste à l'école ou arrête! ' Oui, je reste à l'école pour moi ".
>
> Bev, 16 ans, Dartmouth

La mère de Lynda a terminé sa 10e année, elle est divorcée et elle fait vivre sa famille depuis dix ans grâce à un travail de secrétaire. Lynda veut aller à l'université pour devenir psychiatre :

> " Ma mère m'a bien fait entrer dans la tête que je devrais être une meneuse et non une suiveuse. Mon choix lui importe peu. Elle pense que je devrais faire quelque chose que j'aime, mais au moins finir l'école secondaire ".
>
> Lynda, 15 ans, Toronto

Dans notre étude, les jeunes filles qui avaient des aspirations scolaires élevées étaient en moyenne plus jeunes que celles qui avaient des aspirations moindres. Des études ont indiqué que les étudiantes du niveau secondaire restreignent en fait leurs aspirations scolaires, selon leurs propres critères, lorsqu'elles se rapprochent de la fin du secondaire, afin de se conformer aux normes courantes concernant le genre de travail qu'on attend de la part des femmes[23].

Les adolescentes qui avaient des aspirations scolaires élevées admiraient en général des femmes qui avaient accompli quelque chose à l'extérieur de la maison et hors des rôles habituels, par exemple des femmes médecins, des scientifiques, des politiciennes ou des femmes d'affaires. Elles remarquaient les capacités et les connaissances de ces femmes, le respect qu'elles inspiraient et leur aptitude à réussir " dans un monde d'hommes ". Voici quelques commentaires de jeunes filles aux aspirations élevées, au sujet de femmes connues qu'elles admiraient. Toutes ces jeunes filles venaient de familles de professions libérales :

" Margaret Thatcher, parce qu'elle sait prendre des décisions. Elle a une volonté de fer . . . c'est elle qui mène le jeu! "

Marina, 15 ans, Montréal

" Nellie McClung. Ne pas s'expliquer et ne pas s'excuser! Seulement faire ce qu'il y a à faire et leur laisser savoir! "

Frances, 17 ans, Winnipeg

" Une avocate qui a une bonne réputation . . . et qui est connue. Les gens viennent la voir pour lui demander conseil. Elle est dynamique et aime prendre des décisions. Elle est franche et directe ".

Chris, 15 ans, région rurale de l'Ontario

" Quelqu'un qui a réussi sans avoir de " pushing " . . . une chef d'entreprise. Elle a réussi grâce à son seul talent ".

Lise, 15 ans, région rurale du Québec

Ces jeunes filles aux aspirations scolaires élevées appartenaient souvent à des associations ou organisations, particulièrement lorsque ces dernières avaient un lien avec leur futur travail. Par exemple, Laura W., d'une famile de SSE élevé à Vancouver, était membre de la Vancouver Art Gallery, de Greenpeace, du Club français et du Club de randonnée, et elle avait appartenu au Club des Nations Unies. Cinq ans plus tard, elle s'imaginait ainsi :

" J'irai à l'université quelque part en Angleterre, où je pourrai vraiment m'épanouir – comme Oxford ou Cambridge ".

Laura W., 17 ans, Vancouver

En outre, les filles dont les aspirations scolaires étaient élevées regardaient moins la télévision que les autres, lisaient davantage (y compris des textes non romanesques et les journaux), et accordaient moins d'importance aux rapports avec le sexe opposé au cours des discussions sur l'avenir. Même si la plupart des filles de notre étude voulaient se marier et avoir des enfants, celles qui

avaient des aspirations scolaires élevées doutaient des avantages d'un mariage et d'une maternité précoce. Voici quelques commentaires à ce sujet :

> (À l'âge de 30 ans) . . . " peut-être que j'habiterai avec un homme, ou seule. Je ne serai probablement pas mariée . . . probablement sans enfant . . . Je serai peut-être archéologue ou écrivaine . . . "
>
> Julia, 15 ans, Montréal

> (À l'âge de 30 ans) . . . " J'habiterai probablement avec un homme, peut-être mariée, peut-être pas. Je n'aurai sans doute pas d'enfants à ce moment-là, mais j'en voudrais trois un jour . . . J'habiterai Toronto, New York ou Londres . . . Je travaillerai peut-être pour un quotidien comme rédactrice en chef ou journaliste, ou au théâtre, ou aux Affaires extérieures . . . "
>
> Andrea, 16 ans, Toronto

À titre d'exemple d'adolescente ayant des aspirations scolaires élevées, citons Marina, jeune fille de 15 ans issue d'une famille juive venue de l'Europe de l'Est. Elle habite à Montréal et fréquente une école privée pour filles. Sa mère, qui est docteure en médecine, et son frère l'ont tous deux encouragée à poursuivre des études en médecine et à devenir docteure, mais Marina préférerait se diriger du côté de la recherche médicale. Avec l'appui de sa famille, et qui plus est d'une famille financièrement à l'aise et d'un niveau de scolarisation élevé, il n'est pas étonnant que cette jeune femme se fixe des objectifs élevés, et elle a toutes les chances de les atteindre.

Bref, les jeunes filles qui avaient des aspirations scolaires élevées provenaient, en général, de parents au SSE élevé qui avaient eux-mêmes obtenu un diplôme universitaire, ou tout au moins qui accordaient une valeur particulière à l'éducation. Ces jeunes filles avaient des projets d'avenir précis et elles étaient convaincues de l'importance du travail rémunéré et de l'indépendance économique. Grâce à l'appui financier et moral de leur famille, ce sont elles qui sont les plus susceptibles de concrétiser leurs projets d'éducation.

Malgré cette tendance des filles de SSE favorisé aux aspirations scolaires élevées, 21% des filles dont la mère effectuait un travail manuel et 33% des filles dont le père était vendeur, serveur ou ouvrier voulaient aller à l'université. Étant donné la situation financière de leur famille, ces filles avaient des aspirations scolaires très élevées. Passons quelques exemples en revue.

Vicki, jeune Torontoise d'origine italienne, avait l'intention d'aller à l'université et d'enseigner à l'école primaire. Ses parents travaillaient dans une usine, étaient pratiquement analphabètes dans leur langue maternelle et s'opposaient aux études poussées pour les femmes. Vicki nous dit que ses parents :

> . . . " pensent que c'est une perte de temps pour les femmes d'aller à l'université, parce qu'elles vont seulement se marier, être enceintes et rester à la maison . . . ils veulent que je devienne technicienne en radiographie comme ma soeur ".
>
> Vicki, 17 ans, Toronto

Lisette, 16 ans, jeune Canadienne française d'une région rurale du Québec, voulait aller à l'université dans le but de devenir docteure en médecine. Ses parents n'avaient qu'une éducation élémentaire, mais l'encourageaient dans ses aspirations. Elle était en secondaire V et avait une moyenne de 92%. Ses sujets préférés étaient la chimie et la biologie. Elle avait un groupe d'amies qui discutaient souvent de l'avenir et elle discutait également de ses projets de carrière avec un voisin qui était professeur et avec son ancienne patronne rencontrée au cours d'un emploi d'été.

Elda, 16 ans, d'une famille portugaise d'Ottawa, avait elle aussi des aspirations scolaires élevées. Sa mère était pratiquement analphabète tant en portugais qu'en anglais et son père avait une 4e année. Malgré tout, les parents d'Elda l'encourageaient dans ses aspirations. Elda dit à l'enquêteuse que ses sujets préférés étaient les sciences et les mathématiques et qu'elle comptait aller à l'Université St. Francis Xavier pour faire des études de biologie maritime. Elle s'était déjà rendue au bureau d'orientation pour obtenir des renseignements au sujet des universités. Bien qu'elle n'ait pu réussir à rencontrer un biologiste maritime par l'intermédiaire des services d'orientation, elle avait l'intention d'essayer à

nouveau. Lorsque nous lui avons demandé si elle retournerait au bureau d'orientation, elle a répondu :

> " Oui, je n'ai pas encore tout saisi au sujet de la biologie maritime, donc j'y retournerais ".

La personne qu'elle désirait le plus imiter était une biologiste maritime qu'elle avait vue à la télévision :

> " Elle a épousé un biologiste maritime . . . ils voyagent et poursuivent des recherches . . . ils ont même leur propre bateau ".
>
> Elda, 16 ans, Ottawa

Bien sûr, quel que soit leur milieu, certaines adolescentes semblaient avoir des aspirations peu réalistes ou contradictoires au sujet de l'avenir. Ada, par exemple, jeune Torontoise de 17 ans, voulait obtenir un doctorat en psychologie, voyager et présenter des conférences à travers le monde. Ses parents avaient peu d'instruction, mais ils l'encourageaient à la réussite. Son père, disait-elle, voulait qu'elle étudie le droit ou la médecine. Par contre, elle n'avait qu'une moyenne de C en 12^{e} année, ce qui pourrait lui poser certaines difficultés pour son admission à l'université et pour sa formation future.

D'autre part, les filles de milieux socio-économiques privilégiés n'avaient pas toutes des aspirations scolaires élevées. Par exemple Daniella, jeune Torontoise de 15 ans qui fréquentait une école privée, avait des parents au niveau d'instruction très élevé et une mère exerçant une profession libérale, mais elle voulait prendre une année de congé, se trouver un appartement et effectuer un " travail de subalterne ". Affichant coiffure et vêtements " punk ", elle s'opposait de toute évidence aux aspirations bourgeoises de ses parents, qui voulaient qu' "elle fasse son droit et épouse un avocat ".

Même si de nombreux adolescents des deux sexes rencontrés dans le cadre de notre étude savaient qu'il fallait poursuivre des études pour trouver un emploi bien rémunéré, il leur arrivait parfois, et avec raison, de ne pas vouloir

consacrer toutes leurs années de jeunesse aux études. Leur décision de fréquenter l'université ou le collège était souvent perçue en termes de " formation professionnelle ", plutôt qu'en fonction de l'enrichissement des aptitudes intellectuelles. Mais cette période d'étude apparaissait aussi d'un point de vue romantique comme l'occasion d'élargir sa vie sociale, de s'amuser et de partir de la maison. D'autres encore comptaient poursuivre leurs études universitaires seulement parce que leurs parents et professeurs les y poussaient, et non par choix personnel.

2. Aspirations scolaires restreintes

Nous entendons par " aspirations scolaires restreintes " tout projet d'études collégiales ou de travail immédiatement à la suite de l'école secondaire. À l'examen du Tableau 5, nous remarquons que la majorité des filles qui ont ce genre d'aspirations viennent de familles où la mère ne poursuit pas une carrière professionnelle ou reste au foyer, et où le père occupe un emploi d'ouvrier. De façon générale, dans le cas des deux sexes, les aspirations scolaires restreintes étaient liées au milieu socio-économique démuni. Nous avons toutefois relevé quelques exceptions, comme Elda, qui voulait devenir une biologiste maritime.

De nombreuses études ont indiqué qu'un revenu familial peu élevé réduit les aspirations scolaires[24]. Il importe de noter qu'à l'examen des statistiques canadiennes sur les variations de revenus selon la taille de la famille, l'ethnie et la vie en milieu urbain ou rural, nous pourrions affirmer que les francophones, les autochtones, les adolescentes de milieux ruraux et celles de familles nombreuses ont en général des aspirations scolaires restreintes, étant donné qu'en moyenne ces groupes ont tendance à toucher des revenus annuels moindres[25]. Le manque d'argent, ou une combinaison de faible revenu et de distance considérable à parcourir pour avoir accès aux établissements d'éducation, peuvent dissuader les jeunes et annuler tout espoir de poursuivre des études. C'est du moins ce que nous avons remarqué chez de nombreuses jeunes filles qui vivaient des situations semblables.

Les jeunes filles qui avaient de faibles aspirations scolaires s'intéressaient souvent davantage à créer et entretenir des relations avec l'autre sexe. Elles espéraient se marier assez tôt et voulaient une maison dès que possible. Elles faisaient preuve d'ambition dans les aspects de leur vie qu'elles considéraient comme prioritaires, et que, avec divers autres intérêts et objectifs, elles plaçaient avant l'éducation. Fréquemment, le fait d'abandonner l'école avant d'obtenir leur diplôme ne posait aucun problème pour elles. Les quelques commentaires qui suivent montrent cette forte orientation vers les relations et la vie familiale chez les adolescentes aux aspirations scolaires restreintes :

> (Lorsque j'aurai 21 ans) . . . " j'habiterai en Californie avec mon ami . . . et j'aurai trois enfants! "
>
> Donna, 16 ans, Montréal

> (À 21 ans) " Je n'habiterai plus à la maison, j'aurai mon propre appartement que je partagerai avec mon ami . . . J'espère avoir mon premier enfant à 21 ans! "
>
> Deb, 19 ans, Toronto

Les jeunes filles aux aspirations scolaires restreintes étaient également plus portées que les autres à suivre les téléromans et à lire des histoires d'amour. À l'opposé des adolescentes aux aspirations élevées qui admiraient les femmes engagées dans la politique et les sciences, les adolescentes aux aspirations scolaires restreintes admiraient surtout les vedettes de la télévision ou du cinéma, les personnages royaux et les chanteuses populaires. Voici quelques exemples de leurs idoles et des raisons de leur admiration :

> " Brooke Shields. Je l'admire, mais je ne voudrais pas être à sa place. Elle est belle, elle a un beau corps . . . de beaux vêtements ".
>
> Rosemary, 16 ans, Toronto

> " Diana Ross . . . elle a tout ce qu'il faut! De l'argent, un enfant. Elle est célèbre et heureuse! "
>
> Deb, 19 ans, Toronto

" Chantal Pary (chanteuse), parce qu'elle est célèbre . . . elle est heureuse avec son mari. Elle s'occupe de ses enfants . . . et aussi Renée Martel. C'est une chanteuse qui est célèbre et simple. Elle n'est pas mariée et élève seule son garçon . . . "

Michelle, 19 ans, région rurale du Québec

De façon générale, les adolescents des deux sexes qui avaient des aspirations scolaires restreintes venaient le plus souvent de familles de SSE défavorisé, où les parents eux-mêmes n'avaient pas terminé leurs études secondaires. Les jeunes filles aux ambitions limitées avaient, dans l'ensemble, une mère qui n'était pas sur le marché du travail ou qui exerçait un travail non qualifié qu'elle n'aimait guère. Ces mères n'offraient par conséquent aucun modèle à leur fille, aucun encouragement à poursuivre des études et utiliser l'éducation en vue d'un emploi rémunéré. Ces filles avaient tendance à vouloir se marier plus jeunes et à désirer des enfants plus tôt. Elles espéraient rehausser leur niveau de vie en épousant des hommes qui pourraient leur offrir un meilleur mode de vie. Plusieurs d'entre elles espéraient gagner à la loterie. Souvent, elles admiraient plus la beauté, la richesse et la célébrité que la connaissance ou la réussite. Étant donné les coûts élevés des études et la priorité souvent accordée à l'éducation des frères[26], ces adolescentes avaient dû adapter leurs projets d'instruction à leur situation réelle.

3. Obstacles à la réalisation des ambitions scolaires

De nombreux éléments peuvent faire obstacle aux ambitions universitaires et professionnelles des adolescentes. Certains obstacles sont prévisibles, alors que d'autres sont inattendus. Des facteurs tels que les conditions plus strictes d'admission aux universités, les frais de scolarité élevés, l'impossibilité de trouver un emploi d'été pour couvrir les coûts de l'éducation, un décès dans la famille ou des aptitudes académiques limitées sont autant d'obstacles difficiles à contrôler. Certains obstacles, en outre, sont d'ordre personnel ou psychologique. L'absence de motivation à l'égard des études, le désir d'abandonner l'école pour se marier ou pour trouver un emploi, le manque de confiance en soi ou l'élaboration de projets peu réalistes peuvent empêcher les adolescentes d'atteindre leurs objectifs.

Au cours des entrevues, nous avons interrogé les adolescentes sur les obstacles possibles qui, selon elles, pourraient les empêcher de continuer les études aussi loin que prévu. Leurs réponses variaient entre le manque d'argent, une maternité ou un mariage prématuré, la perte d'intérêt pour l'école, de mauvais résultats scolaires et la discrimination (fondée sur la race ou le sexe). Dans la mesure où la plupart des adolescentes ont mentionné le manque d'argent et une maternité ou un mariage prématuré, plutôt que les autres facteurs, nous traiterons ces éléments individuellement. Nous discuterons ensuite des autres obstacles à la poursuite des études, avec exemples à l'appui.

a) Obstacles financiers à la poursuite des études

Le manque d'argent est sans aucun doute l'obstacle à la poursuite des études le plus souvent mentionné. Chez les filles, 24% nous ont donné cette réponse, et chez les garçons 21%. Bien que les filles soient plus nombreuses que les garçons à avoir un travail à temps partiel (41% des filles et 29% des garçons), elles gagnent moins qu'eux et sont donc plus susceptibles de manquer d'argent. Lorsque nous avons demandé aux adolescentes qui les conseillait sur leurs études, il nous a semblé qu'un certain nombre de parents favorisent davantage les études de leur fils et seraient plus disposés à leur fournir les ressources financières nécessaires. Il nous faudrait toutefois poser cette question en termes explicites dans les prochaines enquêtes, afin de pouvoir fournir des détails précis à ce sujet.

De toute évidence, les étudiantes de familles défavorisées s'inquiétaient beaucoup au sujet du financement nécessaire à leurs études. Pour beaucoup d'entre elles, il devenait très difficile de pouvoir rester à l'école, étant donné la difficulté de trouver des emplois d'été, l'augmentation constante des frais de scolarité et du coût des livres, le chômage dans la famille et la nécessité d'aider financièrement leur propre famille. Par exemple Clara, jeune immigrante vietnamienne, vivait à Vancouver avec sa famille qui touchait des prestations d'assistance sociale. Au moment de l'entrevue, son père était invalide et ne pouvait travailler, alors qu'auparavant dans son pays il était homme d'affaires. Clara était en 12e année et n'avait aucun emploi à temps partiel. Lorsque nous lui avons demandé ce qui pourrait l'empêcher de terminer l'école, elle a répondu :

" Que ma famille manque d'argent. L'argent est le plus grand problème. La seule autre chose serait que je me décourage, parce que c'est tellement difficile de parler anglais . . . Je décrocherai peut-être ".

Clara, 18 ans, Vancouver

Cependant, les adolescentes pauvres n'étaient pas les seules à voir dans le manque d'argent un obstacle à leurs études. En réalité, les filles (mais non les garçons) de familles aisées s'inquiétaient plus du manque d'argent que celles de familles défavorisées. Étant donné que ces filles comptaient fréquenter l'université pendant quatre ans ou plus et qu'elles avaient en général des emplois à temps partiel mal rémunérés, elles dépendaient financièrement de leurs parents. Elles avaient peur de devoir abandonner l'école si quelque chose arrivait à leurs parents. Voici quelques-uns de leurs commentaires :

(Qu'est-ce qui pourrait t'empêcher d'aller aussi loin que tu le voudrais dans tes études?) " L'argent. Bien que ce ne soit pas un problème maintenant. Mes parents vont payer. Mais si quelque chose leur arrivait ou si je ne voulais plus prendre leur argent. Je ne pourrais pas étudier si je travaillais à temps plein . . . "

Laura W., 17 ans, Vancouver

" Le manque d'argent . . . mais je pourrais faire un héritage. J'imagine que je n'ai pas vraiment à m'inquiéter, mais . . . "

Mirian, 17 ans, Toronto

b) **Maternité et mariage comme obstacles à la poursuite des études**

Dans notre étude, 21% des jeunes femmes ont invoqué la maternité ou un mariage prématuré comme raison possible à l'interruption des études. Certaines croyaient que, si elles rencontraient quelqu'un qu'elles " aimaient vraiment ", elles pourraient décider d'abandonner l'école pour se marier. Très peu d'entre elles semblaient croire qu'elles pourraient faire les deux à la fois.

Dans le cas où la maternité peut entraver les projets d'éducation, pourquoi ne pas avoir recours à la chasteté, à la contraception ou à l'avortement?

Lorsque nous avons demandé aux adolescentes ce qu'elles feraient si elles se retrouvaient enceintes par accident (ou dans le cas des garçons si leur partenaire était enceinte), 28% des filles ont répondu qu'elles se feraient avorter et la moitié qu'elles garderaient l'enfant et essaieraient de l'élever seule. Cette dernière donnée correspond aux statistiques actuelles, qui indiquent que, si d'une part le pourcentage des grossesses pendant l'adolescence n'augmente pas, d'autre part 80% des filles gardent désormais leur enfant[27]. Dans le cadre de notre étude, très peu de jeunes filles semblaient conscientes des problèmes qui se posent à la mère célibataire. Elles semblaient plutôt assurées que " quelqu'un " leur viendrait en aide financièrement et émotivement. Bien que plusieurs jeunes filles nous aient laissé entendre que leur mère les aiderait à élever l'enfant, nous ne pouvons savoir comment les mères en question réagiraient, étant donné que la plupart d'entre elles peuvent être également sur le marché du travail.

De nombreuses adolescentes, surtout celles de famille de SSE démuni, semblaient voir la grossesse comme une situation difficile à éviter et dont il fallait " tenir compte " dans leurs projets. Clara, par exemple, la jeune fille de 18 ans qui s'inquiétait du manque d'argent, a affirmé que si elle se retrouvait enceinte par accident :

> " Je garderais l'enfant . . . Je l'élèverais avec ma mère. Elle pourrait m'aider . . . Non. Je ne pense pas que ça arriverait (que sa mère l'aide). Je partirais, je déménagerais dans une autre province où personne ne me connaîtrait. Je le dirais à ma mère et si elle acceptait, je vivrais avec elle . . . Sinon, je partirais ".
>
> Clara, 18 ans, Vancouver

Seulement 7% des adolescentes ont affirmé qu'elles ne seraient pas enceintes " par accident " parce qu'elles sauraient prendre leurs précautions. Les garçons semblaient s'inquiéter autant que les filles au sujet des grossesses inattendues, ce qui souligne par conséquent leur manque de connaissance des méthodes contraceptives, leur manque de confiance en l'efficacité de ces méthodes ou leur hésitation à les utiliser. Nous traiterons ces questions plus en détail au chapitre 4.

c) Autres obstacles à la poursuite des études

L'élaboration de projets d'avenir peu réalistes constitue en soi un obstacle à la réalisation des objectifs d'avenir. L'adolescente qui élabore des projets peu réalistes est dans une position semblable à celle qui n'en élabore aucun. Il arrive parfois que le réalisme d'un projet ne soit qu'une question de point de vue, mais dans d'autres cas, il peut être évident que la conception hypothétique de l'avenir soit peu conforme à la réalité. Par exemple Gail, jeune fille de SSE défavorisé à Vancouver, voulait être " une vétérinaire . . . pour panthères et lions ", mais semblait ignorer les qualités nécessaires pour cet emploi. Glenda, dont les résultats étaient de niveau C⁻ dans une école secondaire de Toronto, voulait devenir docteure en médecine. Carla, d'une famille de SSE défavorisé de Montréal, voulait vivre en Suisse avec sa mère et son ami et gagner sa vie en réparant des avions; mais elle n'a fait mention d'aucune formation pour cet emploi.

Certains des projets peu réalistes étaient conçus par des adolescentes qui ne connaissaient guère le " monde réel " et qui ne se rendaient pas compte à quel point leurs idées étaient irréalisables. Elles ne connaissaient ni les conditions d'admission à l'université, ni les exigences du marché du travail. La réalisation de leurs objectifs pouvait être impossible pour la simple raison que leurs projets étaient peu réalistes et que le temps passe trop vite pour apprendre de ses erreurs. Les jeunes qui concevaient des projets d'avenir irréalisables ou peu réalistes venaient en général de familles modestes et peu instruites, ou encore étaient affectées par le divorce, la mort ou l'alcoolisme d'un parent, ou d'autres problèmes familiaux.

Le manque de confiance en ses propres capacités constitue un autre obstacle à la réalisation des objectifs et un facteur important dans le déclin de la motivation et des ambitions. Lorsqu'une personne croit qu'elle ne pourra pas réussir, elle est portée à laisser tomber pour essayer quelque chose de plus facile. Bien que les résultats scolaires des filles soient aussi élevés que ceux des garçons, elles avaient tendance à s'inquiéter davantage au sujet de leurs résultats et de leur capacité d'être acceptées à l'université. Les filles étaient en général moins sûres d'elles-mêmes que les garçons au cours des discussions portant sur leurs projets d'études, car elles croyaient ne pas avoir les capacités voulues pour réussir. Par

exemple Élaine, jeune étudiante qui fréquentait une école privée à Montréal et avait une moyenne de 84%, a donné la réponse suivante lorsque nous lui avons demandé ce qui pourrait l'empêcher de poursuivre ses études jusqu'au niveau où elle le désirait :

> " . . . Si je suis trop stupide pour être acceptée à l'université ".
>
> Élaine, 17 ans, Montréal

Dana, 15 ans, qui fréquentait une école privée renommée de Toronto et avait obtenu une moyenne de 80%, a répondu dans la même veine :

> " . . . Le fait de ne pas être assez bonne (pour être acceptée en droit) ".
>
> Dana, 15 ans, Toronto

Ce genre de réponse, dans laquelle elles remettaient en question leurs propres capacités, était plus fréquent chez les filles que chez les garçons, qui pour leur part insistaient sur la compétition serrée pour l'admission à l'université. Plus elles se rapprochaient de la fin du secondaire, plus les filles semblaient conscientes qu'un moins grand nombre de femmes obtenaient des diplômes de médecine ou de droit. Dans le chapitre qui porte sur le travail, nous examinerons de plus près les obstacles que sont la perception de la discrimination et le manque de confiance.

Le manque de motivation représente chez les filles interrogées dans le cadre de notre étude un autre obstacle à la poursuite des études. Il est possible d'établir un rapport entre le manque de motivation et le manque de confiance en soi. Mais le manque de motivation peut aussi être la conséquence d'une période déroutante de la vie ou encore il peut signifier que d'autres priorités ont surgi à la maison. C'était le cas de Joan, 18 ans, décrocheuse de Vancouver. Ses parents étaient divorcés et elle vivait depuis plusieurs années avec sa mère, qui bénéficiait de l'assistance sociale. Elle nous a dit que " le manque de motivation, d'intérêt " pourrait l'empêcher de parfaire son éducation au-delà de la 9e année, qu'elle terminait. Par ailleurs, dans une question précédente, elle a dit vouloir devenir assistante sociale, ce qui nécessiterait au moins des études collégiales.

Moins de 10% des jeunes interrogés ont donné le manque de motivation comme principale raison à l'interruption des études, mais plusieurs en ont fait leur deuxième et troisième raison. Leurs réponses prenaient, entre autres, la forme suivante :

. . . " si je perd tout intérêt (face à l'école) ".

. . . " d'autres choses pourraient devenir prioritaires ".

. . . " si l'idée ne me plaît plus ".

Le mécontentement face au système scolaire constitue une autre raison d'abandon des études. Peu d'adolescentes ont réagi de cette façon, mais certaines ont exprimé très explicitement leur insatisfaction. Par exemple, Anne-Marie, une jeune immigrante sud-américaine qui habitait Montréal, a laissé l'école en secondaire V. Lorsque nous lui avons demandé pourquoi, elle a répondu :

> " C'était une nouvelle polyvalente. J'ai eu beaucoup de difficultés d'adaptation. J'étais choquée par le type d'enseignement que l'on recevait. Ensuite, je souffrais du fait que nous n'avions pas beaucoup d'argent comme couple (elle vivait avec son ami). À l'école on ne trouve plus de motivation, plus de sensibilisation. Il faut nous mettre en rapport, en relation avec les jeunes, les uns avec les autres . . . Il faut entre autres repenser les horaires pour libérer les jeunes une partie de la journée afin qu'ils puissent se développer eux-mêmes ".
>
> Anne-Marie, 18 ans, Montréal

Elle a ajouté qu'elle avait appris davantage grâce à la station de radio communautaire pour laquelle elle travaillait, qu'elle ne l'avait fait à l'école. C'est là sans aucun doute un commentaire qui fait réfléchir.

d) Aucun obstacle à la poursuite des études

Très peu de filles et de garçons ne voyaient **aucun** obstacle à la poursuite de leurs études, c'est-à-dire exactement 15 filles et 1 garçon. Certaines d'entre elles étaient réalistes, compte tenu de l'appui familial qu'elles recevraient sans aucun doute. Toutefois, dans tous les milieux, les aspirations de certaines

filles semblaient alimentées par l'idée à la fois juste et de plus en plus répandue que les femmes doivent acquérir autant d'éducation que les hommes afin de subvenir à leurs propres besoins. Bien que certaines d'entre elles aient été conscientes de problèmes inattendus, tels que le manque d'argent ou une grossesse imprévue, elles croyaient pouvoir surmonter ces obstacles. Par exemple Velda, jeune immigrante antillaise de 16 ans qui habitait dans un foyer d'hébergement de Toronto, nous a dit que rien ne l'empêcherait d'aller au collège pour devenir secrétaire juridique. Elle était persuadée de la nécessité et de l'importance de l'indépendance financière de la femme. Dans ses projets d'avenir, elle comptait avoir un emploi à temps plein et un enfant, mais pas de mari. À cet égard, ce modèle n'est pas inhabituel chez les Antillaises à faibles revenus[28]. Pour elle, par conséquent, le fait d'être mère célibataire n'a peut-être pas les mêmes répercussions négatives sur l'avenir que dans le cas d'une jeune fille qui enfreint les valeurs traditionnelles de son propre milieu culturel en choisissant d'être mère célibataire et de gagner sa vie.

Lynda, 15 ans, de Toronto, qui avait des aspirations élevées, ne voyait aucun obstacle à la poursuite de ses études. Ses parents étaient divorcés et elle habitait avec sa mère, qui occupait un poste de secrétaire depuis dix ans. Lynda était convaincue que rien ne l'empêcherait d'aller à l'université et de devenir psychiatre. Lorsque nous lui avons demandé quelles femmes elle admirait, elle nous a répondu :

> " Margaret Thatcher . . . elle sait prendre des décisions. Et le fait qu'elle ait réussi à occuper ce poste. C'est difficile pour une femme . . . J'aimerais beaucoup être Première ministre de notre pays ".
>
> Lynda, 15 ans, Toronto

Quelques autres étudiantes qui ne voyaient aucun obstacle à la poursuite de leurs études étaient sans doute tout simplement réalistes. Par exemple Kathy, jeune fille de 16 ans d'une famille à revenu moyen de Toronto, avait l'intention de faire des études de pharmacie. Étant donné sa moyenne de 90% et le vaste appui moral et financier que lui assuraient ses parents, bien peu d'obstacles pourraient entraver la réalisation de ses objectifs. À 17 ans, Susan terminait sa 12e année avec une moyenne de 77%. À la suite de ses études

secondaires, elle voulait devenir employée de banque. Puisque son père était gérant de banque et avait beaucoup de relations, il n'y avait aucune raison apparente qu'elle ne termine pas ses études et ne trouve pas un emploi.

Un petit nombre d'étudiantes ont affirmé que rien n'entraverait leurs études, mais elles ont ensuite ajouté que si elles trouvaient un " très bon emploi ", elles abandonneraient peut-être l'université. Chez les garçons, 18% ont émis ce commentaire, et chez les filles seulement 2%. Cependant, la plupart de ces étudiants étaient conscients que, sur le marché du travail actuel, une telle occasion a peu de chance de se produire, étant donné la nécessité de parfaire son instruction ou ses compétences.

E. Conclusion : les études dans les projets d'avenir

Le présent chapitre nous a permis de constater que les adolescentes accordent une grande importance aux études. Soixante-cinq pour cent des adolescents et adolescentes de notre étude et 78% de ceux et celles qui fréquentaient l'école au moment de l'entrevue voulaient aller au collège ou à l'université. Dans l'esprit de ces jeunes, il existait un lien évident entre l'éducation et les perspectives d'emplois. Cinquante-trois pour cent des jeunes comptaient exercer une profession libérale à l'âge de 30 ans. En général, il leur semblait que grâce à leur grade ou à leur diplôme un tel emploi serait facile à obtenir.

Il est intéressant de souligner que les aspirations scolaires des jeunes femmes de notre étude étaient légèrement supérieures à celles des jeunes hommes. Chez les étudiantes qui savaient ce qu'elles voulaient faire à la suite du secondaire, 86% voulaient poursuivre leurs études, alors que c'était le cas pour seulement 77% des étudiants. Les garçons étaient plus portés à quitter l'école secondaire pour entrer immédiatement sur le marché du travail, étant donné qu'ils pouvaient plus facilement gagner leur vie en exerçant un travail manuel non qualifié.

La plupart des jeunes filles se voyaient dans la situation de la femme au foyer de façon temporaire, même si dans l'esprit d'un quart des filles elles se voyaient ainsi à l'âge de 30 ans. Elles comptaient malgré tout terminer leurs

études, aller au collège ou à l'université et travailler avant de se marier et d'avoir des enfants, puis une fois que les enfants seraient à l'école. Les filles dont la mère avait un emploi rémunéré comptaient seulement prendre un congé de maternité, plutôt que de quitter le marché du travail pendant une période prolongée. Quelques-unes de celles dont les parents étaient divorcés envisageaient également la possibilité d'un divorce, ce qui signifie qu'elles auraient à subvenir à leurs propres besoins. (Nous examinerons cette question de façon plus détaillée au chapitre 4 portant sur la vie personnelle.) L'objectif de la plupart des adolescentes étaient sans contredit d'aller au collège ou à l'université afin d'obtenir un meilleur emploi.

Toutefois, quelles sont leurs chances d'accéder à l'université? Étant donné la demande croissante en matière d'éducation post-secondaire, certains établissements haussent leurs exigences d'admission. Puisque le financement gouvernemental n'a pas augmenté proportionnellement à la demande, il deviendra de plus en plus difficile à l'avenir de fréquenter l'université. De nombreuses adolescentes ne pourront être admises ou ne pourront continuer à débourser les frais de scolarité, une fois inscrites. Bien que peu de jeunes aient prévu ce scénario, elles devront peut-être retourner à l'école pour parfaire leurs compétences ou suivre des cours du soir à l'âge adulte. Comme la plupart d'entre elles veulent achever leurs études avant d'entrer sur le marché du travail, beaucoup d'entre elles auront à réviser leurs plans. Il est certain que, à l'âge de 30 ans, elles n'auront pas toutes réussi à faire carrière ou à obtenir une rémunération élevée, comme bon nombre semblent le croire.

Dans le chapitre qui suit, nous aborderons le genre de travail que les adolescentes effectuent à l'heure actuelle et le genre de travail qu'elles espèrent faire dans l'avenir.

CHAPITRE 3
TRAVAIL : PRÉSENT ET FUTUR

> " Mon père veut que je me dirige en informatique, mais je ne l'écoute pas. Il ne veut pas que je devienne infirmière (ce que Leone veut), parce qu'il y a peu d'argent à faire dans ce domaine. Ma mère, elle veut tout simplement que je sois plus instruite qu'elle ".
>
> Leone, 19 ans, Toronto

A. Introduction

Les spécialistes des sciences humaines considèrent en général le " travail " comme une activité effectuée en retour d'un salaire. Il est en outre admis que la façon dont les gens subviennent à leurs besoins est étroitement liée à la définition sociale qu'ils reçoivent ou à l'attitude des autres à leur égard. Par exemple, les médecins sont plus respectés et mieux payés que les documentalistes. La plupart du temps, le " travail " est perçu comme une tâche mentale ou physique exécutée en retour d'un salaire. Toutefois, les recherchistes féministes soutiennent qu'il faudrait aussi nommer " travail " ce que les femmes font pour leur famille à la maison[1].

En plus d'occuper des emplois rémunérés, souvent de faible prestige et mal payés, les femmes consacrent également de longues périodes de leur vie à l'entretien de la maison, sans rémunération directe et souvent sans reconnaissance ou appréciation. Bien que les travaux ménagers accomplis par les femmes soient essentiels au bien-être social et économique de la famille et de la société, ils ne sont pas toujours perçus comme une occupation véritable, même par les femmes. Certaines adolescentes dans notre étude ne considéraient pas que leur mère travaillait ou avait une occupation lorsqu'elle élevait quatre enfants et entretenait une maison. Comme l'a fait remarquer une jeune fille :

> (Quelle est l'occupation actuelle de ta mère?) " Elle n'en a pas! "
>
> Cheryl, 16 ans, Vancouver

Les femmes ont toujours travaillé, mais en général leur emploi ne procure pas un revenu suffisant pour subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leurs enfants. Les femmes, et surtout les plus âgées, se retrouvent souvent dans des situations précaires parce qu'elles dépendent économiquement de leur conjoint, qu'elles reçoivent des salaires médiocres pour leur travail, qu'elles ont des emplois rémunérés très irréguliers à cause de leurs responsabilités familiales et que la répartition des biens familiaux à la suite de la dissolution du mariage est inégale dans la plupart des provinces. Le Tableau 1 indique que le pourcentage de femmes âgées sans conjoint et vivant d'un faible revenu est extrêmement élevé, de même que le pourcentage de femmes plus jeunes qui sont soutiens de famille. Cette situation s'explique en partie par le fait que les travaux ménagers ne sont pas considérés comme une occupation pour laquelle on reçoit salaire et avantages sociaux comme dans le cas d'un travail. Par conséquent, les femmes peuvent être très pauvres pendant leur mariage. En cas de divorce, le risque de pauvreté s'accroît. Dans l'une et l'autre situation, la femme ne reçoit ni salaire, ni pension pour son travail au foyer. Souvent, de plus, les jeunes filles qui envisagent de rester au foyer ne se préparent pas correctement pour gagner leur vie. L'indépendance économique devient de plus en plus une nécessité pour les femmes.

Dans les études précédentes sur les perspectives d'avenir des adolescentes, il arrivait parfois que les aspirations des filles soient considérées comme " inférieures " à celles des garçons, lorsque les filles n'avaient pas choisi d'occuper un emploi rémunéré. Lorsqu'elles affirmaient vouloir rester à la maison avec leurs enfants ou vouloir fonder un foyer, on y voyait le signe de projets professionnels peu développés ou d'un manque d'intérêt face au travail[2]. Étant donné que le travail au foyer n'est pas un travail rémunéré, il était du coup réduit à rien, c'est-à-dire pas même considéré comme un travail.

Dans le contexte de notre étude, le travail non rémunéré au foyer et le travail rémunéré sur le marché du travail ont tous deux le statut de " travail ". Que les femmes choisissent de travailler à temps plein sur le marché du travail, qu'elles occupent un emploi rémunéré à temps partiel, ou qu'elles restent au foyer à temps plein ou partiel, leur occupation principale façonnera leur vie et lui donnera un caractère bien particulier. En revanche, le travail rémunéré permet aux femmes d'acquérir l'indépendance financière qui, de l'avis de certaines

Tableau 1 : Familles et personnes seules à faible revenu, selon l'âge et le sexe du soutien de famille, évaluations préliminaires 1982*

	65 ans et plus (Taux de pauvreté)	Moins de 65 ans (Taux de pauvreté)
Familles		
Femme chef de famille	24,6%	48,2**%
Homme chef de famille	10,2%	9,9%
Total	11,7%	14,2%
Personnes seules		
Femmes	60,4%	32,2%
Hommes	48,9%	29,7%
Total	57,7%	30,9%

Source: Calculé d'après Conseil national du bien-être social, **Soixante-cinq ans et plus : Rapport du Conseil national du bien-être social sur les revenus des personnes âgées** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, février 1984), p. 27, Tableau 13.

*Ces données sont basées sur le seuil de faible revenu (base de 1978) établi par Statistique Canada d'après une analyse des données sur les dépenses familiales de 1978. Selon ce critère, les familles qui dépensent en moyenne 58,9% de leurs revenus pour la nourriture, l'habitation et l'habillement sont considérées en situation de faible revenu. Il s'agit de la plus récente ligne directrice de Statistique Canada sur le niveau du faible revenu.

**Ce pourcentage élevé rend compte du fait que ce sont souvent des familles avec enfants, dont le principal soutien est assuré par la mère.

recherchistes, accroît leur influence et leur pouvoir à la maison[3]. Au moment des entrevues, nous voulions connaître l'expérience actuelle de travail rémunéré des adolescentes, ainsi que leurs projets d'avenir concernant le travail, tant à la maison qu'à l'extérieur.

De plus en plus, les femmes mariées délaissent le travail au foyer à temps plein pour le travail rémunéré[4]. En 1981, plus de 50% des femmes mariées contribuaient au revenu familial grâce à un travail à temps plein ou à temps partiel. Le modèle de la " famille à un seul soutien ", où le père gagne l'argent et la mère élève les enfants et entretient la maison, tend à s'estomper rapidement au profit de la " famille à deux salariés "[5]. Un certain nombre de facteurs sociaux et économiques expliquent l'augmentation du pourcentage de femmes qui occupent un emploi rémunéré. Par exemple, l'inflation et la hausse des prix, tout particulièrement ceux du logement et de la garde d'enfants, ont incité les femmes mariées à entrer sur le marché du travail en plus grands nombres qu'il y a deux décennies. La multiplication des emplois à temps partiel, qui ont permis aux femmes de combiner travail au foyer et travail rémunéré, a accentué cette tendance. De plus, l'expansion du secteur des services au cours des années 1960 et 1970 a créé de nouveaux postes dans les domaines traditionnellement occupés par les femmes, c'est-à-dire le travail de bureau, le service de restaurant, les garderies et la vente au détail de niveau inférieur. Au cours des périodes de chômage élevé, comme le sont les années 1980, ces emplois traditionnels peuvent être les seuls débouchés facilement accessibles aux femmes.

L'augmentation du pourcentage de femmes au travail est liée, par ailleurs, à la libéralisation de la contraception, ainsi qu'à l'élargissement du rôle des femmes dans la société. Un plus grand nombre de femmes poursuivent maintenant leurs études; ces dernières hésitent souvent à se consacrer entièrement aux tâches ménagères et aux soins des enfants, et parfois ceci leur est impossible. En outre, les femmes ont maintenant moins d'enfants. De plus en plus, elles veulent faire partie de la main-d'oeuvre rémunérée et occuper un travail lié à leurs études. Le lien établi entre le travail à l'extérieur du foyer et l'épanouissement personnel est de plus en plus courant et invite les femmes à faire usage de leurs capacités et de leur éducation pour gagner de l'argent et acquérir l'indépendance. Nous avons retrouvé chez Carla, jeune fille de 15 ans provenant d'une famille

démunie d'immigrants, cette attitude pragmatique envers l'importance de l'éducation :

> (Qu'adviendrait-il si tu étais mariée et que ton conjoint gagnait 50 000 $ par année?) " Je travaillerais quand même. Je ne ferais pas des études pour flâner et manger à longueur de journée! . . . Je n'ai pas besoin de lui (son futur époux) pour vivre. C'est là l'importance de l'éducation! "
>
> Carla, 15 ans, Montréal

En dépit de l'augmentation de la main-d'oeuvre féminine, les travailleuses sont reléguées à des postes inférieurs où les possibilités d'avancement sont limitées. Par exemple, les femmes travaillent souvent à temps partiel, par choix et par nécessité, sans possibilités d'avancement et pour bien peu d'avantages sociaux. Les postes qu'elles occupent dans la vente au détail, le travail de bureau ou de banque, les chaînes de montage des usines textiles ou de produits alimentaires sont souvent peu rémunérés, saisonniers ou temporaires et rarement syndiqués. Le travail des femmes, nommé quelquefois " travail de col rose ", n'est souvent que la reproduction des tâches traditionnellement effectuées par la femme au foyer : préparation et service de la nourriture, couture, soin aux enfants et aide fournie aux hommes. Le fait qu'un plus grand nombre de femmes accèdent au marché du travail n'a guère restreint la " ghettoïsation " du travail des femmes, mais l'a plutôt accentuée[6].

Les changements technologiques récents sur le marché du travail menacent certains des domaines traditionnellement occupés par les femmes. La " révolution microtechnologique " a eu pour conséquence de réduire le personnel de bureaux, de banques et de centraux téléphoniques. Le traitement de texte, les services bancaires informatisés, les réseaux téléphoniques informatisés et les usines robotisées signifient que beaucoup de travailleuses doivent chercher de l'emploi ailleurs[7].

En plus des changements engendrés par la nouvelle technologie, la baisse du taux de natalité a réduit le nombre de nouveaux postes disponibles aux enseignantes du niveau élémentaire. De nombreux organismes de services sociaux et hôpitaux ne peuvent se permettre d'engager de nouveaux employés étant donné

la réduction des subventions. Tous ces changements limitent la disponibilité des emplois traditionnellement occupés par les femmes.

Les adolescentes sont-elles conscientes de ces changements et des répercussions possibles qu'ils pourraient avoir sur leur vie? Sont-elles conscientes de la nécessité d'être financièrement autonomes, ou s'attendent-elles toujours à dépendre d'un conjoint comme soutien financier à vie?

L'augmentation du pourcentage de femmes qui se dirigent en droit, en médecine, en informatique, en pharmacie et en gestion semble indiquer que les choix de carrière des femmes s'élargissent. Elles sont plus portées que les femmes de la décennie précédente à faire des études de troisième cycle et à s'inscrire à des programmes peu courants pour les femmes. Ceci signifie que le travail rémunéré acquiert de plus en plus d'importance pour ces jeunes femmes et qu'elles ont moins tendance à percevoir ces divers genres d'emploi comme des obstacles au mariage ou à la famille. Mais les femmes diplômées auront-elles une chance égale de trouver du travail dans leur domaine? Auront-elles des chances d'avancement égales à celles des hommes diplômés?

Au cours du présent chapitre, nous examinerons l'expérience de travail rémunéré des adolescentes. Nous passerons ensuite en revue leurs connaissances, leur planification et les mesures qu'elles prennent concernant le travail qu'elles comptent effectuer dans l'avenir.

B. Adolescentes et travail rémunéré : la situation actuelle

Étant donné l'augmentation du nombre d'années de scolarité, les coûts de plus en plus plus élevés des études et le nombre croissant de jeunes de familles démunies au collège et à l'université, de nombreux jeunes gens et jeunes filles doivent travailler contre rémunération à temps partiel et pendant l'été afin de pouvoir poursuivre leurs études[8].

Dans notre étude, environ la moitié des 150 adolescent(e)s (soit 50% des filles et 46% des garçons) avaient un travail rémunéré au moment de l'entrevue.

Cinquante-huit adolescent(e)s (39%) travaillaient à temps partiel tout en poursuivant leurs études, 11 (7%) avaient abandonné l'école et travaillaient à temps plein et 4 (3%) avaient quitté l'école et travaillaient à temps partiel. Les autres étaient à l'école et ne travaillaient pas à temps partiel (44%), ou avaient quitté l'école et étaient sans emploi (7%). (Le Tableau 2 indique le pourcentage d'étudiant(e)s et de non-étudiant(e)s qui travaillaient à temps partiel ou à temps plein) Nous traiterons tout d'abord des emplois qu'occupaient ceux et celles qui poursuivaient leurs études.

Table 2: Emplois des adolescent(e)s, selon le status scolaire et le sexe

1. Étudiant(e)s (124)	Emploi à temps partiel	Emploi à temps plein
103 filles	48% (50)	—
21 garçons	38% (8)	—
Total	47% (58)	—

2. Non-étudiant(e)s (26)	Emploi à temps partiel	Emploi à temps plein	Total des travailleurs et travailleuses	Sans emploi ou ne cherchant pas d'emploi
19 filles	16% (3)	42% (8)	58% (11)	42% (8)
7 garçons	14% (1)	43% (3)	57% (4)	43% (3)
Total	15% (4)	42% (11)	58% (15)	42% (11)

1. Étudiantes et travail à temps partiel

Parmi les 124 étudiantes et étudiants, 58 (47%) travaillaient à temps partiel et poursuivaient simultanément des études à temps plein. Il nous a paru surprenant qu'un pourcentage plus élevé d'étudiantes que d'étudiants aient un travail après l'école (48% ou 50 des 122 filles et 38% ou 8 des 28 garçons).

Chez les filles qui travaillaient à temps partiel et fréquentaient l'école, 20 (40%) gardaient des enfants; travail généralement irrégulier et peu rémunérateur. Dans la plupart des cas, ce n'était guère par choix que les filles effectuaient ce travail, mais plutôt parce que c'était tout ce qu'elles avaient réussi à trouver. Douze (24%) autres filles étaient vendeuses ou caissières, 9 (18%) effectuaient du travail de bureau, 3 (6%) étaient serveuses et 3 autres (6%) travaillaient pour une exploitation agricole. Les 3 dernières occupaient divers emplois.

Les 8 garçons qui travaillaient à temps partiel tout en étudiant occupaient divers emplois, tels que serveur, livreur, camelot, vendeur, caissier, ouvrier et moniteur d'éducation physique au YMCA. Un seul garçon gardait des enfants, mais il travaillait un plus grand nombre d'heures comme serveur.

La plupart de ces jeunes travaillaient en moyenne 10 heures par semaine, sauf un étudiant qui travaillait 30 heures par semaine et fréquentait également l'école secondaire. Les filles se trouvaient plus facilement que les garçons du travail à temps partiel, mais les garçons travaillaient en général de plus longues heures (57% des garçons et 47% des filles travaillaient plus de 10 heures par semaine). Ces données témoignent sans doute du pourcentage élevé de filles qui travaillaient à l'occasion comme gardiennes.

Nous avons remarqué que les adolescents de l'un et l'autre sexe qui provenaient de familles de SSE démuni étaient **moins** portés à travailler à temps partiel pendant leurs études que les étudiants plus à l'aise financièrement. Nous nous attendions pourtant à ce que les étudiants de familles de SSE élevé aient **moins besoin** d'un travail à temps partiel pendant leurs études. D'autres recherches ont confirmé ce phénomène et ont par ailleurs indiqué que les adolescents de

familles de SSE défavorisé trouvent plus difficilement les emplois. D'une part, les personnes de classe moyenne qui les rencontrent dans le cadre d'entrevues trouvent qu'ils se présentent moins bien dans ce genre de contexte[9]. D'autre part, il leur manque peut-être également les relations qui semblent désormais indispensables. En outre, dans notre étude, certaines adolescentes de SSE démuni vivaient dans des régions rurales éloignées de toute possibilité d'emploi. Ce facteur pourrait expliquer, en partie, pourquoi les adolescentes autochtones de notre étude travaillaient moins souvent à temps partiel que les autres. Les différences culturelles parfois difficiles à comprendre et le fait d'habiter une région isolée ont pu jouer contre elles.

Sans travail à temps partiel, il était difficile pour certaines étudiantes de poursuivre leurs études. Plusieurs d'entre elles ne réussissaient pas à trouver du travail, même si elles voulaient vraiment travailler. Voici quelques commentaires recueillis au fil des entrevues :

> " Toutes mes amies voudraient travailler à temps partiel, mais aucune ne peut trouver du travail ".
>
> Clara, 18 ans, Vancouver

> " . . . mon beau-père est sans emploi depuis longtemps . . . Je n'ai pas de travail à temps partiel à l'heure actuelle . . . "
>
> Lois, 17 ans, Halifax

> (Dans 2 ans) " J'aimerais trouver un emploi à temps partiel, comme caissière . . . et finir mes études ".
>
> Marie-Claire, 15 ans, Montréal

Comme l'indiquent les commentaires recueillis, il était plus facile de trouver un emploi pour les jeunes dont les parents avaient des amis ou des parents influents qui pouvaient embaucher leurs enfants :

> " Je travaille pour le commerce familial entre 15 et 20 heures par semaine . . . mon frère également . . . (Que ferais-tu si tu ne pouvais te diriger en électronique, comme

tu en as l'intention?) Je travaillerais pour le commerce familial ".

David, 18 ans, région rurale de l'Ontario

(As-tu un emploi à temps partiel?) " Je travaille pour la compagnie de ma mère. (Que fais-tu?) Et bien . . . pas grand chose, je fais un peu de . . . en fait, c'est seulement une forme de déduction pour l'impôt! "

Dana, 15 ans, Toronto

Dans certains cas, le nombre élevé d'heures consacrées au travail à temps partiel empiétait sur les réussites scolaires. Par exemple Leone, 19 ans, de Sri Lanka, travaillait 25 heures par semaine, faisait la majorité des travaux ménagers (étant donné que sa mère travaillait également à l'extérieur de la maison), et fréquentait l'école. Ne pouvant se permettre que 4 heures de sommeil par nuit, ses résultats scolaires n'étaient pas aussi élevés qu'elle l'aurait voulu. Par contre, elle était décidée à gagner suffisamment d'argent pour aller au collège et devenir infirmière.

Un certain nombre d'étudiantes qui travaillaient à temps partiel ont dit qu'elles faisaient leurs devoirs dans l'autobus en se rendant à leur travail, tard le soir, très tôt le matin ou pas du tout. Les enseignantes comprennent de plus en plus que, lorsqu'elles demandent aux étudiantes de faire des devoirs après les cours, il faut tenir compte du fait que de nombreuses étudiantes travaillent après l'école ou pendant la fin de semaine[10].

Dans les meilleures conditions, le travail à temps partiel devrait être lié aux aspirations professionnelles futures des adolescentes, ou tout au moins les aider à préciser leurs intérêts professionnels ou à développer des compétences utiles pour l'avenir. Dans notre étude, les emplois à temps partiel qu'occupaient les adolescents de l'un et l'autre sexe étaient, dans la plupart des cas, sans lien avec leurs projets de carrière. Ils étaient peu lucratifs et reproduisaient des modèles traditionnels de stéréotypes fondés sur le sexe. C'est dire que la plupart des adolescentes et adolescents occupaient des emplois qui, sur le marché du travail adulte, sont surtout occupés par des personnes de leur propre sexe.

Il y avait, chez les filles qui voulaient effectuer un travail de bureau ou de vendeuse à la suite de leurs études (23%), un lien plus étroit entre leur travail à temps partiel ou leur emploi d'été et leur choix d'occupation future. Par exemple, une jeune femme qui travaillait comme " commise à tout faire " et réceptionniste, environ 15 heures par semaine, espérait trouver un travail de bureau lorsqu'elle terminerait ses études. Plusieurs filles qui voulaient gérer des magasins à la suite de leurs études secondaires travaillaient à temps partiel comme vendeuses.

En revanche, les rapports entre travail à temps partiel et travail à temps plein dans le cas de celles qui aspiraient à une profession ou une carrière (environ 53%) étaient beaucoup plus faibles. Il est très difficile pour les étudiantes du niveau secondaire d'acquérir une expérience de travail dans les domaines de l'assistance sociale, de l'enseignement ou de la médecine, ou même d'en apprendre davantage sur la nature du travail si elles n'ont ni parent ni connaissance qui occupe ce genre de poste.

2. Non-étudiantes et emploi rémunéré

La situation des jeunes qui ont définitivement quitté l'école demande une attention particulière. Comme nous l'avons souligné dans le chapitre sur les études, il existe un lien évident entre l'abandon des études avant l'obtention du diplôme et l'expérience de taux de chômage très élevés. Nous avons interrogé 26 non-étudiants dans le cadre de notre étude. Parmi ce nombre, 8 avaient terminé leurs études secondaires et 18 avaient abandonné l'école avant d'obtenir leur diplôme (6 de ces 18 jeunes étaient maintenant mères adolescentes). Chez les non-étudiants, 58% avaient un emploi. Bien que les diplômés (5 filles et 3 garçons) aient eu moins de difficultés à trouver du travail à temps plein, les deux catégories de non-étudiants avaient connu des périodes de chômage s'étendant de quelques mois à plusieurs années.

Seulement 11 (42%) non-étudiantes sur 26 travaillaient à temps plein. Aucune des mères adolescentes ne travaillait à temps plein. Quatre non-étudiantes (y compris une mère adolescente) occupaient un emploi à temps partiel (15%) et les autres étaient toutes sans emploi (43%). Chez les 8 travailleuses à temps plein,

2 étaient serveuses, 2 gardiennes d'enfants, 2 vendeuses, 1 coiffeuse et l'autre artisane. Chez les 3 travailleuses à temps partiel, 2 étaient gardiennes d'enfants et l'autre caissière. En d'autres mots, leurs emplois étaient relativement peu prestigieux, peu rémunérateurs et peu prometteurs en ce qui concerne les possibilités d'avancement futur. Par exemple, une jeune fille travaillait au restaurant de ses parents 12 heures par jour, à raison de 80 $ par mois. Une autre jeune fille gardait des enfants en échange de sa pension, tout simplement. Plusieurs non-étudiantes avaient connu des périodes de chômage entre leurs emplois temporaires. Toutefois, même si elles étaient conscientes de l'importance des études, elles n'étaient pas toutes dans une situation économique propice au retour à l'école, ou ne désiraient pas toutes reprendre leurs études.

En dépit du fait que les emplois des 15 non-étudiantes étaient de niveau inférieur, peu rémunérateurs et en général sans lien avec leurs aspirations futures, la plupart d'entre elles avaient une attitude positive envers leur poste. Les quelques exemples qui suivent indiquent comment ces jeunes voyaient leur emploi :

> (La chose la plus importante pour moi à l'heure actuelle est) " . . . mon emploi. J'acquiers de l'expérience en gestion . . . de l'expérience en relations publiques ".
>
> Marilyn, 19 ans, Ottawa

> (Pourquoi as-tu quitté l'école?) " Je voulais être coiffeuse. (Dans deux ans . . .) . . . mon travail sera le même. (À 30 ans . . .) j'aimerais beaucoup avoir ma clientèle à la maison; un petit salon de coiffure dans mon sous-sol ".
>
> Lucille, 19 ans, Montréal

> " J'aurais perdu mon année si j'étais allée à l'université, alors je suis contente d'avoir pris l'année de congé . . . mon travail est ennuyeux, par contre j'aime l'argent qu'il me rapporte ".
>
> Brenda, 19 ans, Halifax

De toute évidence, pour ces jeunes n'importe quel emploi était préférable au chômage. L'argent qu'ils et elles gagnaient leur permettait de satisfaire leurs besoins quotidiens et d'être en partie indépendants de leurs parents. L'autonomie

économique, ou tout au moins le fait d'avoir un peu d'argent à soi, rehaussait leur amour-propre et leur redonnait confiance en leurs aptitudes. Les décrocheurs et décrocheuses sans emploi étaient portés à la dépression et semblaient incertains de leur avenir.

> " C'est difficile. J'aimerais continuer mes études. J'ai déjà travaillé dans une manufacture, ce n'est pas drôle . . . "
>
> Anne-Marie, 18 ans, Montréal

> (Que ferais-tu si tu ne réussissais pas à trouver un emploi dans l'avenir?) " Je serais déprimé! Je ferais sans doute du trafic (des stupéfiants), ou quelque chose du genre! "
>
> Bob, 19 ans, Toronto

Cependant, le chômage était chose courante dans leur entourage immédiat et ceci allégeait quelque peu leurs soucis. Ces jeunes s'apercevaient ainsi que le chômage est un problème national qui touche l'ensemble des jeunes, plutôt qu'un problème personnel.

C. Mères adolescentes

Les jeunes femmes qui étaient devenues mères adolescentes vivaient une expérience éprouvante et souvent déroutante. Elles devaient s'occuper de leur enfant sans trop savoir comment s'y prendre, elles n'avaient aucun soutien économique ou social et avaient peu de chance de s'en sortir. Les 6 mères adolescentes avaient abandonné l'école et une seule d'entre elles avait un emploi. Elle travaillait à temps partiel comme caissière dans un commerce de détail. Les 5 autres vivaient de l'assistance sociale. Il leur était pratiquement impossible d'engager une gardienne pour pouvoir aller chercher du travail, étant donné le peu d'argent et d'instruction qu'elles avaient. Cependant, la plupart d'entre elles hésitaient à laisser leur enfant et s'étaient souvent résignées à rester à la maison pour quelques années. Même dans le cas où elles trouveraient un emploi, leur salaire serait sans doute inférieur au coût de la garderie. Seules celles qui étaient les plus motivées et qui recevaient le plus d'aide extérieure ont pu continuer leurs

études au moyen de cours par correspondance, tout en s'occupant également de leur enfant.

D. Recherche d'emploi : information, planification et initiative

Pour les jeunes, le travail comprend en général deux étapes, et pour les femmes il comporte de plus une distinction particulière. Pendant leurs études, d'abord, de nombreux adolescents cherchent et trouvent des emplois qui pourront mener ou non à un travail permanent au cours de leur vie adulte. Les garçons s'attendent ensuite à passer à une seconde étape au cours de laquelle ils trouveront un emploi rémunéré permanent qu'ils occuperont pendant leur vie adulte. La plupart des filles, de nos jours, doivent faire face à deux genres de travail : le travail domestique non rémunéré, et le travail rémunéré. Dans le passé, le travail rémunéré des femmes était intermittent, parfois même temporaire, mais il tend de nos jours à devenir permanent. Par conséquent, il leur faut désormais concilier travail non rémunéré et emploi rémunéré, ce qui pose des problèmes et des défis bien particuliers.

Quelle connaissance les adolescentes ont-elles du monde du travail adulte? Quelles sont leurs espoirs et comment s'organisent-elles pour les concrétiser? Dans notre étude, 54% des adolescentes ont affirmé qu'elles feraient d'abord confiance à leur conseiller ou conseillère en orientation, non seulement pour obtenir des renseignements au sujet de leurs études, mais aussi pour des conseils quant à leur futur emploi. Environ 16% consulteraient d'abord leurs parents pour obtenir ce genre de conseils et 7% s'informeraient au sujet du travail de leur choix auprès d'une personne qui occupe déjà le poste qui les intéresse. Les 18% restants consulteraient leurs frères ou soeurs, des ami(e)s, divers autres parents ou connaissances, afin d'obtenir plus de renseignements sur les possibilités d'emplois. Seulement 5% des adolescentes ont dit qu'elles auraient recours à un centre de placement gouvernemental **avant** d'utiliser d'autres genres de ressources pour se renseigner au sujet des futurs emplois.

La plupart des adolescentes savaient exactement où obtenir les renseignements nécessaires sur les cours, mais elles semblaient moins bien savoir

vers qui se tourner pour demander conseil au sujet de leur emploi. Par leur hésitation lorsque nous les interrogions sur leur travail rémunéré et par la brièveté et l'uniformité de leurs réponses, il était évident qu'elles avaient peu de connaissances dans ce domaine.

D'après les entrevues, les adolescentes ont paru conscientes du taux élevé de chômage, tout particulièrement chez les travailleurs inexpérimentés. Elles se sont plaintes d'avoir peu d'occasions d'acquérir de l'expérience. Bien que quelques adolescentes se soient déclarées disposées ou financièrement aptes à effectuer un travail bénévole ou à participer à des programmes de formation dans le but d'acquérir l'expérience nécessaire, la plupart préféraient être payées pour leur travail, si bien entendu elles réussissaient à en trouver un.

Dix-huit pour cent des filles et 12% des garçons de notre étude consultaient leurs parents pour se renseigner sur le travail. En particulier, les jeunes filles dont la mère exerçait une profession libérale satisfaisante demandaient conseil à leur mère au sujet de leur futur travail. Ces jeunes filles étaient, en outre, plus portées à suivre les conseils de leur mère que celles dont la mère restait au foyer ou effectuait un travail manuel. Les mères, en général, conseillaient à leur fille d'aller à l'université et d'essayer de se faire une carrière lucrative. Les deux exemples qui suivent illustrent l'attitude des jeunes filles à l'égard des conseils reçus. La mère de la première jeune fille est infirmière et celle de la deuxième est ouvrière manuelle.

> " Mes parents veulent tous deux que je sois médecin. Je les écoute. Ils ont plein de bonnes idées . . . "
>
> Rhonda, 16 ans, Montréal

> " Ma mère me dit de terminer l'école . . . (Elle rit) Nous disons toujours que je serai médecin . . . Non, je n'écoute jamais ma mère. Elle se contredit, me dit de faire une chose plutôt qu'une autre, puis elle se retourne et fait ce qu'elle me défend de faire ".
>
> Gail, 17 ans, Vancouver

Les quelques adolescentes qui avaient un travail à temps partiel lié à leurs projets d'avenir consultaient leur patronne ou leurs collègues de travail au sujet des postes vacants éventuels. Plusieurs d'entre elles étaient assurées d'avoir un emploi permanent bien avant la fin de leurs études. Les programmes " alternés " qui concilient périodes de travail et d'études semblent rassurer les étudiantes. Celles-ci croient qu'il leur sera plus facile de trouver du travail à la suite de leur programme. Il nous a malheureusement été impossible, vu le cadre restreint de notre étude, de vérifier le taux de réussite réelle des programmes alternés. Il n'est pas certain que ces programmes, du moins au niveau de l'école secondaire, répondent aux attentes des étudiantes, c'est-à-dire leur permettent de trouver un emploi permanent[11].

Les programmes alternés du niveau secondaire sont en général destinés aux élèves qui comptent accéder au marché du travail immédiatement après le secondaire. Dans notre étude, par exemple, Bev, 16 ans, de Dartmouth (Nouvelle-Écosse), participait à un programme alterné dans le cadre duquel elle travaillait dans un bureau quelques heures par semaine. Son père était concierge au chômage et sa mère était préposée à l'entretien dans un hôtel. Bev, qui avait obtenu une moyenne de B- en 10e année, participait à un programme de formation professionnelle.

Les entrevues ont montré que de nombreux programmes alternés permettaient aux jeunes filles de l'école secondaire d'obtenir des emplois de dactylographes. Certains affirment que ces programmes permettent plutôt aux employeurs d'obtenir de la main-d'oeuvre à bon marché, mais les élèves de notre étude, et de diverses autres études[12], étaient très favorables à ces programmes. Même si les filles trouvent plus facilement du travail à la suite de programmes alternés, elles sont souvent dirigées uniquement vers des emplois de " col rose " plutôt que vers des postes non traditionnels. Il semble préférable pour les élèves de demeurer à l'école et de terminer leurs études collégiales ou universitaires, plutôt que de s'inscrire à un programme alterné, surtout si ce programme les pousse à quitter l'école plus tôt pour un emploi peu rémunéré. Le problème n'aurait certainement pas la même portée si les emplois traditionnels des femmes étaient revalorisés grâce à un salaire plus élevé et à des possibilités d'avancement accrues.

Plusieurs élèves nous ont fait part de leur désir de participer à un programme alterné à l'université, prenant pour acquis qu'un tel programme leur donnerait une légère " avance " sur un marché du travail très serré. Dans la mesure où leur programme d'études pouvait les aider à trouver du travail, elles se croyaient privilégiées par rapport à ceux et celles qui n'avaient aucun appui de l'établissement scolaire.

Pour ceux et celles qui ne participaient pas à un programme alterné, il fallait y aller de débrouillardise pour trouver du travail. Environ 30% des adolescentes ont dit avoir recours à des amies, connaissances ou parents (plutôt qu'à des professionnels de l'orientation) pour obtenir des renseignements au sujet des futurs emplois. Selon un certain nombre d'étudiantes, le succès dépend surtout de " qui on connaît ". Celles qui connaissaient des employeurs potentiels par l'intermédiaire de leur emploi à temps partiel, de leur famille ou d'ami(e)s de la famille semblaient moins préoccupées à l'idée d'avoir à trouver du travail. Andrea, par exemple, dont les parents exerçaient une profession libérale à Toronto, a dit que si elle cherchait un emploi elle consulterait :

> " . . . des amis de la famille qui occupaient ce genre d'emploi. Ils connaissent mieux le travail que le conseiller en orientation ".
>
> Andrea, 16 ans, Toronto

Au cours de la recherche d'emploi, la plupart des adolescentes de notre étude croyaient préférable d'avoir recours aux services d'orientation et à certaines de leurs connaissances qui pourraient les aider dans leur choix et leur fournir des détails au sujet de la nature du travail, plutôt que de consulter les centres de ressources gouvernementaux. Leurs parents et ami(e)s les aidaient surtout à définir leurs intérêts, et le service d'orientation fournissait les renseignements concernant les conditions d'admission ou les qualités nécessaires pour le genre d'emploi qu'elles désiraient occuper à l'avenir. Par contre, il leur semblait beaucoup plus difficile d'obtenir des renseignements au sujet des postes vacants **réels,** puisqu'elles étaient sensibles au problème du chômage. Dans la mesure où la plupart des adolescentes de notre étude n'étaient pas sur le point de chercher du travail permanent, elles jugeaient plus important de décider quel genre de travail

elles voulaient effectuer dans le futur, plutôt que de chercher les postes vacants précis.

E. Choix d'une carrière

C'est dans leur description d'une journée typique à l'âge de 30 ans que les adolescentes ont fourni le plus de détails concernant leurs espoirs en termes de travail rémunéré et non rémunéré. Il est vrai, d'autre part, que pour plusieurs jeunes l'écart qui les sépare de la trentaine semble infini, par conséquent leurs projections sont parfois vagues ou contradictoires. Néanmoins, elles ont toutes quelque idée de ce qu'elles veulent faire et veulent devenir. Ces idées reflètent la perception qu'elles ont de leur vie actuelle, ainsi que les conditions dans lesquelles elles vivent.

Les trois quarts des adolescentes de notre étude voulaient aller au collège ou à l'université et la plupart s'attendaient à trouver un poste étroitement lié à leurs études. Elles comptaient obtenir un emploi lucratif. Très peu s'attendaient à ne pas travailler dans un domaine lié à leurs études ou à ne pas pouvoir trouver d'emploi immédiatement. De nombreuses adolescentes choisissaient des occupations qui nécessitaient une formation coûteuse et prolongée, comme la médecine ou le droit, et croyaient que leur carrière serait bien amorcée à l'âge de 30 ans.

En général, la majorité des jeunes de notre étude avaient l'intention d'occuper un emploi rémunéré à temps plein. Environ 68% des filles envisageaient de travailler à temps plein sur le marché du travail à l'âge de 30 ans et 7% pensaient occuper un emploi rémunéré à temps partiel. Les 25% restants des jeunes femmes croyaient qu'elles travailleraient à la maison, élèveraient les enfants ou étaient incertaines de leur futur travail. En comparaison, 26 des 28 garçons comptaient travailler à temps plein. Un seul d'entre eux pensait qu'il travaillerait peut-être à temps partiel et seulement un autre croyait qu'il pourrait être sans emploi. Étant donné le taux de chômage actuel élevé, il semble pour le moins optimiste de s'attendre à occuper un emploi sans interrruption de travail.

En ce qui concerne le genre de travail envisagé par les adolescents, nous remarquons une forte concentration du côté des professions libérales. Le choix des filles portait sur des emplois rémunérés traditionnellement occupés par des femmes, ainsi que sur des emplois non traditionnels. Un pourcentage minime de jeunes femmes envisageaient de rester à la maison lorsqu'elles auraient 30 ans, et quelques-unes prévoyaient de faire partie de la main-d'oeuvre féminine traditionnelle en tant qu'employées de bureau ou vendeuses. Un plus grand nombre de filles que de garçons ne savaient pas encore quel genre de travail elles voulaient faire, tout en étant convaincues, par ailleurs, qu'elles voulaient un travail rémunéré. Seize pour cent des filles et 11% des garçons n'avaient aucune idée précise de leur futur emploi ou étaient très vagues dans leur description.

Par opposition aux filles, les garçons de notre étude avaient tendance à choisir parmi un plus grand nombre d'emplois. Par exemple, les 28 garçons ont nommé 24 emplois, notamment les professions traditionnellement dites " masculines ", les affaires et la gestion, les services, les travaux manuels spécialisés et non spécialisés. En revanche, les 122 filles n'ont choisi que 44 emplois, dont la plupart étaient des professions traditionnelles et non traditionnelles, du travail de bureau, des services, et le travail domestique. Les garçons étaient plus certains de leur choix professionnel que les filles.

F. Professions libérales

Parmi les adolescent(e)s qui ont mentionné un emploi précis, 56% espéraient exercer une profession libérale ou trouver un poste de gestion avant l'âge de 30 ans. Cet espoir était particulièrement courant chez les garçons de notre étude (72% des garçons et 53% des filles), comme l'indique le Tableau 3. Ces jeunes considéraient cette période de leur vie comme celle de la maturité et de la stabilité. Ils et elles croyaient que leur emploi ou leur carrière serait bien en place et qu'il serait possible d'adapter des horaires flexibles à leur vie personnelle. Les jeunes filles qui voulaient une profession libérale optaient pour les emplois suivants : infirmière, kinésithérapeute, enseignante, assistante sociale, docteure, avocate, vétérinaire, pharmacienne, biologiste maritime et astronome. Voici quelques-uns de leurs commentaires concernant leurs projets :

Tableau 3 : Genre d'emploi prévu à l'âge de 30 ans, par sexe

Genre d'emploi	Sexe		Total
	Féminin	Masculin	
Profession libérale ou gestion	53,0% (61)	72,0% (18)	56,4% (79)
Vente ou travail de bureau	22,6% (26)	4,0% (1)	19,3% (27)
Travail manuel	0,9% (1)	24,0% (6)	5,0% (7)
Femme au foyer	23,5% (27)	——	19,3% (27)
Total	100% (115)	100% (25)	100% (140)

" Je joue avec l'idée de faire mon droit. Mais je serai probablement professeure d'université en arts ou lettres – littérature, philosophie, histoire, je pense . . . ou en droit ".

Lara, 17 ans, Vancouver

" J'aimerais être acceptée à l'Université McGill dans un programme de sciences . . . Je serai sans doute une spécialiste (en médecine) dans quelque domaine, m'occupant de gens plutôt que de recherches ".

Louise, 15 ans, Winnipeg

" Je vais ouvrir une école maternelle quand je terminerai l'université ".

Lynne, 17 ans, Toronto

" Je serai conseillère en orientation scolaire et aurai un bureau invitant, très relax avec un tourne-disque . . . "

Monique, 19 ans, région rurale du Québec

Environ 10% des jeunes filles ont exprimé leur préférence pour une profession où elles seraient en contact avec de jeunes enfants. Parmi celles-ci, 6% voulaient être enseignantes à l'école, 2% voulaient travailler avec des enfants handicapés et 2% préféraient travailler dans des garderies.

Dans notre étude, 53% des filles de tous les milieux sociaux ont dit vouloir exercer de préférence une profession libérale dans l'avenir. Cependant cette préférence était plus marquée chez les filles dont la mère exerçait une telle profession. Nous avons noté que 80% des filles de ce groupe aspiraient à une profession libérale à l'âge de 30 ans, alors que c'était le cas pour 54% des filles dont la mère était employée de bureau, 50% des filles d'ouvrières manuelles et 42% des filles dont la mère demeurait au foyer.

Dans le but de définir le genre de femmes qui pourraient inspirer les jeunes filles dans leurs aspirations futures ou leur servir de modèles, nous leur avons demandé qui elles admiraient le plus. Celles qui comptaient exercer une profession libérale admiraient en général les femmes qui avaient accompli quelque chose à l'extérieur de la maison. En voici quelques exemples :

" J'aimerais être comme ma tante qui est architecte. Elle et son mari travaillent ensemble et ils ont deux beaux enfants ".

May, 15 ans, Toronto

" Annick Marten (personnage du téléroman " Une Vie "). Elle est médecin, célibataire et autonome. C'est le genre de vie que je veux mener ".

Lisette, 16 ans, région rurale du Québec

G. Travail au foyer

Le rôle de la femme au foyer est un de ceux qui change rapidement dans notre société actuelle. Avant la Deuxième Guerre mondiale, environ 95% des familles canadiennes présentaient l'image traditionnelle de la femme qui reste au foyer avec les enfants toute sa vie et du mari soutien de famille[13]. À l'heure actuelle, moins de 40% des familles se conforment à ce modèle traditionnel. La plupart des femmes mariées feront partie de la main-d'oeuvre rémunérée pendant une partie importante de leur vie adulte, étant donné que 63% des femmes qui occupent un emploi rémunéré sont mariées[14].

Il est intéressant de noter que les jeunes filles de notre étude semblaient conscientes des changements qui se manifestent depuis quelque temps dans le modèle familial traditionnel. Ainsi, parmi les 24% des jeunes filles qui s'imaginaient à la maison avec leurs enfants à l'âge de 30 ans, seules quelques-unes considéraient cette situation comme permanente. D'autres se demandaient si elles travailleraient à temps partiel ou pas du tout quand leurs enfants seraient jeunes. Seulement un nombre restreint d'adolescentes désiraient rester au foyer en permanence. Les jeunes filles dont la mère occupait un emploi rémunéré étaient le plus portées à s'opposer à l'idée de la femme au foyer. Voici leurs commentaires :

> " Je n'ai pas envie de passer mes journées à ne rien faire à la maison! " (comme si c'est ce que font les femmes au foyer)
>
> Shawna, 15 ans, Ottawa

> " J'aimerais travailler après le mariage afin d'avoir mon argent pour acheter . . . et bien . . . pour acheter des jeans et des choses comme ça! "
>
> Kelly, 15 ans, région rurale de l'Ontario

> " Je voudrais être capable de gagner ma vie, au cas où quelque chose arrivait à mon mariage . . . (Je veux être) une personne indépendante ".
>
> Vicki, 17 ans, Toronto

Même les jeunes filles qui étaient conscientes du caractère intermittent du travail rémunéré et du travail domestique avaient une conception très floue de la forme que cela prendrait. Les jeunes femmes qui pensaient quitter le marché du travail pour avoir leurs enfants et les élever croyaient qu'elles n'auraient aucune difficulté à abandonner leur emploi rémunéré pendant 5 à 10 ans. Plusieurs jeunes filles ont dit vouloir trois enfants et comptaient retourner au travail seulement lorsque le ou la plus jeune serait adolescent(e). Lorsque l'enquêteuse a fait remarquer à une jeune femme que, selon ses calculs, elle serait absente du marché du travail pendant environ 15 ans, celle-ci a paru étonnée, puis a ajouté qu'il en serait donc ainsi. Il va sans dire que, vu leur jeunesse et leur manque d'expérience des fluctuations du marché du travail, il est peu probable que les adolescentes soient entièrement conscientes des problèmes possibles auxquels elles pourraient se heurter pour trouver de l'emploi après avoir consacré 15 ans aux travaux domestiques – à moins, bien entendu, qu'elles soient sensibilisées à ces réalités.

Les filles qui comptaient être au foyer à l'âge de 30 ans admiraient en général d'autres femmes dans ce genre de situation, y compris leur mère. Elles étaient en outre plus portées que celles qui aspiraient à une profession libérale à admirer les vedettes de cinéma, les chanteuses populaires, les personnes célèbres, riches ou belles, ou à n'admirer personne. Les exemples suivants présentent quelques idoles de celles qui voulaient être femmes au foyer à 30 ans :

> " Mila Mulroney. Elle apporte un appui solide à son mari! Elle est d'une grande valeur pour lui, elle s'occupe de la maison et de la famille ".
>
> Margaret, 17 ans, Toronto

> " Christie Brinkley (cover-girl). Elle est très belle, célèbre et riche ".
>
> Dawn, 16 ans, Halifax

H. Travail rémunéré dans le ghetto pour cols roses

Le travail de bureau, la vente ou les services constituent d'autres formes de travail traditionnellement féminin que les jeunes femmes comptent exercer. Nous avons en outre relevé quelques autres emplois au cours des entrevues, tels que coiffeuse, serveuse et gardienne.

Environ 23% des jeunes filles avaient l'intention d'effectuer un travail de bureau quelconque, de la vente au détail ou un travail dans les services. Elles ont mentionné des postes tels que secrétaire, commise aux dossiers, comptable, employée d'agence de voyages, caissière de banque, vendeuse et caissière. En vue de se préparer à ces emplois, les jeunes filles étudiaient surtout la dactylographie ou la tenue de livres à l'école, ou travaillaient comme réceptionniste, dactylographe, " commise à tout faire ", vendeuse ou caissière après l'école ou pendant l'été.

Si nous comparons le pourcentage de jeunes filles qui veulent se diriger vers la vente, les services ou le travail de bureau (23% de notre échantillon) au pourcentage de femmes qui occupent ces postes **en réalité**, nous remarquons que la plupart des jeunes filles interrogées se méprennent sérieusement sur leur avenir professionnel. Elle ne savent pas encore qu'environ 63% des femmes qui font partie de la main-d'oeuvre rémunérée occupent des " emplois de cols roses " (y compris travail de bureau, vente et services)[15]. Elles seront sans doute très surprises, voire découragées, lorsqu'elles s'apercevront à quel point il leur sera difficile d'obtenir d'autres genres de travail une fois qu'elles seront confinées à ces emplois subalternes.

En général, les jeunes filles qui choisissaient des emplois traditionnellement " féminins " provenaient de familles plus démunies et plus nombreuses que celles qui optaient pour des professions libérales. Elles avaient également tendance à obtenir à l'école des résultats moins élevés que les autres. En outre, leur mère était en général femme au foyer ou travailleuse subalterne.

I. Travail rémunéré : choix d'emplois non traditionnels

Dans les paragraphes qui précèdent, le travail qu'envisageaient les jeunes filles comportait des emplois traditionnels (infirmière, enseignante, assistante sociale), ainsi que des emplois non traditionnels effectués généralement par un nombre restreint de femmes (docteure, vétérinaire, avocate). Si nous examinons de plus près les choix non traditionnels des jeunes femmes, nous remarquons que les filles associent en général travail non traditionnel et profession libérale, par exemple la médecine ou le droit. Elles ne s'attardent guère aux emplois de la main-d'oeuvre qualifiée, du commerce, de la vente par commission ou de la haute gestion.

Parmi les jeunes filles interrogées, 23 (19%) ont dit qu'elles occuperaient peut-être des emplois qui ne sont habituellement pas réservés aux femmes[16]. De ce nombre, 20 jeunes filles optaient pour une profession libérale. Le choix le plus courant de profession non traditionnelle était la médecine. Bien que 8 femmes aient choisi la médecine, 2 d'entre elles craignaient ne pouvoir être admises à cause de leurs résultats plutôt faibles en sciences. Trois jeunes filles s'intéressaient à la médecine vétérinaire. Pour 2 d'entre elles, il s'agissait là d'une aspiration viable, compte tenu de leurs bons résultats scolaires et de l'appui que leurs parents étaient en mesure de leur donner. Pour la troisième, par contre, il s'agissait d'un objectif peu réaliste, puisqu'elle avait abandonné l'école très tôt, pour travailler comme ouvrière non qualifiée et qu'elle ne manifestait aucun désir de retourner aux études.

D'autre part, 2 jeunes femmes désiraient devenir psychiatres, mais l'une d'elles semblait croire qu'il lui faudrait seulement quelques années d'études universitaires avant d'être diplômée. Après avoir vu une biologiste dans un documentaire télévisé, une jeune fille voulait être biologiste maritime. Une autre jeune fille de 15 ans voulait devenir astronome ou être la première femme à la tête d'un corps d'armée. Enfin, une jeune femme optait pour la gestion des affaires, une autre pour l'architecture, une troisième pour la recherche médicale et une dernière pour la diplomatie (mais elle ne pouvait arrêter son choix entre la diplomatie et le journalisme). Il est intéressant de noter que les mères de 24 des 28 jeunes femmes qui choisissaient un emploi non traditionnel étaient sur le marché du travail. La

plupart de ces jeunes femmes provenaient de familles aisées et pouvaient par conséquent s'attendre à recevoir le soutien économique nécessaire à toute formation prolongée.

Il est également intéressant d'examiner les aspirations professionnelles des jeunes filles de notre étude qui fréquentaient des écoles privées, où la plupart des parents des élèves exercent une profession libérale et jouissent d'un revenu relativement élevé. Les 6 jeunes filles que nous avons rencontrées dans une école de filles optaient pour une profession non traditionnelle. L'une s'intéressait à l'archéologie (et à l'écriture), une autre à la médecine vétérinaire et au droit, une troisième à la recherche médicale, une quatrième à la gestion des affaires, et les deux dernières voulaient devenir docteures en médecine. Toutes ces jeunes filles étaient issues de familles instruites où la mère travaillait à l'extérieur de la maison (l'une d'elles faisait uniquement du bénévolat). Le Tableau 4 montre dans quelle mesure les choix de carrière des jeunes filles diffèrent des occupations de leur mère.

Seulement 3 jeunes filles ont choisi des emplois non traditionnels qui ne relèvent pas de la catégorie des professions libérales. Carla, 15 ans, de Montréal, a dit vouloir devenir mécanicienne d'avions (mais elle a aussi dit vouloir devenir pilote, pour ensuite rejeter l'idée à cause du danger inhérent à cette occupation). Karen, 16 ans, d'Ottawa, s'intéressait à l'armée. Au moment de l'entrevue, elle était cadette. D'autre part Maureen, 17 ans, de Winnipeg, a dit qu'elle voulait être monitrice dans une station thermale. Aucune de ces adolescentes n'avait de soeur. Karen et Maureen se préparaient à leur futur emploi grâce à leur participation respective aux cadets et à des activités de conditionnement physique. Carla, en revanche, ne semblait pas se préparer de quelque façon que ce soit à un travail de main-d'oeuvre qualifiée.

En examinant, dans son ensemble, le groupe des 23 jeunes filles qui avaient choisi des occupations non traditionnelles, il nous a paru pour le moins intéressant de noter que la plupart d'entre elles faisaient partie du plus jeune groupe d'âge de notre étude (15 ou 16 ans). Bien que nous n'ayons pas étudié les changements d'aspirations qui s'opèrent chez les adolescentes au fil des années, nos données suggèrent que les adolescentes deviennent plus conventionnelles avec l'âge.

Tableau 4 : Choix de carrière des adolescentes à l'âge de 30 ans, selon l'occupation actuelle de la mère

	Choix de travail de la fille à l'âge de 30 ans				
	Profession libérale, gestion	Travail de bureau, vente	Travail manuel	Travail au foyer	Total
Occupation actuelle de la mère					
Profession libérale, gestion	80,0% (16)	54,1% (20)	50,0% (9)	42,1% (16)	54,0% (61)
Travail de bureau, vente	5,0% (1)	27,0% (10)	22,2% (4)	28,9% (11)	23,0% (26)
Travail manuel	0%	0%	5,6% (1)	0%	0,9% (1)
Travail au foyer	15,0% (3)	18,9% (7)	22,2% (4)	28,9% (11)	22,1% (25)
Total	17,7% (20)	32,7% (37)	15,9% (18)	33,6% (38)	100% (113)

Quand vient le temps de choisir une carrière particulière, l'adolescente n'est pas encouragée à faire preuve d' " imagination " ou d'innovation, c'est-à-dire à choisir un travail différent de ceux que les femmes occupent en général. Elle se voit donc poussée à choisir son travail surtout en fonction des aspirations traditionnelles. Diverses études canadiennes et américaines ont également souligné que les jeunes filles deviennent plus conventionnelles au cours des dernières années d'études secondaires et pendant les études collégiales ou universitaires[17].

J. Emploi ou carrière : le travail rémunéré comme mode de vie

Au cours des dernières années, nous avons remarqué une augmentation importante de familles à deux revenus, où la femme devait consacrer temps et énergie pour satisfaire à des demandes pressantes et souvent contradictoires. Étant donné que les femmes doivent absolument améliorer leur statut économique et assurer leur indépendance financière éventuelle, il importe d'examiner comment les jeunes filles s'imaginent dans des situations de conflits possibles entre travail rémunéré et vie familiale. Dans le cas où elles considèrent leur travail comme un simple **emploi** – c'est-à-dire une occupation face à laquelle elles se sentent peu engagées personnellement ou qu'elles ne font que pour l'argent – elles pourraient quitter leur travail permanent pour occuper des postes temporaires, si la chose leur était financièrement possible, afin de satisfaire aux besoins du mari ou des enfants. Par contre, si elles percevaient leur travail rémunéré en terme de **carrière**, comprenant engagement personnel et planification minutieuse, elles seraient peut-être confrontées à des choix difficiles pour répondre aux exigences contradictoires du travail rémunéré et de la vie familiale. Comment les jeunes filles de notre étude se situaient-elles par rapport à l'idée d'une carrière rémunérée?

Bien que de nombreuses adolescentes aient utilisé le terme " carrière " pour désigner leur travail rémunéré éventuel, l'expression " pseudo-carrière " est sans doute plus près de la représentation qu'elles se font du travail rémunéré[18]. C'est-à-dire que la détermination dont les hommes font preuve dans la poursuite de leur carrière leur fait peut-être défaut. La plupart des jeunes filles envisagent par exemple de quitter le marché du travail pour élever leurs enfants; ce qu'elles devront fort probablement faire, du moins pendant un certain temps, vu la structure de notre société. De nombreuses jeunes filles comptaient s'absenter du marché du travail de 2 à 5 ans, alors que d'autres voulaient quitter définitivement leur emploi ou travailler à temps partiel jusqu'à ce que leurs enfants soient adolescent(e)s. Voici quelques exemples de celles qui comptaient occuper un emploi rémunéré et qui voulaient, d'autre part, quitter le marché du travail pendant plusieurs années pour élever leurs enfants :

> (À l'âge de 20 ans) " J'espère être kinésithérapeute . . .
> J'aurais un appartement, des ami(e)s . . . J'aimerais voyager

dans divers endroits, tel que Hawaï . . . (Si tu ne pouvais choisir qu'une seule chose dans les 5 prochaines années, que voudrais-tu que ce soit?) Réussir au travail – éprouver la satisfaction d'obtenir un bon emploi après avoir terminé mes études. (À l'âge de 30 ans) Je serai à la maison avec les enfants. Je me lèverai à 7 h le matin et je planifierai ma journée – par exemple, la lessive, etc. À 8 h je réveillerai toute la maisonnée et préparerai le déjeuner. À 9 h 30, je ferai les courses, quand les enfants seront en classe . . . (Qu'est-ce que tu désires le plus pour l'avenir?) Avoir une bonne carrière jusqu'à ce que j'aie des enfants. Puis, quand ils seront plus âgés, je retournerai peut-être au travail. Je voudrais aussi un mariage heureux et des enfants heureux – une belle vie".

Joy, 15 ans, Halifax

À l'examen de ce scénario, nous remarquons que Joy doit avoir son premier enfant à 23 ans au plus tard, si elle veut que les deux enfants soient à l'école au moment où elle aura 30 ans. Ceci signifie qu'elle a travaillé à sa " carrière " pendant 3 ans seulement, c'est-à-dire la période minimum pour se qualifier en tant que kinésithérapeute. Voici deux autres exemples où le travail n'a pas toujours la même importance dans les perspectives d'avenir des jeunes :

(À 21 ans) " Je voudrais être coiffeuse . . . Avoir un salon de coiffure pour enfants . . . (À 30 ans) Je me lèverai le matin et je préparerai le déjeuner pour mes enfants . . . Je les enverrai à l'école . . . Je ne travaillerai pas parce que j'aurai deux enfants. (Et la coiffure?) Je prendrai congé. Que quelqu'un d'autre s'en occupe! J'irai quelques fois par semaine, jusqu'à ce que le plus jeune soit en 2e année ".

Cheryl, 16 ans, Vancouver

(À 22 ans) Je serai propriétaire ou gérante d'une boutique de vêtements. (À 30 ans) À 6 h je me lèverai et préparerai le déjeuner pour mon mari et mes enfants. L'un sera encore bébé, l'autre d'âge scolaire. Je conduirai le plus âgé à l'école, nourrirai le bébé et jouerai avec lui. Je mettrai ensuite le bébé au lit et je regarderai les téléromans . . . (Plus tard au cours de l'entrevue – qu'est-il arrivé à ta boutique?) Oh! J'avais oublié. J'imagine que quelqu'un s'en occupera ".

Risa, 17 ans, Toronto

Les jeunes filles qui espéraient avoir une carrière non traditionnelle (comme docteure, avocate ou professeure) étaient moins portées à prévoir de longues périodes d'absence du marché du travail. Voici un extrait d'une journée type à l'âge de 30 ans d'une jeune fille qui fréquente actuellement une école privée :

> " J'aurai un mari et trois enfants âgées de 5 ans et demi, 4 ans et 2 ans et demi. Je me lèverai à 7 h 30, ferai le déjeuner et préparerai les enfants pour l'école et la garderie. Ensuite, je me préparerai pour le travail. Je conduirai le plus jeune chez la gardienne et me rendrai au bureau. Je serai docteure dans une clinique . . . "
>
> Juliet, 17 ans, Montréal

La plupart des 20 jeunes filles qui comptaient poursuivre des carrières non traditionnelles supérieures ne voulaient pas interrompre leur carrière pour élever des enfants. Quelques-unes d'entre elles, toutefois, ne savaient pas trop comment elles s'organiseraient. Une jeune fille qui voulait étudier à Oxford ou Cambridge, mais qui n'avait pas encore décidé dans quel domaine, nous a dit :

> (À 30 ans) " . . . Si j'ai des enfants, je resterai à la maison . . . du moins à mi-temps . . . Mais je ne peux m'imaginer sans travail et j'ai aussi entendu dire qu'on peut faire du bénévolat et être occupée même en ayant des enfants . . . J'aurai un emploi stable . . . mais je ne sais quoi ".
>
> Lara, 17 ans, Vancouver

> " J'aurai une carrière solide, avocate par exemple . . . Mais, si j'avais des enfants, je voudrais rester à la maison . . . ou travailler à temps partiel . . . ou avoir une gouvernante. J'aurai mes enfants lorsque ma carrière sera bien amorcée . . . Je veux quatre enfants ".
>
> Suzanne, 15 ans, Ottawa

Si Suzanne attendait d'avoir bien amorcé sa carrière en droit pour ensuite s'absenter pour avoir quatre enfants, elle ne pouvait, en revanche, compter retrouver son poste sans difficultés et sans conséquences désastreuses. Il semble

que de nombreuses jeunes femmes ne soient pas suffisamment informées de l'équilibre difficile entre carrière et famille, ou des répercussions néfastes qu'entraîne une absence de 5 ou 10 ans du marché du travail.

Nous avons évalué la valeur que les jeunes filles attachaient à leur travail rémunéré selon qu'elles accepteraient ou non de déménager pour une promotion. Nous leur avons demandé ce qu'elles feraient si on leur offrait une promotion à l'autre bout du pays. Chez les garçons, 55% ont répondu qu'ils déménageraient sans hésitation, alors que seulement 37% des filles se sont déclarées prêtes à accepter une telle offre.

Pour près de la moitié des adolescent(e)s, le déménagement dû à une promotion dépendrait des circonstances. Le fait d'avoir des enfants ou un conjoint qui refuserait de déménager influencerait leur décision. En fait, les adolescent(e)s ont réagi de façon réaliste à cette question. En voici, entre autres, quelques exemples :

" J'irais seulement si ma famille pouvait me suivre ".

Lucille, 19 ans, région rurale du Québec

" Si je n'avais pas d'enfants, j'irais. Si mes enfants étaient déjà à l'école, je refuserais. C'est trop difficile pour eux de s'adapter à un autre milieu ".

Réa, 17 ans, Montréal

Chez les filles, 13% ont dit qu'elles refuseraient la promotion (aucun garçon n'a donné cette réponse). Les raisons invoquées par les filles tournaient en général autour de la difficulté de laisser famille et ami(e)s ou du désir de fournir aux enfants un environnement stable.

" Je n'accepterais pas. Ma famille est ici. J'ai trouvé difficile de déménager lorsque j'étais enfant ".

Jody, 18 ans, Toronto

" Je n'irais pas parce que je ne veux pas trop être éloignée de maman et papa, et ils ne le veulent pas non plus ".

Kim, 15 ans, région rurale de la Nouvelle-Écosse

Les jeunes filles de SSE défavorisé étaient moins disposées que les autres à déménager dans une autre ville ou une autre région du pays pour accepter un nouvel emploi. Les jeunes filles francophones étaient particulièrement peu intéressées à l'idée de déménager afin de se trouver un meilleur emploi et/ou pour l'emploi de leur conjoint.

Une troisième indication de l'incertitude des jeunes filles envers la carrière rémunérée qu'elles disent vouloir est certes la question qui se pose lorsque le conjoint se voit offrir une promotion dans un autre pays. Accepteraient-elles ou non de suivre leur conjoint? Environ la moitié des filles ont affirmé qu'elles déménageraient dans la mesure où cela leur permettrait de faire des voyages passionnants ou d'améliorer leur niveau de vie. Environ 40% des garçons ont donné la même réponse.

" Ça ne me dérangerait pas, si c'était un bon emploi. (Et que ferais-tu si tu avais déjà un bon emploi?) Si j'avais un bon emploi, j'irais sans doute si c'était préférable pour nous ou pour lui. Je pourrais toujours me trouver un autre emploi ". (Elle voulait être médecin)

Glenda, 15 ans, Toronto

" J'irais. Un nouveau départ, l'aventure et plus d'argent! " (Elle comptait être employée de bureau)

Paula, 17 ans, Dartmouth

Chez les filles, 22% ont dit qu'elles déménageraient avec leur conjoint selon les circonstances, y compris l'importance du salaire de leur conjoint par rapport au leur, le pays dans lequel il travaillerait, à quel point il voudrait partir et les possibilités d'emplois dans l'autre pays. Voici quelques commentaires des jeunes filles :

" S'il voulait **vraiment** accepter l'emploi, je suppose que je devrais partir avec lui. Je n'ai vraiment pas le goût de vivre

dans un autre pays, mais je voudrais être avec lui ". (Elle voulait être kinésithérapeute)

Joy, 15 ans, Halifax

" Ça dépendrait de mon emploi. Si je pouvais trouver du travail là-bas, je déménagerais. Si mon refus signifiait qu'il allait perdre son emploi, et si mon revenu était trop faible pour faire vivre la famille, alors je déménagerais ". (Elle voulait être médecin)

Shawna, 15 ans, Ottawa

Chez les garçons, 36% ont dit qu'ils déménageraient avec leur femme si elle était mutée ailleurs, compte tenu de certaines circonstances. Les raisons qu'ils invoquaient étaient sensiblement les mêmes que celles des filles.

En revanche, 30% des filles et 25% des garçons ont dit que, quelles que soient les circonstances, ils ou elles n'iraient pas avec leur conjoint(e). Certains croyaient que cela ferait obstacle à leur carrière, serait néfaste pour les enfants ou encore qu'ils ou elles seraient trop éloigné(e)s de leur famille et de leurs ami(e)s. La réaction caractéristique était en général la suivante :

" Je n'irais pas même s'il insistait et même s'il partait. Je resterais ici avec mes enfants ". (Elle était indécise quant à son emploi éventuel)

Micheline, 16 ans, région rurale du Québec

Les exemples précédents, qui suggèrent l'interruption de la carrière pour élever les enfants, le déménagement pour suivre le mari ou pour obtenir une promotion, indiquent que certaines jeunes filles ne sont pas conscientes des exigences du marché du travail ou ne s'intéressent guère à poursuivre une carrière rémunérée. D'autre part, elles sont peut-être simplement réalistes et sensibles aux difficultés auxquelles elles auront à faire face. À la suite des entrevues, il nous a semblé que les jeunes filles s'inquiétaient sérieusement des priorités contradictoires auxquelles elles seraient confrontées au cours de leur vie. Elles veulent faire " carrière ", en revanche elles sont prêtes à donner priorité à bien d'autres choses, comme le soin aux enfants et le travail de leur mari. Toutefois,

les garçons nous ont paru tout aussi partagés que les filles sur la question du déménagement selon le lieu de travail du conjoint. Fidélité à soi ou fidélité à l'autre? La question était tout aussi délicate pour eux.

Nous avons d'autre part demandé aux adolescent(e)s ce qui pourrait les empêcher d'obtenir des promotions dans leur futur emploi, afin de cerner le genre de difficultés auxquelles ils ou elles s'attendaient à se heurter sur le marché du travail. Leurs réponses se répartissent en deux catégories : des facteurs personnels, comme le manque de motivation ou de compétence, et des facteurs extérieurs, comme la discrimination, l'absence d'occasions d'avancement ou des conflits avec ses supérieurs. Environ 55% des filles et 41% des garçons ont invoqué des raisons " personnelles " pour justifier l'absence de promotions au travail. D'autre part, 36% des filles et 54% des garçons ont invoqué des raisons extérieures. Les autres ne pouvaient fournir d'explications. Le Tableau 5 illustre la différence de point de vue à ce sujet, selon le sexe.

Environ le tiers des filles qui ont fourni des raisons personnelles ont laissé entendre qu'elles n'étaient peut-être pas suffisamment compétentes pour obtenir une promotion. En fait, cette attitude pourrait indiquer qu'elles ont simplement assimilé la discrimination faite aux femmes. Cette réponse est celle que les jeunes filles ont le plus fréquemment donnée et ce fut celle de 21% des garçons. Vingt-trois pour cent des jeunes filles ont dit qu'elles ne voudraient peut-être pas la surcharge de responsabilités ou de travail qu'une promotion apporterait. En d'autres mots, plus de la moitié des filles se jugeraient responsables si elles n'obtenaient aucune promotion au travail. Les jeunes filles voyaient notamment les obstacles suivants :

> " . . . moi-même, si je ne pouvais accepter la responsabilité. Je serais peut-être trop nerveuse ".
>
> Marilyn, 19 ans, Ottawa

> " Si je n'étais pas compétente ". (Elle avait obtenu une moyenne de 90% à l'école l'année précédente)
>
> Julia, 15 ans, Montréal

Tableau 5 : Raisons hypothétiques invoquées pour le manque de promotion au travail, selon le sexe.

	Sexe		
	Féminin	Masculin	Total
Manque de compétence	31,7% (33)	20,8% (5)	29,7% (38)
Manque de persistance au travail ou refus des responsabilités	23,1% (24)	20,8% (5)	22,7% (29)
Discrimination (fondée sur le sexe et/ou la race)	17,3% (18)	4,2% (1)	14,8% (19)
Aucun poste disponible	3,8% (4)	20,8% (5)	7,0% (9)
Conflit de personnalité avec le(la) patron(ne)	14,4% (15)	29,2% (7)	17,2% (22)
Autre*	9,6% (10)	4.2% (1)	8,6% (11)
Total	81,3% (104)	18,8% (24)	100% (128)

*Y compris les difficultés de concilier la vie de famille et le travail.

" Moi-même, si je n'ai pas d'ambition ".

Simone, 19 ans, région rurale du Québec

(Pour obtenir un emploi) " Mon apparence. (Elle avait une coupe de cheveux punk). Et j'ai tendance à dire franchement ce que je pense. (Au sujet des promotions) Le manque de motivation ".

Joan, 18 ans, Vancouver

À l'examen des raisons extérieures justifiant le manque d'avancement au travail, 21% des garçons et seulement 4% des filles ont mentionné que les

chances de promotion pourraient être inexistantes en raison du taux de chômage élevé et de la compétition très serrée. Trente pour cent des garçons et seulement 14% des filles ont suggéré que des désaccords avec la direction pourraient les empêcher de monter dans la hiérarchie. D'autre part, 17% des filles et 4% des garçons ont évoqué la discrimination fondée sur le sexe, la race, la coupe de cheveux et l'habillement (ou une combinaison de ces éléments). Voici quelques exemples de commentaires qui insistaient sur les facteurs extérieurs comme obstacle à l'avancement au travail :

> " S'ils n'ont pas besoin d'architectes ou ne peuvent payer mon salaire ".
>
> John, 18 ans, Toronto

> " Le sexisme du patron ".
>
> Daphné, 17 ans, Montréal

> " Le fait d'être une femme . . . la discrimination . . . Si je m'absentais beaucoup du travail pour avoir des enfants ". (Elle a dit vouloir six enfants).
>
> Rhonda, 16 ans, Montréal

Les filles les plus jeunes de notre étude (15 et 16 ans) étaient plus portées que les autres à ne pas se croire suffisamment compétentes pour obtenir une promotion. En revanche, les filles plus âgées avaient tendance à expliquer la situation par la discrimination sexuelle ou l'équilibre difficile à atteindre entre la vie familiale et le travail. Les jeunes filles d'origine ethnique autre que canadienne anglaise étaient plus susceptibles de mentionner la discrimination. Les filles qui n'étaient pas de race blanche insistaient particulièrement sur la discrimination raciale et sexuelle dans leurs réponses. Le Tableau 6 illustre comment les deux raisons invoquées pour expliquer l'absence de promotion – le manque de compétence et la discrimination – varient en fonction de la race.

Tableau 6 : Deux raisons invoquées par les jeunes filles pour expliquer le manque de promotion dans leur futur emploi, selon l'origine ethnique de la mère*

	Manque de compétence	Discrimination sexuelle ou raciale
Canadienne anglaise	40,9% (18)	9,1% (4)
Canadienne française	66,7% (8)	8,3% (1)
Autochtone	0	33,3% (2)
Autre race	11,1% (4)	30,6% (11)
Total	30,6% (30)	18,4% (18)

*Sur un total de six raisons. Les autres raisons comprenait le refus du travail et/ou des responsabilités, aucun poste supérieur disponible, conflit de personnalité avec le(la) patron(ne) et " autres ".

K. Choix de profession: ressources et influences

Le choix d'une carrière pour la vie, qu'elle soit rémunérée ou non, dans le domaine des professions libérales ou non, est une tâche importante qui devrait, dans l'idéal, se faire à partir d'une connaissance et d'une expérience solides. Ces éléments fondamentaux sont parfois difficiles à acquérir pour les jeunes, étant donné que les renseignements reçus diffèrent souvent et proviennent de sources diverses.

La planification de carrière est un peu comme un labyrinthe aux voies multiples semées de carrefours et d'impasses. Un objectif ou un intérêt peut soudain apparaître, par exemple à l'écoute d'une émission de télévision ou à la suite d'une rencontre stimulante. Ou bien il peut s'agir d'un rêve de longue date – être comme maman ou papa, ou avoir toujours voulu être médecin. Plus tard, la personne en apprend davantage sur ce qu'il faudrait faire pour atteindre son objectif et décide que cela l'intéresse vraiment. Ou encore elle peut décider de laisser tomber ou d'obtenir plus de détails avant de faire son choix. Certaines idées auront une suite, d'autres non. Un emploi d'été, par exemple, pourra déboucher sur un " vrai " travail, ou n'avoir aucune conséquence.

De plus en plus, les Canadiens et Canadiennes ont plus d'un emploi ou d'une carrière pendant leur vie. Au fur et à mesure que les techniques deviennent périmées, que les emplois disparaissent dans certains domaines et se multiplient dans d'autres, et que les intérêts changent, de plus en plus de gens se retrouvent, plus tard dans leur vie, à occuper un emploi très différent de leur premier travail.

Cependant, il importe de connaître les choix possibles de carrières (y compris celui de rester à la maison à long terme et ses répercussions), les antécédents ou la formation nécessaires et la façon de s'engager dans une telle carrière. Les sources d'information peuvent être très explicites, par exemple un dépliant ou une discussion avec un(e) conseiller(ère). Mais l'influence peut prendre des formes beaucoup plus subtiles – par exemple, certains signes d'encouragement, de neutralité ou d'opposition manifestés par des ami(e)s influents ou la famille face aux objectifs de carrière de la jeune personne.

Dans le but d'obtenir de l'information sur les études ou la formation nécessaire pour la carrière envisagée, les adolescentes de notre étude consultaient en général leurs conseillers(ères) en orientation, leurs parents ou une de leurs connaissances qui effectuait le travail qui les intéressait. En plus de leur faire passer des tests d'aptitude professionnelle et de discuter des conditions d'admission au collège et à l'université, les conseillers(ères) en orientation encourageaient généralement les élèves à poursuivre leurs études scolaires, à faire des études collégiales ou universitaires, et à suivre des cours ayant un rapport avec l'emploi envisagé. En outre, les conseillers(ères) encourageaient particulièrement les filles

à poursuivre leurs cours de français et d'anglais, de mathématiques et de sciences. Ils et elles leur suggéraient de plus d'acquérir certaines connaissances dans le domaine de l'informatique. Dans la plupart des cas, les parents donnaient des conseils semblables aux adolescent(e)s. Sauf quelques exceptions, les parents encouragaient en général leurs enfants de l'un ou l'autre sexe à poursuivre des études collégiales ou universitaires, à aspirer à une profession et à viser à l'indépendance financière.

Les mères qui exerçaient une profession libérale étaient portées à encourager leur fille à acquérir une profession prestigieuse, comme médecin ou avocate. Ces familles étaient en général très aisées et plus instruites. Les femmes au foyer et les ouvrières semblaient croire que les professions plus modestes (comme enseignante ou infirmière) étaient plus appropriés pour leurs filles. Les exemples suivants présentent le point de vue des mères sur l'éducation et l'emploi futur de leur fille :

> " Ma mère, mon frère et ma belle-soeur veulent tous que je sois médecin. Ils sont d'ailleurs tous dans le domaine médical ".
>
> Charmane, 17 ans, Montréal

> " Ma mère m'a dit : si tu échoues l'an prochain, tu devras quitter l'école et me donner un coup de main à la maison . . . Mais je n'ai pas encore échoué! "
>
> Rose, 15 ans, région rurale de la Colombie-Britannique

L. La mère comme modèle

Ce n'est pas uniquement ce que **dit** la mère qui influence le choix de profession des filles. Les filles dont la mère reste à la maison ou occupe un travail subalterne écoutent **moins** les conseils de leur mère sur leur futur emploi que ne le font les filles dont la mère a une profession libérale. Il va sans dire que le revenu familial élevé d'une mère qui exerce une profession influence les jeunes filles dans

leurs projets d'avenir. Celles-ci peuvent compter sur un appui financier pour parfaire leur formation; elles sont par conséquent plus portées à suivre les conseils maternels et opter pour une profession.

Pour de nombreuses jeunes filles la mère sert de modèle. Les filles dont la mère était au foyer semblaient plus portées que les autres à vouloir être femme au foyer et croyaient qu'elles devaient rester à la maison avec leurs jeunes enfants avant de regagner le marché du travail. Les filles dont la mère avait une profession étaient enclines à opter elles-mêmes pour une profession libérale et comptaient avoir une gardienne qui s'occuperait de leurs enfants.

Les jeunes Canadiennes françaises étaient les plus portées à nommer leur mère lorsqu'elles devaient désigner la personne qu'elles admiraient le plus (environ 25%), alors que les Canadiennes anglaises étaient les moins susceptibles de mentionner leur mère (moins de 2%). Moins de 10% des adolescentes autochtones et 5% des jeunes filles d'autres origines ethniques ont dit que leur mère étaient la personne qu'elles voulaient imiter. Voici quelques commentaires des jeunes filles qui admiraient plus leur mère que toute autre personne :

> " Ma mère. Elle réussit à se sortir de tout. Quand mon père a voulu nous avoir (obtenir notre garde), elle s'en est bien sortie en faisant appel aux services sociaux, aux avocats. À chaque mois ou presque on a de la difficulté à payer notre loyer, elle trouve toujours une façon de s'en sortir ".
>
> Colette, 17 ans, Montréal

> " Ma mère. Elle a une famille, des enfants, un emploi ".
>
> Nella, 17 ans, Toronto

D'autres genres de modèles influencent également les jeunes filles, notamment les enseignantes, les voisines, d'autres parents, ainsi que des amies de la famille. Alors que 24% des garçons ont mentionné leur père, d'autres parents ou des amis de la famille comme ceux qu'ils admiraient le plus, seulement 8% des filles ont fait référence à ces personnes.

M. Influence des médias

Lorsque nous avons demandé aux adolescents qui ils ou elles admiraient le plus (sans préciser le sexe), la plupart des filles ont nommé des femmes et les garçons des hommes. Plus que les garçons, les filles ont nommé des vedettes du petit écran (particulièrement celles de comédies de situation et de téléromans), des vedettes de cinéma ou des personnages royaux (41% des filles et 28% des garçons). Les garçons avaient tendance à désigner des gens qui avaient bien réussi dans leur profession (des scientifiques, des politiciens et des médecins), ainsi que des gens qu'ils connaissaient personnellement, y compris leur père, d'autres parents et des voisins (48% des garçons contre 38% des filles). On pourrait expliquer cette différence par le fait qu'un moins grand nombre de femmes que d'hommes ont à leur actif des réalisations connues du grand public.

En termes d'influence des médias, nous avons remarqué un lien entre l'écoute assidue de la télévision et une plus faible orientation vers une carrière rémunérée. Les adolescentes de familles au SSE défavorisé, ainsi que les élèves aux résultats scolaires passables écoutaient davantage la télévision que celles de SSE élevé et aux résultats scolaires brillants. Les filles qui regardaient beaucoup la télévision étaient moins portées à planifier en fonction d'un travail rémunéré. Il est possible que l'écoute assidue de la télévision, en particulier des téléromans, des comédies de situation et des " rock video " concentre l'attention des jeunes filles sur l'apparence et la séduction plutôt que sur la réussite scolaire et professionnelle. L'inverse est également possible, c'est-à-dire que celles qui ont un intérêt moins marqué pour la réussite professionnelle et scolaire ou de moins grandes chances de réussite dans ces domaines ont peut-être tendance à regarder davantage la télévision. Des recherches plus poussées seraient nécessaires pour déterminer si la télévision ou toute autre forme de média (par exemple les revues de mode que lisent de nombreuses adolescentes) détourne réellement les jeunes femmes de leur avenir professionnel, ou tout au moins leur donne des doutes sur l'importance de la planification d'emploi et de la réussite. Nous avons néanmoins trouvé au moins 4 jeunes filles qui admiraient des femmes occupant des postes de médecin, de femme d'affaires et de scientifique. Ces femmes, qu'elles avaient vues à la télévision, leur avaient fourni un modèle de carrière.

N. Influence des ami(e)s

Les occupations des amies ont certaines répercussions sur les aspirations des adolescentes. Les adolescentes ont tendance à fréquenter des jeunes de milieux économiques semblables au leur, étant donné qu'en général ces jeunes vivent dans leur quartier et fréquentent la même école. Par conséquent, l'influence des camarades de classe diffère entre les adolescentes de familles aisées et celles de familles défavorisées. Par exemple, la jeune fille de milieu aisé et inscrite à une école privée fréquente généralement d'autres adolescentes aisées qui ont habituellement l'intention de poursuivre des études universitaires et d'exercer une profession de haut niveau[19]. Elles s'encouragent mutuellement dans leurs aspirations. En revanche, la jeune fille de milieu plus défavorisé fréquente peut-être des adolescentes ayant déjà abandonné l'école ou qui pourraient avoir à interrompre leur éducation pour des raisons financières ou autres. Si elle persiste à vouloir poursuivre des études universitaires, les autres la jugeront bizarre ou trop ambitieuse. Ses amies pourront renforcer le choix de rôles traditionnels.

Bien que d'autres études sur les aspirations des adolescentes aient noté l'importance des " amis " comme facteur limitant les aspirations des jeunes filles[20], nous avons eu l'impression que les filles choisissaient leur ami en fonction de leurs propres ambitions. Celles qui avaient des aspirations scolaires ou professionnelles " élevées " ont affirmé ne pas vouloir s'engager dans une liaison sérieuse avant la fin de leurs études. Leone, qui comptait devenir infirmière, a dit :

> " Mes amies me disent de m'intéresser aux garçons . . . mais je n'ai pas de copain présentement. Ça ne me dit rien. Ils vous limitent! L'éducation est plus importante que les relations! "
>
> Leone, 19 ans, Toronto

Bien que la plupart des jeunes filles qui avaient un ami nous aient dit que ce dernier encourageait leurs projets de carrière, tel n'était pas le cas de Juliet, qui fréquentait une école privée à Montréal et voulait s'inscrire dans une université américaine (un établissement prestigieux) pour étudier le droit ou la

médecine. Elle nous a dit que son ami, qui avait abandonné le CEGEP après la première année :

> "...n'aimait pas l'idée de me voir partir aux États-Unis pour étudier. Il croit que je rêve... que je suis trop ambitieuse".
>
> Juliet, 17 ans, Montréal

Elle a ajouté que ses parents l'encourageaient dans ses projets et que, même s'ils aimaient bien son ami, ils ne voyaient pas d'un très bon oeil ses sorties fréquentes avec ce jeune garçon.

À Toronto, une jeune fille de 17 ans qui voulait travailler dans un bureau nous a dit que son ami et la mère de ce dernier tentaient de l'inciter à de plus hautes aspirations :

> "Ils croient que j'ai le potentiel pour un poste plus élevé – quelque chose de plus que simple secrétaire, comptable par exemple – mais je ne suis pas convaincue ".
>
> Margaret, 17 ans, Toronto

O. Milieu socio-économique et choix de profession

En définitive, nous revenons toujours à l'importance du milieu socio-économique de la famille dans le choix d'une profession. Les adolescents des deux sexes avaient tendance à choisir un emploi semblable à celui d'un(e) ami(e) de la famille ou de leurs parents. Par exemple, ceux et celles dont le père était médecin voulaient souvent devenir médecin. Ceux et celles dont le père était ouvrier optaient pour un métier spécialisé ou un travail de bureau, selon le sexe de l'adolescent. Malgré quelques exceptions notables, la plupart des adolescent(e)s constataient que sans l'aide financière de leurs parents, ils et elles ne pourraient poursuivre leurs études. Ils et elles façonnaient leurs aspirations selon la situation économique de leur famille.

P. Conclusion : les adolescentes et le travail

Bien qu'environ les trois quarts des adolescentes de notre étude envisagent d'occuper un emploi rémunéré à l'âge de 30 ans, elles semblaient persuadées qu'elles pourraient entrer et sortir du marché du travail beaucoup plus aisément qu'il n'est possible en réalité. Elles disaient vouloir une carrière, mais reléguaient très rapidement le travail au second plan lorsque les responsabilités familiales intervenaient. Elles étaient convaincues, en général, que la responsabilité des travaux ménagers et des soins aux enfants leur incombait et que le travail rémunéré devait s'accomoder des aspects de leur vie adulte qu'elles jugeaient plus importants. Étant donné leur maigre expérience du marché du travail, elles n'étaient pas conscientes des risques que prennent les femmes lorsqu'elles s'absentent du marché du travail pendant 10 ans. Elles ignoraient qu'elles compromettaient ainsi leurs chances d'avancement, leur possibilité de recevoir un salaire équivalent à celui des hommes ou même de trouver du travail.

De nombreuses jeunes filles dans notre étude considéraient le travail à temps partiel comme une solution temporaire au problème de la garde de leurs enfants en bas âge. Quelques-unes, toutefois, ne voyaient d'autre forme de travail. Bien que le travail à temps partiel semble idéal pour la jeune mère, il peut perdre de son éclat lorsque les enfants ont grandi ou en cas de rupture du mariage. Le retour au travail à temps plein est peut-être plus difficile que la plupart des jeunes filles ne le croient.

Étant donné le pourcentage élevé de mariages récents qui se soldent par un divorce, de nombreuses adolescentes devraient s'attendre à subvenir à leurs propres besoins dans le futur. À la suite du divorce, les femmes reçoivent en général la garde des enfants et les conjoints cessent souvent de contribuer financièrement au soin des enfants après les premières années de séparation. Bien qu'il ne soit agréable pour personne d'envisager une fin prématurée au mariage, la réalité du divorce est telle que les adolescent(e)s devraient se préparer pour cette éventualité. La situation économique des femmes dont le mariage prend fin sera nettement améliorée si elles demeurent sur le marché du travail le plus longtemps possible pendant leur vie adulte et perfectionnent connaissances et compétences à intervalles réguliers.

Quelques-unes des jeunes filles rencontrées semblaient conscientes de ce que la vie pourrait réellement être dans 10 ou 15 ans, mais la plupart d'entre elles entrevoyaient leur avenir ainsi : école secondaire, collège ou université, travail rémunéré, mariage, enfants et retour sur le marché du travail. Elles s'attendaient à exercer une profession ou trouver un emploi de bureau immédiatement après leurs études et envisageaient d'y rester jusqu'à la naissance des enfants. Une fois les enfants à l'école, elles avaient l'intention de revenir sur le marché du travail sans aucune difficulté. En outre, elles ne s'attendaient guère à éprouver de problèmes pour faire garder leurs enfants.

Les garçons interrogés étaient un peu plus réalistes dans la mesure où ils savaient qu'ils devaient travailler pour subvenir aux besoins de leur famille et semblaient voir le travail en terme d'occupation à vie, pour laquelle il leur fallait planifier à long terme. Cependant, leurs prévisions concernant l'emploi à temps plein et les professions libérales étaient plus optimistes que les statistiques actuelles sur le travail ne l'indiquent. Bien que les garçons de notre étude ne soient pas tellement plus réalistes que les filles, leur manque de réalisme n'aura certes pas des conséquences aussi fâcheuses. Les femmes doivent encore affronter la discrimination dans l'emploi, le dilemme du travail rémunéré face au travail à la maison, et une société qui considère encore le mari comme le principal soutien de famille.

Comme nous pouvions nous y attendre de la part des adolescentes, elles voient leur avenir en rose. Dans la majorité de leurs commentaires sur l'avenir, il n'y avait ni chômage pour elles ou pour leur conjoint, ni divorce, ni besoin économique qui forçait la femme à travailler pendant que les enfants étaient jeunes. Les adolescentes s'apercevront sans doute qu'il n'est guère simple de concilier carrière et vie familiale, étant donné le " double fardeau " qui est de nos jours le lot de la femme de carrière. La question que doit se poser tout parent, éducateur ou toute personne qui s'intéresse au bien-être éventuel des membres de la société est sans contredit celle-ci : comment les inciter à planifier leur vie en fonction de ces problèmes inévitables, sans du même coup qu'elles se sentent découragées ou accablées par la difficile tâche qui consiste à être autonome et indépendante? Il est certes difficile de répondre à cette question, mais il importe de la prendre en considération. Dans le chapitre qui suit, nous nous pencherons sur la vie des adolescentes et sur les changements qu'elles entrevoient dans leur futur.

CHAPITRE 4
VIE PERSONNELLE, RELATIONS ET PRIORITÉS

> (Quel est ton plus grand désir face à l'avenir?) " Une grande maison. Une belle maison et plein de beaux vêtements. De l'argent à dépenser . . . pas la richesse, mais de l'argent à dépenser ".
>
> Cheryl, 16 ans, Vancouver

A. Introduction

Un certain nombre d'études ont souligné que les femmes adultes consacrent un temps précieux à leurs responsabilités familiales et à leurs relations personnelles, aux dépens, très souvent, de leur propre avancement sur le marché du travail et de leur temps de loisir. Les femmes qui occupent un emploi sont particulièrement privées du temps de loisir dont les hommes disposent, étant donné qu'elles doivent s'occuper des enfants et de la maison pendant leur temps libre[1]. Notre étude avait pour but, entre autres, d'examiner la façon dont les adolescentes organisent leur vie personnelle et perçoivent leur vie future. Ces données pourraient nous indiquer à quel point les stéréotypes sexuels affectent déjà les comportements actuels des adolescentes, et si le modèle de la femme adulte axant sa vie sur la famille se perpétuera.

Dans notre examen des objectifs futurs des jeunes pour leur vie personnelle, nous nous sommes davantage intéressées aux filles, et nous n'avons pris les garçons en considération que lorsque c'était nécessaire. La plupart des adolescentes veulent à la fois un travail agréable et une vie familiale satisfaisante dans leur avenir. Pour faciliter la comparaison, nous avons réparti les filles en trois groupes : celles qui perçoivent leur avenir principalement en termes de vie familiale, celles qui se concentrent sur le travail, et celles qui insistent sur d'autres aspects de leur vie. Toutefois, avant de citer des exemples pour chacun des groupes, nous examinerons comment les adolescentes imaginent leur vie future en termes de mariage, d'enfants, de répartition des tâches à la maison, de loisirs, d'habitation et de ce qu'elles désirent le plus à l'avenir. Nous comparerons ensuite leurs projets d'études et de travail avec leurs objectifs personnels.

Grâce aux descriptions obtenues dans les entrevues, aux " agendas de l'avenir " et aux questions que nous leur avons ensuite posées, nous avons pu recueillir une foule de détails sur les loisirs actuels des adolescentes et la représentation qu'elles se font de leur vie personnelle à l'âge de 30 ans. Dans la mesure où nous avons déjà traité les aspects scolaires et professionnels d'une journée type, nous nous attarderons aux loisirs des adolescentes, à leurs relations personnelles, l'organisation de leur vie familiale et à leurs objectifs d'avenir. Nous comparerons leur situation actuelle avec leurs projections dans le futur. Étant donné que les loisirs varient selon le temps libre dont chacune dispose, nous avons réparti les adolescentes en quatre groupes : les étudiantes, les adolescentes qui travaillent à temps plein, les adolescentes sans emploi et les mères célibataires au foyer. Cette distinction nous permet de discerner les différents modèles de loisirs actuels. Nous examinerons ensuite, le cas échéant, le lien entre les activités présentes et les projets d'avenir, afin de déceler toute contradiction éventuelle.

B. Adolescentes et loisirs

Dans le cadre des entrevues, nous avons demandé aux adolescentes de nous décrire à quoi elles occupaient leurs loisirs. Nous avons ensuite mis en parallèle des adolescentes provenant de divers contextes et milieux sociaux, afin de saisir les différences d'activités. Il va sans dire que les loisirs des adolescentes varient selon qu'elles sont à l'école, au travail, au chômage ou à la maison avec un enfant. Avant de passer aux exemples de jours types de chacun des groupes, examinons d'abord en quoi consistent les loisirs des adolescentes.

Dans notre calcul du pourcentage de filles et de garçons qui avaient mentionné chacun des types de loisirs relevés, nous avons remarqué un certain nombre de ressemblances. Certains aspects des activités différaient néanmoins. Par exemple, 81% des filles et 68% des garçons regardaient la télévision. Les garçons pratiquaient des sports plus que les filles (86% contre 70%) et ils étaient plus enclins à passer du temps avec leurs amis (86% contre 78%). Les filles lisaient livres et revues plus que les garçons (67% par opposition à 46%) et parlaient au téléphone plus souvent (42% par opposition à 21%). Quelques jeunes filles ont également mentionné qu'elles aimaient écrire de la poésie ou des lettres, faire des

courses (ce qui signifie souvent flâner dans les magasins ou faire du lèche-vitrine), coudre ou tricoter et jouer d'un instrument de musique. Le Tableau 1 présente le pourcentage et le nombre de loisirs des garçons et des filles. Le total des activités dépasse 100%, étant donné que chaque adolescent(e) a nommé plus d'une activité.

Le fait qu'un plus grand nombre de filles (particulièrement celles de régions rurales) que de garçons regardaient la télévision peut être le principal facteur qui explique pourquoi les filles admiraient surtout les vedettes du petit écran. Bien que nous n'ayons pas fait le compte exact de leurs heures d'écoute, il semble que la plupart des adolescentes y consacraient entre 2 et 4 heures. Dans la région de Toronto, de nombreuses filles ont dit suivre les téléromans, en particulier " The Young and the Restless ", mais aussi les comédies de situation et les longs métrages, plutôt que les nouvelles, les sports ou les émissions d'actualité. En général, les garçons et les filles de familles aisées et plus instruites ne s'intéressaient pas aux téléromans.

En général, les filles étaient plus portées à la lecture que les garçons, et certaines nous ont indiqué le genre de lecture qu'elles préféraient. Les filles lisent le plus souvent de la fiction romanesque (comme les romans Harlequin) et des revues pour adolescentes. Les jeunes filles aux aspirations scolaires plus élevées avaient plus tendance que les autres à lire les journaux quotidiens et des ouvrages littéraires non romanesques. Les adolescentes de SSE défavorisé lisaient en général des bandes dessinées et des revues plutôt que des livres.

Les jeunes filles que nous avons rencontrées semblaient passer beaucoup de temps au téléphone, alors que les garçons préféraient sortir avec des amis. Les filles vivaient en général leurs rapports personnels par le truchement du téléphone, alors que les garçons rencontraient leurs amis à l'extérieur de la maison.

Récemment, la publicité a fortement critiqué l'aspect violent des jeux vidéo. Nous avons remarqué que bien peu de jeunes filles s'y adonnent : soit 7% d'entre elles contre 43% des garçons. Un certain nombre de garçons et quelques filles avaient accès à des ordinateurs, soit chez eux soit chez des ami(e)s.

Tableau 1 : Loisirs* des adolescent(e)s, selon le sexe

	Filles	Garçons
Sortir avec des ami(e)s	77,9% (95)	85,7% (24)
Sports	70,2% (85)	85,7% (24)
Regarder la télévision	80,8% (97)	67,9% (19)
Lecture	66,9% (81)	46,4% (13)
Écouter de la musique	47,1% (57)	50,0% (14)
Parler au téléphone	42,1% (51)	21,4% (6)
Aller au cinéma	33,6% (41)	32,1% (9)
Jouer d'un instrument de musique	27,0% (33)	7,1% (2)
Faire des courses	18,9% (23)	3,6% (1)
Coudre et tricoter	11,7% (14)	0
Écrire (lettres, journaux intimes, poésie)	9,1% (11)	0
Jeux vidéo	7,4% (9)	42,9% (12)
Dessiner ou peindre	7,4% (9)	7,1% (2)
S'occuper d'animaux (animaux de ferme et animaux domestiques)	5,8% (7)	7,1% (2)
Nombre total d'adolescent(e)s	122	28

*Chaque adolescent(e) a nommé plus d'une activité

Dans d'autres cas, ils ou elles se rendaient au centre commercial du quartier pendant l'heure du déjeuner, après l'école ou au cours de la fin de semaine pour s'amuser avec les jeux vidéo commerciaux. Les commentaires suivants présentent les loisirs de quelques adolescent(e)s :

> " Je joue au water-polo. J'ai un ordinateur dans ma chambre . . . Je m'amuse avec. Je participe à un programme de direction au YMCA. Je regarde la télévision . . . environ deux heures par semaine. Je fais de la course de fond. Je lis . . . surtout des revues sur les ordinateurs ".
>
> Doug, 16 ans, Ottawa

> " La fin de semaine, je vais chez mes soeurs à Laval et à Longueil. J'écoute des disques et j'écris les paroles sur des feuilles. Parfois, je les tape et j'en donne des copies à mes amies. J'écoute à peu près deux heures de télévision chaque soir. Je lis des photo-romans, le journal " Lundi ", des romans et des magazines de vedettes ".
>
> Marie-Claire, 15 ans, Montréal

> " Je fais de la danse irlandaise – je danse en compétition et j'enseigne également. Je fais de la bicyclette. Je travaille dans une boutique (de vêtements). J'ai un ami . . .Nous sortons dîner. Je joue au volleyball et au basketball, je regarde la télé . . . nous nous promenons, nous faisons de la natation. Mercredi soir je fais de l'haltérophilie avec une amie. Je lis . . . des trucs romantiques et savoureux ".
>
> Nancy, 16 ans, Winnipeg

Pour mieux saisir comment les loisirs diffèrent entre celles qui sont à l'école, au travail à temps plein, sans emploi ou à la maison avec un enfant, nous passerons en revue les jours types, y compris les loisirs, de chacun des groupes individuellement.

C. Jour type d'une étudiante

Puisque les étudiantes constituent le groupe le plus important de notre étude (soit 83% de l'ensemble), nous pouvons considérer que leurs occupations sont représentatives des adolescentes en général. Les activités personnelles et les loisirs des adolescentes de tous les milieux se centraient autour de l'école et des camarades de classe. Après les cours, de nombreux jeunes participaient à des activités de clubs ou à des sports d'équipe et les deux tiers prenaient part à au moins une activité parascolaire. Les jeunes se rencontraient surtout autour de leurs casiers et à la cantine de l'école, quelque peu à l'écart des restrictions et des aspirations adultes.

Dans la mesure où les loisirs varient selon l'éducation et le revenu familial, les étudiantes s'occupaient différemment selon leur milieu familial. Les exemples qui suivent présentent le " jour type " de deux adolescentes. Dans le premier cas, Vicki, 17 ans, était en 12^{e} année dans une école secondaire publique. Elle venait d'une famille italienne et ses parents étaient tous deux ouvriers :

> " Je me lève à 6 h 30 et me prépare pour l'école. J'arrive à l'école à 8 h 30 et avant les cours je discute avec mes amies à la cantine ou je fais mes devoirs. Ensuite, je suis en classe jusqu'au déjeuner. Je déjeune avec un groupe de filles . . . Nous discutons des événements de la journée et des garçons. Les cours se terminent à 3 h 10. Je reviens à la maison en autobus et je regarde la télé . . . " The Young and the Restless " (téléroman). À 4 h 30 ma mère arrive à la maison et prépare le dîner. Mon père arrive vers 6 h et nous mangeons. Après le dîner, je regarde la télé, j'étudie et je me couche vers 11 h ".

Vicki a ajouté quelques détails :

> " Je discute avec des amies. Je lis . . . surtout des romans. Je fréquente des cafés pour rencontrer des gens et danser. Je viens ici (au YWCA où je l'ai rencontrée), au " Teen Leadership Group ". Je regarde la télé environ quatre heures par jour, j'écoute de la musique à la radio ".
>
> Vicki, 17 ans, Toronto

L'exemple qui suit présente la journée typique d'une élève du secondaire. Frances vient d'une famille de SSE élevé, son père est professeur à l'université et sa mère, assistante sociale.

> " Je me lève vers 8 h – habituellement en retard – et je n'ai pas le temps de prendre le petit déjeuner. Je vais à l'école à pied ou ma mère vient me conduire en voiture. J'arrive vers 9 h 03 et me rends immédiatement en classe . . . Si j'ai une période libre, je trouve quelqu'un que je connais et nous allons à la bibliothèque ou à la cantine, ou je fais mes devoirs dans le couloir.
>
> À midi, je reste près de mon casier. Tous les deux jours, je fais de l'haltérophilie. Je mange un sandwich ou j'apporte un fruit de la maison. Quand je ne fais pas d'haltérophilie, je fais mes devoirs avec mes amies. Pendant mes journées de congé, je fais de la peinture. Je fais actuellement un projet personnel dans le cadre d'un cours, cela m'occupe beaucoup.
>
> Lorsque j'arrive à la maison après l'école, je m'occupe du chien, je regarde la télé, je dessine ou je lis. Nous mangeons vers 6 h.
>
> Je lave la vaisselle trois fois par semaine (en échange de la préparation des repas). Ensuite, en général, je me repose et je lis le journal. Je fais mes devoirs, ou vers 7 h je sors avec des amies. Lorsque j'ai des coups de téléphone à donner, je le fais vers 8 h ou 9 h. Vers 10 h, je fais du jogging avec le chien et je reviens juste à temps pour " The Journal ". J'aime aussi regarder " Barney Miller ". Je regarde le début du dernier film. Parfois mon père me rejoint et nous parlons de toutes sortes de choses. J'aime bien ces moments. Je prends une douche, je me prépare pour la nuit et j'éteinds vers 1 h 30 ou 2 h ".

Dans la description plus détaillée de ses loisirs, Frances a dit :

> " Je sors . . . je vais dans des cafés, à des fêtes, au cinéma. Je n'ai pas de petit ami . . . J'essaie de ne pas trop regarder la télé . . . " The Journal ", " W5 ", " The Fifth Estate " et " Hand and Eye " sont mes émissions préférées. J'écoute de la musique. J'ai un groupe d'amis, nous nous rencontrons de temps à autre et nous sortons ensemble. Je sors aussi avec mes parents; je les considère comme des amis. Je fais des promenades avec mon chien. Je fais du jogging et j'essaie de rester en bonne forme . . . "
>
> Frances, 17 ans, Winnipeg

En général, les étudiantes de familles de SEE élevé appartenaient à un plus grand nombre de groupes et d'associations. Elles regardaient moins la télévision et étaient plus portées que les étudiantes de familles de SSE défavorisé à suivre des émissions d'actualités et des documentaires. Les étudiantes de familles de SEE défavorisé, pour leur part, consacraient plus de temps aux rencontres avec des ami(e)s, aux films, aux téléromans ou aux comédies de situation à la télévision, et lisaient des revues plutôt que des livres ou des journaux quotidiens.

D. Jour type d'une adolescente travaillant à temps plein

Dans notre étude, seulement 9 adolescentes occupaient un emploi à temps plein et leurs occupations quotidiennes différaient quelque peu de celles des étudiantes. Les adolescentes de cette catégorie étaient diplômées de l'école secondaire, mais n'avaient réussi, malgré tout, qu'à trouver des emplois de niveau relativement bas qui offraient peu de sécurité pour l'avenir. La plupart avaient des emplois à temps plein irréguliers et traversaient par moments des périodes de chômage. Environ la moitié d'entre elles avaient l'intention de reprendre leurs études plus tard.

L'exemple qui suit présente la journée de semaine typique d'une jeune fille de Halifax, Jan, qui travaillait comme vendeuse. Jan occupait un emploi à temps plein, mais vivait toujours avec ses parents, et ses frères et sa soeur.

> " Je me lève à 7 h 30, je prends une douche et je m'habille. Je prends le petit déjeuner que je me prépare moi-même. Je me rends au travail à pied et je commence à 9 h. Je suis vendeuse. Je prends une pause à 11 h30. Je mange un fruit, fume une cigarette et parle avec les autres. Je travaille ensuite de 11 h 45 à 2 h. De 2 h à 3 h je vais déjeuner. Je m'achète une salade chez Dominion et mange dans la salle réservée aux employés. Je lis aussi le journal. Je travaille de 3 h à 4 h, je prends une pause café à 4 h 15 et travaille ensuite jusqu'à 5 h 30. J'arrive à la maison vers 5 h 45 – en général, je rentre à pied ou quelqu'un me ramène en voiture. À 6 h c'est le dîner . . . que la famille prépare . . . en commun. Ensuite, je lave la vaisselle avec mon frère ou ma soeur. À 6 h 45, je parle habituellement au téléphone avec une amie. Ensuite, je lis ou j'écoute des disques. Vers 7 h 30, je suis au téléphone ou je vais prendre un café avec

une amie. À 10 h je me prépare pour me coucher et je m'endors vers 11 h 30 ".

Jan a présenté ses loisirs ainsi :

" Je parle au téléphone avec des amies . . . oh, peut-être 11 heures par semaine. Je vais dans des clubs avec des amies. Je lis – des livres d'aventures de cowboys, des textes non romanesques et des revues. Pendant l'hiver, je fais du ski. En été, je fais du jogging. Je fais de la marche et je saute à la corde. Je vais me baigner à la plage – j'y passe toute la journée . . . "

Jan, 19 ans, Halifax

Les activités quotidiennes des adolescentes qui travaillaient étaient centrées autour de leur emploi. En général, elles disposaient de moins de temps que les étudiantes pendant la journée pour les rencontres avec des ami(e)s. Elles n'avaient accès à aucune activité organisée pendant la journée de travail. Au cours des pauses café et à midi, elles avaient le temps de prendre une collation ou une boisson, de faire un brin de conversation ou peut-être une courte promenade. Pendant les soirées, les adolescentes qui travaillaient étaient moins portées que les étudiantes à se joindre à une association ou à une équipe sportive, mais préféraient simplement fréquenter leurs ami(e)s.

E. Jour type d'une mère adolescente

Les activités quotidiennes des 6 mères adolescentes que nous avons rencontrées différaient considérablement de celles des étudiantes et des autres adolescentes qui n'avaient pas d'enfants. Leurs jours types fournissent un bon exemple des conséquences d'un abandon de l'école avant l'acquisition d'un métier ou d'une profession, et d'une grossesse pendant l'adolescence. Une seule mère adolescente de notre étude occupait un emploi. Elle travaillait à temps partiel comme caissière dans un magasin de vente au détail. Les 5 autres mères étaient à la maison avec leur enfant. Aucune de ces mères n'était légalement mariée et le fait qu'elles aient un ami ou non ne semblait guère important dans leurs activités quotidiennes. L'exemple qui suit présente la journée typique d'une mère

adolescente qui restait à la maison. Monica avait 17 ans et vivait avec son ami dans un immeuble d'habitation en banlieue de Toronto :

> " Je me lève à 8 h ou 9 h et je prépare le petit déjeuner pour mon ami et moi-même. Il part pour le travail à 10 h 30 (il travaille dans une usine). Je regarde la télé : " Wheel of Fortune ", " Game Go " et les téléromans. Je m'occupe aussi du bébé. De midi à 1 h je déjeune et je fais quelques travaux ménagers. Pendant l'après-midi je regarde la télé encore un peu ou je vais me promener. Je me couche vers 11 h. Le bébé se réveille très souvent pendant la nuit et pleure, et je suis toujours fatiguée ".

Monica a présenté ses loisirs comme suit :

> " Je fais des courses (ce qu'elle considère comme un " loisir "). J'écoute des disques. Je regarde la télé . . . environ 10 heures par jour. Je vais au groupe pour mères adolescentes (au YWCA de la région). Je ne sors pas avec mon ami parce qu'il revient du travail à 9 h le soir ".
>
> Monica, 17 ans, Toronto

Les mères célibataires de notre étude, qui avaient en moyenne une 10^{e} année et provenaient de familles de SSE défavorisé, passaient la majeure partie de leur temps à regarder la télévision ou à lire des romans d'amour lorsqu'elles ne s'occupaient par de leur enfant. Le soin à l'enfant demandait tellement de temps et d'énergie que la plupart d'entre elles n'avaient ni le goût ni la possibilité de chercher du travail à l'extérieur de la maison ou de parfaire leur éducation. Parmi les 6 mères adolescentes que nous avons rencontrées, 5 semblaient déprimées. Par contre, elles ne semblaient pas savoir comment améliorer leur vie. La seule amélioration possible, selon elles, viendrait quand leur enfant serait plus âgé et qu'elles pourraient sortir plus fréquemment.

F. Adolescents sans emploi

Dans la mesure où la plupart des adolescentes sans emploi de notre étude étaient les jeunes mères auxquelles nous avons consacré la section

précédente, nous présenterons l'exemple d'un jeune homme sans emploi. Pierre était âgé de 18 ans et vivait à Montréal. Il avait abandonné l'école un an et demi avant l'entrevue, après avoir terminé son premier trimestre au CEGEP. Depuis, il avait travaillé comme ébéniste pendant environ 10 mois avant d'être congédié. Au moment de l'entrevue, il était au chômage depuis environ 2 mois.

> " Je me lève à 11 h ou midi, parce que j'écoute les films le soir. Je déjeune, je prends ma douche. Je regarde le courrier. Je me cherche quelque chose à faire dans l'appartement. Il est vieux et on vient d'emménager. Il y a beaucoup à faire. Je refais l'électricité, je décape, je bricole. Je travaille à cela 6 heures par jour. Je prépare le repas avec ma mère. On partage vraiment la routine. Mon père fait la vaisselle. Ensuite, je termine le bricolage que j'ai commencé. J'arrête vers 10 h et j'écoute des films jusqu'à 4 h du matin ".

Il nous a décrit ses loisirs ainsi :

> " . . . ski alpin; films sur notre système vidéo-cassettes; lecture de revues scientifiques. Les discothèques le vendredi et en fin de semaine . . . jeux vidéo – nous avons un petit ordinateur . . . "
>
> Pierre, 18 ans, Montréal

Cet adolescent sans emploi semblait faire beaucoup plus de travail à la maison que les autres garçons, et que la plupart des hommes, selon certaines études[2]. La majorité des adolescents qui travaillaient occasionnellement ou étaient sans emploi semblaient s'ennuyer et ne trop savoir quoi faire. Ils étaient particulièrement négatifs et pessimistes face à leurs chances de trouver du travail et de pouvoir partir de la maison. Toutefois, le désir de travailler était très marqué chez la plupart des adolescents que nous avons rencontrés. Sans travail et sans revenu, même leurs loisirs s'en trouvaient restreints.

Dans la comparaison des 4 groupes d'adolescentes, les étudiantes participaient plus que les autres aux sports, aux clubs, ainsi qu'à d'autres activités organisées. Pendant leurs heures de loisirs, elles semblaient plus orientées vers la communauté et entrevoyaient l'avenir avec plus d'optimisme. La grande différence

entre les étudiantes et les autres adolescentes peut s'expliquer par le fait que, en général, les étudiantes provenaient de familles plus instruites et plus aisées que les autres. Étant donné leur situation privilégiée et le fait qu'elles n'avaient pas à travailler pour gagner leur vie, ces adolescentes avaient plus de temps et d'occasions pour développer leurs passe-temps et leurs intérêts.

G. Objectifs personnels pour l'avenir

Grâce à l'agenda personnel d'une journée caractéristique à l'âge de 30 ans, nous avons pu voir comment les jeunes filles comptaient organiser leur vie de femme adulte. Certains éléments, tels que les projets de mariage, de famille et d'organisation des travaux au foyer indiquent dans quelle mesure les jeunes filles sont conscientes des problèmes que les femmes adultes affrontent de nos jours lorsqu'elles doivent concilier travail rémunéré et vie familiale.

Lorsque nous leur avons demandé de nous présenter une journée typique telle qu'elles l'imaginaient à 30 ans, nous voulions qu'elles soient le plus précises possible. Nous avons cherché à obtenir des détails sur leur situation de famille, leurs projets de famille et de garde d'enfants, la répartition des tâches à la maison, leur travail, leur lieu de résidence et leurs loisirs. Nous passerons en revue chacun de ces aspects, sauf les projets de travail et les loisirs puisque nous en avons déjà discuté. Les adolescentes s'attardaient surtout au mariage et à la carrière dans leurs réflexions sur le futur. Ces sujets nous ont servi de toile de fond. Nous avons choisi parmi les agendas personnels des exemples d'adolescentes qui axaient leur vie sur la famille, sur le travail ou sur d'autres choses. Nous devrions mentionner, d'autre part, que certaines jeunes filles ne pouvaient choisir entre carrière et famille, et choisissaient deux scénarios différents selon qu'elles étaient mariées ou non. Passons à l'examen des diverses façons dont les adolescentes entrevoyaient les multiples aspects de leur vie personnelle selon leur situation de famille éventuelle.

H. Situation de famille : aspirations pour l'avenir

Le mode de vie le plus fréquemment choisi chez les adolescentes de notre étude est sans contredit le mariage et la vie de famille. Environ les trois quarts des adolescentes comptaient être mariées à l'âge de 30 ans. Les filles étaient plus portées que les garçons à choisir cette situation de famille (75% contre 64%). Onze pour cent des garçons et 6% des filles ont laissé entendre qu'ils ou elles vivraient peut-être en concubinage, mais ne se marieraient pas légalement. Un plus grand nombre de garçons que de filles prévoyaient de rester célibataires (25% contre 15%). Seules quelques jeunes filles envisageaient la possibilité d'être divorcées, ou tout au moins de vivre seules avec leurs enfants (voir Tableau 2). Ceci n'était le cas pour aucun des garçons. Traçons d'abord un parallèle entre celles qui comptaient se marier et celles qui pensaient plutôt rester célibataires.

1. Celles qui comptaient se marier

Parmi les adolescentes, 75% comptaient être mariées à l'âge de 30 ans. L'âge à laquelle elles voulaient se marier variait en fonction du milieu socio-économique. Les jeunes filles de SSE élevé préféraient se marier un peu plus tard (vers 30 ans) et celles de SSE défavorisé voulaient se marier peu après l'âge de 20 ans.

Quelques jeunes filles ont dit vouloir se marier parce qu'elles désiraient partager leur vie avec une autre personne, avoir une vie familiale intense et des enfants. Toutefois, pour la plupart des adolescents de l'un ou l'autre sexe, la vie de couple marié représentait la façon " naturelle " de vivre, celle à laquelle ils et elles devaient se conformer. Quelques-uns, néanmoins, mettaient en question cette conception.

La plupart des jeunes filles se faisaient une idée très romantique du mariage. De nombreuses adolescentes ont dit vouloir épouser un homme exerçant une profession libérale, tout particulièrement un médecin ou un avocat, bien que certaines aient affirmé que l'occupation de leur époux était sans importance tant

Tableau 2 : Situation familiale prévue à l'âge de 30 ans, selon le sexe

	Filles	Garçons
Marié(e)	74,8% (89)	64,3% (18)
Concubinage	5,9% (7)	10,7% (3)
Célibataire ou vivant seul(e)	15,1% (18)	25,0% (7)
Incertain(e)	4,2% (5)	0
Total	100% (119)	100% (28)

qu'ils s'aimaient. Plusieurs jeunes femmes ont mentionné que leur époux serait affectueux, gentil et qu'il aimerait les enfants. En voici deux exemples :

> " Mon époux serait sensible, gentil et affectueux . . . "
>
> Elaine, 17 ans, Vancouver

> " Je n'épouserais pas un homme s'il n'était pas bon avec moi, vraiment affectueux, pas égoïste, le gars parfait . . . un bon père, bon avec les enfants, responsable, tendre, affectueux . . . "
>
> Linda P., 17 ans, Vancouver

La plupart des jeunes filles s'attendaient à ce que leur époux passe du temps avec elles et leurs enfants pendant la soirée. Même si certaines d'entre elles affirmaient qu'elles iraient sans doute au restaurant, au cinéma, au théâtre ou chez des amis pendant la soirée, la majorité des filles prenaient pour acquis qu'elles resteraient à la maison avec leur mari, joueraient avec les enfants, regarderaient la télévision ou discuteraient. Plusieurs jeunes filles se voyaient assises près de la

cheminée à parler avec leur mari après avoir mis les enfants au lit. Voici l'exemple d'Andrea :

> " Nous sortirons peut-être, ou nous passerons une soirée tranquille à la maison . . . Nous nous installerons au coin du feu, nous regarderons la télévision ou écouterons des disques, ou nous discuterons . . . "
>
> Andrea, 16 ans, Toronto

Cette version du mariage était particulièrement répandue chez les adolescentes qui n'avaient connu ni divorce ni séparation dans leur famille. Chez les filles provenant de familles biparentales, 81% comptaient être mariées, contre 66% chez les filles de familles monoparentales. Nous avons remarqué la même tendance chez les garçons. La plupart des adolescentes étaient sûres que leur mariage n'aurait subi aucune altération lorsqu'elles atteindraient 30 ans. En revanche, certaines adolescentes de familles monoparentales n'étaient guère convaincues qu'elles seraient même mariées ou encore mariées à 30 ans.

Les adolescentes de milieu rural avaient plus tendance que celles de centres urbains à compter être mariées à 30 ans (90% contre 70%). Aucune jeune fille de milieu rural n'a mentionné le concubinage, alors qu'environ 8% des filles de régions urbaines y ont fait allusion (voir Tableau 3). Les prévisions de mariage étaient particulièrement élevées chez les jeunes filles que nous avons rencontrées en Nouvelle-Écosse, où 15 des 17 filles envisageaient de se marier. Les adolescentes des régions urbaines du centre du Canada étaient les moins enthousiastes à l'égard du mariage.

La plupart de celles qui envisageaient de se marier voulaient également avoir des enfants. Le lien entre mariage et procréation était fort. Seules quelques jeunes femmes avaient l'intention de poursuivre une carrière qui exigerait des déplacements et de longues heures de travail. Ces dernières ne comptaient pas avoir d'enfants.

Tableau 3 : Situation familiale prévue à 30 ans chez les filles, selon le milieu rural ou urbain

	Milieu rural	Milieu urbain
Mariée	90,0% (27)	70,3% (64)
Concubinage	0	7,7% (7)
Célibataire ou vivant seule*	6,7% (2)	17,6% (16)
Incertaine	3,3% (1)	4,4% (4)
Total	100% (30)	100% (91)

* Y compris celles qui pensaient se retrouver seules à 30 ans, après avoir vécu le mariage ou le concubinage.

2. Célibataire à 30 ans

Environ 15% des filles et 25% des garçons croyaient qu'ils ou elles seraient peut-être célibataires à 30 ans. Pour ces adolescents, le célibat signifiait la liberté de voyager, de poursuivre une carrière stimulante ou de ne pas avoir d'enfants. Pour certaines femmes qui associaient mariage et exploitation, le célibat semblait la situation la plus viable. En général, toutefois, les adolescents ne pouvaient expliquer pourquoi ils ou elles voulaient rester célibataires.

Nous devrions mentionner, par ailleurs, que certains adolescents comptaient se marier plus tard dans leur vie, même s'ils ou elles s'attendaient à être célibataires à 30 ans. Par exemple, de nombreux garçons envisageaient de se marier entre 30 et 40 ans. Seuls quelques adolescents rejetaient en bloc l'idée du mariage. En général, ceux-ci avaient été physiquement ou psychologiquement maltraités dans leur famille, ou avaient vécu des conflits familiaux ou un divorce

pénible accompagné de divers autres problèmes (par exemple un parent alcoolique). Certains ont laissé entendre que leurs parents s'étaient senti étouffés par le mariage.

Les filles de familles monoparentales avaient plus tendance que les autres à prévoir d'être célibataire à 30 ans (23% contre à 10%). Chez les adolescentes qui vivaient en milieu urbain, 18% pensaient être célibataires, contre 7% chez celles de milieu rural.

Voici quelques extraits tirés des entrevues, au sujet de la vie de célibataire. Christine et Gail sont toutes deux de familles monoparentales. Ann a été une enfant maltraitée et elle vit actuellement dans un foyer d'accueil. Deb vient de Trinidad (où son père vit toujours) et vit désormais avec sa mère et ses frères et soeurs.

> " Je ne me marierai jamais. Je n'y crois pas. Je ne crois pas que la relation durerait ".
>
> Christine, 17 ans, Ottawa

> (Dans le cadre de la description d'un jour type à 30 ans) " . . . et je ne travaille pas parce que j'ai deux enfants . (Le père des enfants est-il présent?) Non, il s'est probablement enfui dès que les enfants sont nés! . . . Non, aucun homme (dans ma vie). C'est une perte de temps! "
>
> Gail, 17 ans, Vancouver

> " Je ne veux ni me marier ni avoir des enfants. Si cela arrivait, je pense que je crèverais! "
>
> Ann, 17 ans, Halifax

> (Dans le cadre de la description d'une journée à 30 ans)" J'ai quatre enfants. (As-tu un époux?) Non, je ne vois personne (c'est-à-dire, telle qu'elle s'imagine à 30 ans). (Que lui est-il arrivé?) Je ne sais pas, mais je n'imagine aucun mari ".
>
> Deb, 19 ans, Toronto

3. Concubinage

Certains adolescents voulaient avoir une relation à 30 ans, mais n'avaient aucun désir de se marier légalement. Environ 6% (7) des jeunes filles et 11% (3) des garçons préféraient le concubinage au mariage légal. Dans la plupart des cas, le mariage signifiait ennui et conformisme.

Étant donné que de plus en plus de Canadiens et Canadiennes vivent ensemble sans être légalement mariés[3], nous avons demandé à tous les adolescents ce qu'ils feraient si leur partenaire voulait vivre en concubinage. Seulement 28% des adolescents – soit 31% (36) des filles et 19% (6) des garçons – ont affirmé qu'ils ou elles **refuseraient** le concubinage, dans la mesure où cette situation signifiait exploitation ou refus de s'engager. Voici quelques commentaires des jeunes qui s'opposaient au concubinage :

> " Non! J'essaierais de le convaincre. Ou alors, je le laisserais tomber! "
>
> Joanne, 15 ans, région rurale de l'Ontario

> " Non, je n'accepterais pas! Je ne pense pas que c'est correct de coucher et de ne pas se marier. Dans ma famille, il faut être mariée avant de coucher avec quelqu'un. Autrement, le type se sert de toi. Pourquoi ne voudrait-il pas t'épouser, sinon? "
>
> Cheryl, 16 ans, Vancouver

Environ la moitié des garçons et 27% des filles de notre étude ont répondu au concubinage par un oui conditionnel. **À la condition** que ce soit un " mariage à l'essai " ou qu'ils ou elles croient que leur partenaire prendrait le mariage en considération dans un avenir proche. Glenda, dont les parents étaient divorcés et dont la mère vivait avec un ami, a dit :

> " Tout dépendrait de mon sentiment à son égard. J'habiterais avec lui à la seule condition qu'il y ait possibilité de mariage ou s'il voulait que l'on se marie plus tard ".
>
> Glenda, 15 ans, Toronto

D'autre part, 41% des filles et 32% des garçons acceptaient le concubinage sans condition. Les jeunes filles qui étaient le plus en faveur du concubinage venaient en général de familles monoparentales. Chez les filles de familles monoparentales, 60% (28) ont affirmé sans hésitation qu'elles vivraient avec leur ami si celui-ci le voulait. Seulement 30% (21) des filles dont les parents vivaient ensemble ont répondu de la même façon. À ce sujet, il ne semblait y avoir aucune distinction nette entre jeunes filles de SSE élevé et adolescentes de SSE défavorisé. Voici quelques commentaires d'adolescentes qui accepteraient le concubinage sans mariage légal :

" Ça ne me dérangerait pas du tout! Je ne suis pas croyante. Le mariage ne veut rien dire pour moi! "

Marina, 15 ans, Montréal

" Je serais d'accord. Je préfère ça au mariage ".

Jeanne, 17 ans, Montréal

I. La vie sans mariage

Même si 87% de la population canadienne est mariée à l'âge de 30 ans[4], un nombre croissant d'hommes et de femmes évitent le mariage ou le remettent à plus tard[5]. Nous avons tenté de voir comment les adolescentes entrevoyaient la possibilité de vivre leur vie adulte hors de l'institution du mariage. Nous leur avons donc demandé ce qu'elles feraient si, à 35 ans, elles n'avaient pas encore rencontré la personne qu'elles voudraient épouser.

Cinquante pour cent des filles (et 57% des garçons) ont dit qu'une telle situation ne posait aucun problème. Dix-neuf pour cent des filles et 25% des garçons ont affirmé qu'ils ou elles continueraient à chercher, en espérant trouver leur partenaire au plus vite. Dix-huit pour cent des filles et 7% des garçons étaient persuadés qu'ils ou elles rencontreraient quelqu'un sous peu. Le reste des adolescents ont donné divers s réponses, affirmant par exemple qu'ils ou elles voulaient se marier bien avant 35 ans et qu'une telle situation ne pouvait donc se

présenter. D'autres encore ont déclaré ne pas vouloir se marier à moins de rencontrer une personne vraiment extraordinaire.

Certaines adolescentes ont vivement réagi lorsque nous leur avons demandé ce qu'elles feraient si, à 35 ans, elles n'avaient rencontré personne. En voici quelques exemples :

> " Je serais **tellement** malheureuse! Je retournerais en Inde pour enseigner la musique ou faire quelque chose qui convient à une célibataire. Les gens me trouveraient **tellement bizarre**. Je ne voudrais pas que mes amies me voient et me prennent en pitié ".
>
> Clare, 16 ans, Toronto

> " Quelle horreur! Mes parents me traiteraient de vieille fille! J'imagine que je déménagerais, je me prendrais un appartement. Ma carrière serait mon seul but dans la vie ".
>
> Élaine, 17 ans, Montréal

> " Oh! je serais tellement malheureuse! Je me poserais de sérieuses questions à mon sujet! Je commencerais à chercher tout de suite. Je ne serais pas trop exigeante dans mon choix. Mais quand même je ne prendrais pas n'importe qui! "
>
> Belinda, 16 ans, Halifax

> " Je serais malheureuse car je veux des enfants avant 30 ans. Je ne vais pas travailler juste pour moi. Les enfants seraient mon but. Je pense que je serais vraiment découragée. Ça serait une vie à laquelle je ne me suis vraiment pas préparée ".
>
> Lucille, 19 ans, Montréal

Les adolescentes qui n'étaient pas favorables au célibat venaient en général de familles biparentales. Par exemple, 22% (16) des filles de familles biparentales et seulement 13% (6) des filles de familles monoparentales ont dit qu'elles seraient découragées si elles n'étaient pas mariées à 35 ans. Chez les Canadiennes françaises, 31% ont eu cette réaction, contre 11% chez les

Canadiennes anglaises, 10% chez les autochtones et 24% chez les filles de divers autres groupes ethniques. Il semble donc y avoir certaines différences culturelles à ce sujet, mais il nous faudrait un échantillon de jeunes beaucoup plus vaste pour justifier une telle affirmation.

J. Éventualité du divorce

En 1979 au Canada, un mariage sur trois se terminait par un divorce[6]. Toutefois, la plupart des adolescentes de notre étude ne croyaient pas que leur mariage se solderait par un divorce. À vrai dire, lorsque nous leur avons demandé ce qu'elles feraient si leur conjoint les laissait, la plupart nous ont donné des réponses très peu réalistes. Seule une jeune fille de Toronto nous a dit qu'une semaine avant l'entrevue, le divorce avait fait l'objet de discussions dans son cours sur " L'homme et la société ". Nous avons remarqué, au cours des entrevues, que de nombreuses adolescentes n'étaient conscientes ni de la probabilité élevée de divorce dans leur vie future, ni des problèmes économiques qu'affrontent la plupart des femmes divorcées qui ont des enfants[7].

Étant donné que le taux de divorce a monté en flèche au Canada au cours des quinze dernières années, nous avons cru bon de demander aux adolescentes comment elles réagiraient si leur conjoint les quittait après cinq ans de mariage. Nous avons réparti leurs commentaires en deux catégories : celles qui réagiraient fortement et celles qui réagiraient peu.

Soixante pour cent des filles et 40% des garçons semblaient croire qu'un divorce après cinq ans de mariage aurait peu de répercussions graves sur leur vie. Les quelques commentaires qui suivent illustrent cette attitude :

> " Que veux-tu que j'y fasse! Je continuerais à vivre! Le perdant, c'est lui, pas moi . . . C'est difficile à imaginer ".
>
> Cheryl, 16 ans, Vancouver

> " Je m'en serais aperçue avant. Cette situation me semble improbable. J'aurais repéré le problème avant, on en aurait

discuté. Mais s'il part, je retrousse mes manches pour amener de l'argent à la maison . . . et nourrir les enfants ".

Julie, 17 ans, région rurale du Québec

" Il aurait encore plus de pouvoir! Je ne **pourrais** rien faire. Mais, qu'il ne revienne surtout pas! "

Jennifer, 18 ans, Toronto

Dans notre étude, les filles dont la mère était au foyer semblaient les plus troublées à l'idée du divorce. Les plus inquiètes ressentaient de la peur, de l'incertitude ou de la rancune envers leur conjoint. Les commentaires suivants présentent quelques exemples de jeunes filles qui réagiraient fortement à l'idée d'un divorce après cinq ans de mariage :

" J'aurais vraiment peur. Je ne saurais pas quoi faire ".

Cathy, 16 ans, région rurale de l'Ontario

" Je me suiciderais. Je l'aimerais encore et je suis sûre que je ferais une dépression. Je me réfugierais chez ma mère et je pleurerais. Inconsciemment, je l'attendrais. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que je ne sortirais jamais plus avec les garçons ".

Colette, 17 ans, Montréal

" Il le regretterait! Je le poursuivrais pour tout ce qu'il vaut! "

Paula, 17 ans, Dartmouth

Les garçons semblaient plus préoccupés que les filles par le divorce. Les commentaires de 60% des garçons et de 40% des filles indiquaient que le divorce était un grave problème pour eux. Voici quelques commentaires des garçons :

" C'est une question délicate. Je ne sais pas . . . Il faudrait bien que je lui donne ce qu'elle veut. Il faudrait que je lui parle pour savoir pourquoi elle est tellement malheureuse ".

Roy, 19 ans, Toronto

" Je la poursuivrais en justice pour nos biens et pour la garde des enfants, si nous en avions. Si elle part, elle perd tout! "

Don, 19 ans, Halifax

" Dans la situation idéale, je la descendrais et je m'enfuierais loin d'ici ".

Paul, 18 ans, Dartmouth

" C'est pour ça que je ne me marierai jamais ".

Bob, 19 ans, Toronto

K. Avoir des enfants

Environ 90% des Canadiennes qui se marient ont au moins un enfant[8]. Certaines études, en revanche, ont souligné que le nombre de femmes qui choisissent de ne pas avoir d'enfant a légèrement augmenté[9]. Depuis le début du siècle, le taux de natalité décroît et il est de plus en plus rare qu'une femme ait plus de deux enfants.

1. Grossesses prévues

De l'ensemble des adolescents, 69% comptaient avoir des enfants à l'âge de 30 ans. De ce nombre, 72% (86) des filles et 54% (15) des garçons étaient certains de leur décision et 8% (12) des autres adolescents entrevoyaient la possibilité d'avoir des enfants après 30 ans. Huit pour cent (12) hésitaient et 15% (23) ne voulaient pas avoir d'enfant, ou du moins n'y ont pas fait allusion au cours de l'entrevue. La plupart des adolescents voulaient deux enfants, mais 5% (7) en voulaient plus de trois. Les jeunes filles de familles de SSE élevé et la plupart

des garçons envisageaient d'avoir leurs enfants entre 25 et 30 ans. Les jeunes filles de SSE défavorisé, en revanche, voulaient avoir leurs enfants entre 19 et 22 ans.

Plus que les garçons, les filles affirmaient sans hésitation qu'elles voulaient des enfants. De plus, elles pouvaient préciser l'âge auquel elles les voulaient et dans certains cas le sexe qu'elles préféraient. D'après l'âge des enfants dans leurs projets d'avenir, nous pouvons déduire que la plupart des filles prévoyaient d'avoir leur premier enfant vers 24 ou 25 ans et espacer chaque grossesse de deux ans.

Voici quelques commentaires de jeunes filles qui étaient certaines d'avoir des enfants avant d'atteindre la trentaine :

> (À 30 ans) " Je me lèverai à 6 h et je préparerai le petit déjeuner pour mes six enfants. Mon ami veut beaucoup d' enfants lui aussi! . . . "
>
> Sarah, 18 ans, Toronto

> (À 30 ans) " J'aurai 3 enfants de 7, 5 et 3 ans. J'aurai peut-être été mariée et sans doute divorcée. Je ne le désire pas, mais si je me fie à la plupart des couples Haïtiens, c'est le cas! "
>
> Réa, 17 ans, Montréal

Il était plus commun pour les Canadiennes françaises de vouloir des enfants que pour les Canadiennes anglaises (88% ou 14 contre 68% ou 32). Quatre-vingts pour cent (8) des jeunes filles autochtones et 69% (29) des jeunes filles de divers autres groupes ethniques prévoyaient aussi d'avoir des enfants à 30 ans. Comme nous l'avions remarqué dans les projets de mariage, un plus grand nombre de jeunes filles vivant en milieu rural comptaient avoir des enfants à 30 ans (83% de milieu rural contre 69% de milieu urbain). Quelques adolescentes envisageaient d'avoir des enfants, mais pas de conjoint.

Environ 28% des filles et 44% des garçons ne pensaient pas avoir d'enfants à 30 ans. Voici quelques-uns de leurs commentaires :

" Je ne veux ni mari ni enfant – en tout cas, aucun à moi. Je ne veux pas me retrouver avec des vergetures! "

Gail, 17 ans, Vancouver

" Je n'aime pas particulièrement les enfants. Et l'idée de vivre avec une autre personne ne me plaît pas . . . Je veux voyager et écrire ".

Julia, 15 ans, Montréal

2. Grossesses imprévues

Bien que le Canada connaisse une baisse des grossesses imprévues chez les adolescentes, de plus en plus de mères adolescentes gardent leur bébé[10]. Une grossesse pendant l'adolescence signifie en général l'abandon des études, de faibles possibilités de rémunération, et à court terme la pauvreté. Bien sûr, depuis quelques années, les mères célibataires sont mieux acceptées. Reste que de nombreuses études ont montré que la mère adolescente qui garde son enfant peut s'attendre à de nombreux problèmes sociaux et économiques pendant plusieurs années après la grossesse[11]. Les adolescentes de notre étude étaient-elles conscientes de ces problèmes éventuels?

Lorsque nous avons demandé aux adolescentes ce qu'elles feraient si elles (ou dans le cas des garçons, leur amie) se retrouvaient enceintes sans l'avoir prévu, la moitié des filles et le tiers des garçons ont dit vouloir garder l'enfant (voir Tableau 4). La question du mariage ne semblait pas entrer en jeu. Elles n'étaient pas conscientes de la difficulté d'élever un enfant avant d'avoir terminé leurs études, trouvé du travail ou s'être mariées.

" Je ne me ferais pas avorter. Je ne pense pas. Tout le monde parle d'avortement à l'école. Qu'est-ce que je ferais? Je le donnerais probablement en adoption ou je le garderais, mais je ne me marierais pas! "

Cheryl, 16 ans, Vancouver

Tableau 4 : " Que ferais-tu si tu te retrouvais enceinte par accident? (ou si ça arrivait à ta partenaire) " (selon le sexe)

	Filles	Garçons
Avortement	27,9% (34)	7,1% (2)
Garder l'enfant	49,2% (60)	32,1% (9)
Adoption	4,1% (5)	0
Ça n'arriverait pas!	7,4% (9)	7,1% (2)
Appui moral et financier	—	35,7% (10)
Je ne sais pas	11,5% (14)	17,9% (5)
Total	100% (122)	100% (28)

" Je garderais l'enfant. Je ne veux pas le " tuer " par un avortement – même avec un enfant, je foncerais pour réaliser quand même mes ambitions ".

Jeanne, 17 ans, Montréal

Les jeunes filles de milieu rural avaient plus tendance que celles de milieu urbain à garder l'enfant (63% contre 45%). Les jeunes filles autochtones et

les Canadiennes françaises, plus que les Canadiennes anglaises ou les jeunes filles de divers autres groupes ethniques, voulaient en général garder l'enfant et l'élever toute seule si elles se retrouvaient enceintes accidentellement.

Environ 28% des jeunes filles envisageaient l'avortement dans certaines circonstances particulières. De nombreuses adolescentes pensaient qu'elles auraient un avortement si elles étaient encore à l'école ou si elles dépendaient toujours financièrement de leurs parents. Seulement 2 garçons (sur 28) ont dit qu'ils essaieraient de convaincre leur amie d'avoir un avortement. Les commentaires suivants présentent la réaction de deux adolescentes à une grossesse imprévue :

" Je me ferais avorter! C'est certain! "

Marina, 15 ans, Montréal

"Ça dépendrait. J'aurais peut-être un avortement. Ça dépendrait de ma situation à ce moment-là. Ce ne serait pas bon pour l'enfant si personne ne le ou la voulait ".

Frances, 17 ans, Winnipeg

Seulement 4% (5) des filles (et aucun garçon) ont affirmé qu'elles accepteraient de laisser l'enfant en adoption. Cette possibilité semble inutile à la plupart des jeunes filles, puisqu'elles peuvent désormais avoir accès à l'avortement ou obtenir une aide financière du gouvernement pour élever l'enfant.

Par ailleurs, seulement 7% (11) des adolescents des deux sexes ont dit qu'il n'y aurait aucune grossesse puisqu'ils ou elles prendraient les mesures nécessaires ou refuseraient tous rapports sexuels avant le mariage. Bien que nous n'ayons trouvé aucune distinction sociale précise dans les commentaires sur la grossesse imprévue, les filles dont la mère exerçait une profession libérale étaient les plus susceptibles d'affirmer qu'une telle grossesse ne pourrait se produire (20% ou 4). Aucune jeune fille dont la mère était ouvrière n'a donné cette réponse.

Dans la mesure où les garçons avaient moins réfléchi que les filles sur le sujet, ils ne semblaient trop savoir ce qu'ils feraient en cas de grossesse.

Néanmoins, 36% des garçons ont dit qu'ils aideraient leur amie, moralement et financièrement, afin de lui permettre d'agir à sa guise. Ces garçons ne voulaient pas s'opposer à la décision de leur amie. Certains autres garçons, par ailleurs, étaient plus incertains ou envisageaient même de quitter leur amie. Les commentaires suivants présentent l'attitude de quelques garçons en cas de grossesse imprévue de leur amie :

> " C'est une question embêtante. (Très évidemment mal à l'aise). Ça n'arriverait pas. Mais . . . j'imagine . . . que je l'épouserais ".
>
> John, 18 ans, Toronto

> " Je ne sais pas! La laisser ou m'enfuir. Y faire face! Je ne sais pas! "
>
> Jack, 18 ans, Dartmouth

> " Continuer de vivre avec elle ou l'épouser ".
>
> Doug, 16 ans, Ottawa

3. Dispositions pour la garde de l'enfant

Avoir un enfant est une chose, mais après? Élever un enfant pose des problèmes qui ne sont pas les mêmes pour la femme à la maison et celle sur le marché du travail. Les parents et les mères célibataires qui travaillent à l'extérieur de la maison ont toujours eu des difficultés à trouver des services de garde de bonne qualité à un coût raisonnable. Compte tenu de ces problèmes, nous voulions savoir comment les adolescentes comptaient s'organiser, à 30 ans, pour faire garder leur enfant.

Nous pouvons regrouper les réponses des adolescentes en trois catégories. Trente-deux pour cent comptaient rester à la maison et s'occuper des enfants (les garçons s'attendaient à ce que leur épouse reste à la maison); cinquante pour cent engageraient une gardienne ou enverraient leurs enfants dans une garderie; dix-huit pour cent ne voyaient aucun problème de garde, puisqu'elles

pensaient que leurs enfants seraient à l'école. Nous passerons en revue chacun des groupes individuellement.

a) La femme/épouse reste à la maison

Dans notre étude, 29% des filles envisageaient de s'occuper de leurs enfants à 30 ans et 50% des garçons s'attendaient à ce que leur épouse reste à la maison. Les garçons les plus âgés de l'étude (17 à 19 ans) croyaient que leur épouse resterait à la maison jusqu'à ce que les enfants soient un peu plus âgés. Les deux commentaires suivants présentent la femme au foyer:

> " Mon épouse sera à la maison toute la journée. Lorsque les enfants iront à l'école, elle travaillera à temps partiel. Lorsqu'ils seront plus vieux, elle travaillera à temps plein ".
>
> David, 18 ans, région rurale de l'Ontario

> " Je serai sans doute mariée et j'aurai un petit bébé. Je veux me marier vers 28 ou 30 ans . . . Je m'occuperai de l'enfant . . . "
>
> Marg, 16 ans, Vancouver

b) Gardienne ou garderie

Cinquante-trois pour cent des filles et 43% des garçons pensaient engager quelqu'un qui s'occuperait des enfants pendant la journée. Les commentaires suivants, qui portent sur les gardiennes, sont ceux de jeunes filles dont la mère travaille à l'extérieur du foyer :

> (À 30 ans) " Je suis mariée. J'ai un enfant d'un an ou deux. Je travaille et ma gardienne vient chaque jour. C'est une femme que je connais beaucoup . . . "
>
> Lise, 15 ans, région rurale du Québec

" Un enfant sera à l'école et les deux autres se feront garder . . . mais je veux six enfants. Je prendrai trois mois de congé après la naissance de chaque enfant ".

Rhonda, 16 ans, Montréal

Certaines jeunes filles étaient plus ou moins en faveur d'engager une gardienne. Quelques-unes préféraient plutôt que leur mère s'occupe de leur enfant, mais ce n'était pas toujours possible. Prenons Faye, par exemple, dont la mère était femme au foyer :

" Je conduirai les enfants à la maternelle et j'irai au travail, du moins je l'espère. Je serai psychologue pour enfants dans une clinique . . . C'est difficile, parce que je **veux** travailler et je **veux** des enfants. Mais l'idée de la garderie **ne me plaît pas**. Après le déjeuner, je laisserai les enfants chez leur grand-mère ou, encore mieux, je travaillerai à mi-temps . . . "

Faye, 18 ans, Winnipeg

Quelles jeunes filles étaient les plus portées à vouloir engager quelqu'un pour s'occuper de leurs enfants? Nous avons relevé un plus grand nombre d'adolescentes de milieux urbains que de régions rurales qui préféraient occuper un emploi rémunéré et faire garder leurs enfants. Nous avons remarqué la même tendance chez les adolescentes du centre du Canada, en particulier des centres urbains. Les jeunes filles nées à l'étranger et les Canadiennes françaises préféraient également engager une gardienne que de s'occuper elles-mêmes de leurs enfants. Par rapport aux filles de familles biparentales, un plus grand nombre d'adolescentes de familles monoparentales comptaient aussi engager une gardienne.

c) Enfants à l'école

Pour 18% des filles et 7% des garçons, le problème de la garde d'enfants ne se posait pas. Lorsqu'ils ou elles auraient 30 ans, leurs enfants seraient déjà à l'école. À titre d'exemple, voici quelques-uns de leurs commentaires :

" (À 30 ans) J'aurais deux enfants – de 9 et 7 ans. Les enfants seraient à l'école . . . Je ferais de la lecture, je

regarderais les téléromans et je ferais un peu d'entretien . . . J'essaie de me rappeler ce que ma mère fait . . . "

Joanne, 15 ans, région rurale de l'Ontario

" (À 30 ans) Je dois préparer mon enfant pour l'école. Je le regarderai partir. Dès que tout le monde sera parti, je nettoierai un peu et je retournerai me coucher. Je me lèverai vers midi . . . "

Wanda, 15 ans, région rurale du Manitoba

Un moins grand nombre de garçons que de filles s'attendaient à ce que leurs enfants soient déjà à l'école lorsqu'ils auraient 30 ans. Les garçons comptaient se marier et fonder leur famille plus tard dans la vie que les filles.

Les garçons et les filles de notre étude n'étaient pas complètement d'accord sur les questions de la garde. Bien que diverses études récentes aient montré que les adolescents des deux sexes considèrent la garde des enfants comme du " travail de femme "[12], notre enquête suggère que les garçons sont plus enclins à imaginer leur future épouse à la maison et occupée à garder les enfants. Malgré tout, les garçons étaient aussi plus portés que les filles à affirmer que les travaux ménagers devaient être partagés.

L. Répartition des tâches à la maison

Des études menées au Canada, aux États-Unis et en Angleterre ont toutes indiqué que la responsabilité des travaux ménagers échouait toujours aux femmes, même si leur époux les aidait. Que la femme soit sur le marché du travail ou à la maison, les hommes ne contribuent guère à l'entretien de la maison. C'est en général la femme qui doit passer l'aspirateur, repasser, épousseter, laver la vaisselle et préparer les repas, même dans le cas où son époux l'aide[13].

À une époque où plus de la moitié des femmes occupent un emploi rémunéré à l'extérieur de la maison, on s'attendrait à une évolution de la répartition des tâches ménagères. Nous avons tenté de voir, grâce aux entrevues,

comment les adolescentes comptaient répartir les tâches ménagères à 30 ans et si elles envisageaient de garder cette répartition traditionnelle des tâches.

Les agendas des adolescentes à 30 ans nous ont fourni indirectement une bonne indication à ce sujet. Toutefois, nous leur avons demandé plus tard ce qu'elles feraient si elles avaient à effectuer l'ensemble des tâches ménagères. Nous avons reçu des réponses à la fois révélatrices et contradictoires.

Dans les agendas, nous avons noté qu'environ la moitié des filles et des garçons de l'étude s'attendaient à ce que l'épouse effectue la plupart des travaux ménagers. Un plus grand nombre de garçons que de filles ont affirmé que les travaux seraient partagés (38% contre 24%) et plus de filles que de garçons ont dit que leur conjoint **leur donnerait un coup de main** dans la maison (25% contre 6,3%). Nous en avons donc conclu que les filles considéraient les travaux ménagers comme leur travail ou leur responsabilité. Trois adolescentes ont dit qu'elles engageraient une **femme** de ménage, mais personne n'a mentionné un homme de ménage. Dans l'ensemble, la responsabilité des travaux ménagers incombait à la femme (voir Tableau 5).

Afin de présenter plus clairement les points de vue des adolescentes, nous avons divisé leurs réponses en trois groupes : celles qui comptaient garder la répartition traditionnelle des tâches (où l'épouse se charge des travaux ménagers), celles qui voulaient répartir également les tâches, et celles qui comptaient engager quelqu'un.

1. Répartition traditionnelle des tâches

À l'âge de 30 ans, 49% des filles et 50% des garçons comptaient conserver la répartition traditionnelle des tâches. D'autre part, 25% des jeunes filles affirmaient que leur mari " leur donnerait un coup de main ", ce qui sous-entendait que c'étaient elles qui assumaient la responsabilité principale des travaux ménagers.

Tableau 5 : Répartition prévue des tâches à la maison, selon le sexe (d'après les agendas de l'avenir, à l'âge de 30 ans)

	Filles	Garçons
Partage des travaux ménagers	24,0% (24)	37,5% (6)
Aide du conjoint	25,0% (25)	6,3% (1)
Épouse se charge des travaux ménagers	49,0% (49)	50,0% (8)
Femme de ménage	2,0% (2)	6,3% (1)
Total	100% (100)	100% (16)

Les garçons plus âgés qui provenaient de familles biparentales comptaient entièrement sur leur future épouse pour l'entretien de la maison. Les autochtones de l'un et l'autre sexe percevaient également les travaux ménagers comme un travail de femme. Les adolescentes dont la mère était au foyer et effectuait tous les travaux ménagers semblaient influencées par ce modèle. Elles acceptaient plus facilement que l'entretien ménager relève de la femme.

Pour de nombreuses adolescentes, il n'y avait aucune contradiction entre l'idée que les travaux ménagers relevaient de la femme et le désir d'avoir une carrière prospère. Le meilleur exemple est celui de Rhonda, jeune Montréalaise de 16 ans qui comptait, à 30 ans, avoir six enfants, poursuivre une carrière en droit et effectuer tous les travaux ménagers. Lorsque nous lui avons demandé comment elle réagissait à l'idée d'effectuer tous les travaux ménagers, elle a répondu : " Je

m'attends à faire tous les travaux ménagers . . . (silence) . . . Si nous avions assez d'argent, j'engagerais une femme de ménage ". Moins du quart des filles et le quart des garçons n'avaient pas d'objections à l'idée d'effectuer tous les travaux domestiques, à condition néanmoins que leur conjoint ne soit vraiment pas en mesure de les aider.

> " Ça ne me dérangerait pas de faire tous les travaux ménagers, parce que mon mari aurait un emploi très exigeant et il serait fatigué lorsqu'il rentrerait à la maison ".
>
> Betty, 15 ans, région rurale de la Nouvelle-Écosse

> " Ma femme travaillerait, mais s'il n'y a pas de garderie, c'est elle qui resterait à la maison pour s'en occuper . . . Je vais aider ma femme aux travaux domestiques, mais ça dépend de mon degré de fatigue, lorsque je reviens le soir du travail ".
>
> Laurent, 17 ans, Montréal

2. Partage des travaux ménagers

Selon 25% des filles et 38% des garçons, les travaux ménagers seraient partagés avec leur partenaire, à l'âge de 30 ans. Cette attitude était plus commune chez les jeunes de milieux urbains, de familles plus aisées où le niveau d'instruction des parents était élevé et où la mère avait un emploi, et chez les filles qui comptaient exercer une profession libérale. Le tiers des filles de milieu canadien anglais croyaient que les travaux ménagers devaient être partagés, mais seulement une autochtone (sur les 10 que nous avons rencontrées) était de cet avis. Les adolescentes de l'Ouest et les enfants de parents divorcés favorisaient également la répartition des tâches. Les 3 garçons issus de familles monoparentales pensaient aussi que le partage des travaux s'imposait. Les quelques commentaires suivants portent sur cette question :

> " J'habiterai avec un homme – mon mari. Il aide à la maison et n'est pas phallocrate . . . S'il termine son travail plus tard

que moi, je commence à préparer le dîner. Mais s'il entre à la maison le premier, c'est lui qui commence ".

Glenda, 15 ans, Toronto

" Je serais vraiment fâchée! (Si elle avait à faire tous les travaux ménagers). J'exigerais l'égalité! Je refuserais de tout faire! "

Clare, 16 ans, Toronto

" Je rentre à la maison (à 30 ans), je vais chercher mes enfants, je prépare le dîner la moitié du temps . . . Ma femme arrive à la maison en même temps que moi – peut-être un peu plus tard . . . "

Jim, 15 ans, Vancouver

Selon 40% des adolescents des deux sexes, les travaux ménagers **devaient** être partagés. Toutefois, leurs agendas personnels ne présentaient pas une répartition équitable de la **responsabilité** des travaux ménagers. Chez les garçons, 50% s'attendaient à ce que leur épouse reste à la maison, s'occupe des enfants, et se charge en même temps des travaux ménagers. Plusieurs adolescentes qui ont affirmé vouloir partager les travaux domestiques se présentaient en revanche comme celles qui faisaient tout à la maison, sauf essuyer la vaisselle du dîner. Leur définition des " travaux partagés " étaient pour le moins limitée.

3. Engager une femme de ménage

Deux filles et un garçon seulement ont mentionné la possibilité d'engager une femme de ménage pour l'entretien de la maison, dans leur description d'une journée type à 30 ans. Ce pourcentage était plus élevé si la question des travaux ménagers faisait problème. Par exemple, lorsque nous leur avons demandé leur réaction si tous les travaux ménagers leur revenaient, 40% des adolescents de l'un et l'autre sexe ont réagi de façon très négative. Dans ces cirsconstances, 15% des filles et 26% des garçons engageraient une femme de ménage. Le commentaire qui suit en est un exemple :

" Je déteste nettoyer la maison . . . C'est pour ça, d'abord, que je vivrais avec lui. S'il s'opposait à l'idée ou s'il était paresseux, je ne l'épouserais pas. S'il prenait cette attitude plus tard, j'engagerais une bonne et je la paierais moi-même. Mais si j'en avais le temps, je ferais sans doute le travail moi-même ".

Beryl, 17 ans, Vancouver

M. Futurs loisirs

Les femmes adultes doivent en général s'occuper des enfants et des travaux ménagers en dehors des heures de travail rémunéré. Elles disposent donc de moins de temps que les hommes pour les loisirs. Nous désirions savoir comment les adolescentes comptaient occuper leur temps libre à 30 ans, et jusqu'à quel point elles étaient conscientes du problème de temps qui pourrait se poser, surtout si elles avaient un emploi rémunéré et des enfants. Nous voulions également tracer un parallèle entre les loisirs que les garçons et les filles comptaient avoir. En fait, nous cherchions à savoir si le modèle adulte actuel de distinctions sexuelles selon les loisirs prévaut toujours dans l'idée que les adolescents se font de leur vie adulte. D'après la description d'une journée à l'âge de 30 ans, nous avons pu voir quels seraient les loisirs des adolescents. Nous avons d'abord noté les trois premières activités mentionnées. Par la suite, nous avons relevé quels adolescents étaient les plus susceptibles de participer à chacune de ces activités. Le Tableau 6 présente les activités mentionnées en premier par les filles et les garçons, avec les pourcentages appropriés.

Les garçons comme les filles comptaient, à 30 ans, consacrer leur temps libre à regarder la télévision (37% des filles et 30% des garçons). Que ce soit prolongement ou reflet de leur situation actuelle, les filles et les garçons de milieu rural comptaient regarder la télévision plus fréquemment que les adolescents de milieu urbain. Ces données indiquent peut-être que les milieux ruraux manquent d'installations récréatives. Nous avons recueilli les deux commentaires suivants lors des entrevues :

Tableau 6 : Loisirs mentionnés en premier, à l'âge de 30 ans, selon le sexe

	Filles	Garçons
Télévision	37,3% (44)	29,6% (8)
Activités familiales	31,4% (37)	7,4% (2)
Sports	4,2% (5)	22,6% (6)
Cinéma	7,6% (9)	11,1% (3)
Ami(e)s	6,8% (8)	14,8% (4)
Lecture	5,9% (7)	3,7% (1)
Magasins	1,7% (2)	0
Autre	5,1% (6)	11,1% (3)
Total	100% (118)	100% (27)

" Je sortirai parfois avec mon mari ou mes enfants. La plupart du temps, je regarderai la télé ".

Clara, 18 ans, Vancouver

" Je resterai à la maison et je regarderai la télé avec mon mari et mon enfant. J'irai peut-être rendre visite à des amis . . . "

Wanda, 15 ans, région rurale du Manitoba

En plus de regarder la télévision, les garçons espéraient participer à certains sports lorsqu'ils auraient 30 ans (22% d'entre eux ont mentionné les sports comme principal loisir, contre seulement 4% des filles). Il s'agit sans doute d'une aspiration réaliste dans le cas des femmes, étant donné qu'il existe un moins grand nombre d'installations et d'organisations sportives pour les femmes adultes que pour les hommes. D'autre part, la société encourage peu les femmes aux sports. Elles ont plutôt tendance à se consacrer au soin des enfants, ce qui leur laisse peu de temps pour les sports, en particulier les sports d'équipe ou les activités organisées.

Seulement 7% des garçons et 31% des filles ont répondu sans hésitation que la majeure partie de leurs loisirs serait consacrée à leurs enfants et à leur partenaire, c'est-à-dire à la vie familiale. Pour bon nombre de garçons, la famille occupait le deuxième ou le troisième rang dans l'ensemble des loisirs.

> " Je passerai du temps avec mon mari. Je regarderai la télé et je lirai. Mais je participerai aussi à quelque cause – comme le désarmement nucléaire ou le féminisme ".
>
> Christine, 17 ans, Ottawa

> " Regarder la télé, peut-être, lire un livre aux enfants ou faire des lectures personnelles. Puis, aller me coucher ".
>
> Bill, 15 ans, Vancouver

> " Jouer avec les enfants, les mettre au lit. Ensuite, regarder la télé ou lire ".
>
> Helen, 15 ans, Toronto

Un plus grand nombre de filles que de garçons ont mentionné les travaux ménagers dans la liste de leurs activités actuelles et dans celle de leurs activités futures. Nous n'avons pas inclus cette activité dans les " loisirs " (étant donné que les enquêteuses ne la considéraient pas comme un **loisir**). Toutefois, pour certaines jeunes filles les travaux ménagers représentaient une forme de loisirs, dans la mesure où elles pouvaient les exécuter quand et comme elles le désiraient. Il est apparu évident, au cours des entrevues, que non seulement l'entretien de la maison était considéré comme du travail de femme, mais encore

que cette activité n'était pas toujours perçue comme du " travail ". Pour un certain nombre de jeunes filles dans notre étude, l'entretien ménager était plutôt un passe-temps.

Les commentaires suivants présentent ce que les adolescents comptaient faire de leur temps libre à 30 ans :

> " J'habiterai une grande maison à la campagne, avec sauna, et j'aurai un lévrier irlandais . . . J'aurai une superbe chaîne stéréo que j'écouterai ou j'irai peut-être au cinéma, au théâtre ou au ballet . . . "
>
> Pete, 18 ans, région rurale de l'Ontario

> " L'enfant se couche à 7 heures. Après, je discute avec mon mari. La communication c'est très important dans le couple. Nos fins de semaines sont très actives, remplies de sports . . . "
>
> Lise, 15 ans, région rurale du Québec

> " Je jouerai avec les enfants – j'espère être une bonne mère! Je ferai de la lecture . . . je regarderai la télé. Une fois par semaine, j'assisterai à mon cours à l'université. Je ne veux pas trop sortir pendant que les enfants sont jeunes ".
>
> Miriam, 17 ans, Montréal

Il était difficile de répartir les loisirs selon les classes sociales ou les distinctions de race, dans la mesure où les adolescentes ont mentionné un grand nombre de loisirs différents. Les principales activités relevées dans tous les groupes sont la télévision, les activités familiales, et, pour les hommes, les sports.

N. Lieu de résidence

Le lieu de résidence influe sur les possibilités d'emploi, les loisirs et le mode de vie en général. Bien que nous ne l'ayons pas explicitement demandé, certaines adolescentes nous ont indiqué où elles voulaient habiter. Dans l'ensemble, la majorité des adolescentes vivant dans des centres urbains importants

(sauf Ottawa) comptaient rester dans la même ville[14]. Ceux et celles qui avaient visité d'autres provinces ou d'autres pays et qui avaient habité dans d'autres pays acceptaient plus volontiers l'idée de vivre ailleurs. Les adolescentes de familles de SSE élevé, même celles qui ne connaissaient pas encore d'autres pays, étaient plus ouvertes à l'idée de vivre dans un pays étranger, une province différente ou une autre ville. Les jeunes de familles de SSE défavorisé étaient particulièrement enclins à vouloir rester là où nous les avons rencontrés, près de leurs familles. Un plus grand nombre de filles que de garçons, et tout particulièrement les Canadiennes françaises, s'inquiétaient à l'idée d'habiter loin de leurs parents. Certaines des jeunes filles qui voulaient vivre ailleurs laissaient entendre que leurs parents ou leur mère pourraient les accompagner. Charmane, jeune Antillaise âgée de 17 ans, habitant Montréal, voulait étudier la médecine à Vancouver. À 30 ans, elle comptait exercer la médecine à Vancouver et soutenir sa mère financièrement.

Le pourcentage d'adolescentes de milieux ruraux qui comptaient vivre à la ville était supérieur au pourcentage d'adolescentes de centres urbains qui comptaient habiter à la campagne. En revanche, un certain nombre d'adolescentes de milieux ruraux ont affirmé qu'elles ne vivraient pas dans une grande ville puisque ce n'était pas un endroit indiqué pour élever des enfants. Plusieurs d'entre elles comptaient vivre dans de petites villes.

Presque toutes les adolescentes qui ont parlé de leur résidence ont affirmé qu'elles voulaient être propriétaires plutôt que locataires. La plupart voulaient habiter une maison spacieuse avec un grand jardin. Vu le coût de l'habitation et les hypothèques élevées, il s'agit d'une aspiration très peu réaliste. Celles qui voulaient vivre dans une région urbaine préféraient en général la banlieue comme lieu de résidence au centre-ville.

Les commentaires qui suivent présentent le point de vue des jeunes sur leur lieu de résidence souhaité :

> " J'habiterai en banlieue (de Montréal) dans ma propre maison ".
>
> Juliet, 17 ans, Montréal

(Où habites-tu?) " En banlieue. Non. Dans une vieille maison très spacieuse, avec une grande arrière-cour . . . près de Jericho Beach ".

Joan, 18 ans, Vancouver

" Je vivrai à Toronto . . . ou à New York ou Paris. Je serai journaliste ou je travaillerai pour les Affaires extérieures . . . "

Andrea, 16 ans, Toronto

" J'habiterai quelque part aux États-Unis. J'aurai une jolie maison, une voiture de sport et un emploi assuré . . . "

George, 17 ans, Winnipeg

Une jeune fille autochtone avait des objectifs précis pour son futur lieu de résidence :

" J'aimerais vivre en forêt . . . Le bois, c'est dur je le sais, mais mon amour de la forêt est plus fort que tout ".

Mariette, 16 ans, région rurale du Québec

O. Principal désir des adolescentes pour l'avenir

À la suite du compte rendu verbal d'un jour type à l'âge de 30 ans, nous avons demandé aux adolescentes ce qu'elles désiraient le plus dans l'avenir. Elles avaient déjà décrit de façon plus ou moins détaillée certains aspects de leurs aspirations. Nous voulions qu'elles précisent leur principaux objectifs, pour nous permettre de saisir dans quelle mesure ces buts pouvaient annoncer, influencer ou modifier leur avenir. Nous avons pu distinguer trois modes de vie différents : celles qui insistaient sur le mariage et la vie familiale, celles qui mettaient l'accent sur l'emploi ou la carrière et celles qui visaient à d'autres buts, tels que la richesse, une jolie maison, le bonheur ou la paix dans le monde. Quarante-cinq pour cent des filles et 18% des garçons accordaient une importance particulière à une relation solide et une vie familiale heureuse. Vingt-six pour cent des filles et 39%

Tableau 7 : Principal objectif d'avenir des adolescents, selon le sexe

	Filles	Garçons
Mariage et vie familiale réussie	45,4% (54)	17,9% (5)
Réussite professionnelle	26,1% (31)	39,3% (11)
Autre*	28,6% (34)	42,9% (12)
Total	100% (119)	100% (28)

* Notamment l'argent (8,2%), le bonheur (12,7%), la paix (2,7%), les ami(e)s (2,7%) et une belle maison (4,8%). Le pourcentage de la catégorie " autre " était de 31,1%.

des garçons insistaient plutôt sur un emploi stimulant. Enfin, 29% des filles et 43% des garçons avaient divers autres objectifs. Le Tableau 7 présente les principaux objectifs d'avenir des adolescentes.

Nous pourrons mieux saisir les priorités des adolescentes en examinant d'abord leur description d'un jour type, puis leur principal objectif pour l'avenir.

P. Futur jour type : prédominance du mariage et de la famille

Près de la moitié des jeunes filles de l'étude ont affirmé qu'une vie de famille heureuse et un bon mariage constituaient les aspects les plus importants de leur avenir. Nous en citerons deux exemples. Leurs descriptions d'un jour type à

30 ans fournit certaines indications du mode de vie auquel elles aspirent et qu'elles comptent adopter.

Kathy, 16 ans, qui vit à Toronto, présente le premier exemple d'une journée typique dans l'avenir. Son père travaille dans un bureau et sa mère est au foyer. Tous deux sont d'origine britannique. Au moment de l'entrevue, Kathy était en 11^{e} année. Elle avait obtenu une moyenne de 90% l'année précédente, et pouvait par conséquent viser à une profession de niveau élevé. Néanmoins, elle croyait plutôt que, à 30 ans, elle devait être à la maison avec ses enfants. Nous avons d'autre part rencontré son frère, qui voulait devenir architecte. Pour lui également, l'épouse devait rester à la maison avec les enfants, pendant qu'il poursuivait sa carrière. Le frère et la soeur étaient tous deux membres d'un groupe paroissial protestant pour les jeunes.

> " À 6 h 30 ou 7 h, je me lèverai et préparerai le petit déjeuner pour ma famille – si j'en ai une. Je les aiderai à se préparer pour le travail et je me rendrai ensuite à mon travail – à temps partiel – à la pharmacie. (Elle veut devenir pharmacienne). (Combien d'enfants as-tu?) Deux. Ils ont tous deux moins de 5 ans. (Silence) Bien . . . peut-être que je resterai à la maison si mes enfants ont moins de 5 ans. Je ne travaillerai pas avant que le plus jeune ait 13 ou 14 ans . . . (Silence) Ou alors, je travaillerai peut-être en soirée ou à temps partiel, s'ils avaient moins de 5 ans. Mon mari s'occuperait d'eux pendant la soirée. (D'accord, disons que tes enfants ont moins de 5 ans). Et bien, pendant la journée je m'occuperai des travaux ménagers . . . je ferai la lessive . . . ou j'étudierai. Je passerai du temps avec les enfants, j'aurai quelques passe-temps, ou je lirai. Nous vivrons à la campagne, si mon mari est fermier. (Et s'il ne l'est pas?) S'il travaillait à la ville, nous y habiterions ".
>
> Kathy, 16 ans, Toronto

Lorsque nous avons demandé à Kathy ce qu'elle désirait le plus dans l'avenir, elle a répondu " une famille – des enfants et un mari ". Elle comptait organiser sa vie en fonction du travail de son mari et de ses enfants, tout au moins pendant les 15 années qui suivraient la naissance du premier enfant. Si elle terminait son cours de pharmacienne à 22 ans, elle ne pourrait travailler à temps plein que pendant 3 ans avant de quitter le marché du travail pour une période de 15 ans. Si elle continuait de travailler à temps partiel, elle pourrait reprendre éventuellement le

travail à temps plein sans trop de difficultés. D'un autre côté, en vivant à la campagne, il lui serait peut-être plus difficile d'obtenir un emploi ou de trouver une gardienne pendant qu'elle travaillerait à temps partiel et que son mari serait occupé. Les interruptions et les silences au cours de l'entrevue signalent qu'il s'agissait pour Kathy d'une première réflexion sur le sujet et qu'elle s'apercevait, au fil de la description, des contradictions de ses prévisions.

Nancy, 16 ans, d'une famille irlandaise d'ouvriers qualifiés de Winnipeg, jugeait la vie de famille primordiale. Sa mère était décédée cinq ans plus tôt et elle vivait avec sa demi-soeur, ses frères jumeaux et sa " belle-maman ". Nancy était une étudiante de 11^{e} année, sa moyenne était de C- et elle comptait devenir infirmière.

> " Je ne travaillerai pas, parce que je ne veux pas envoyer mes enfants dans une garderie. Donc, je me lève et prépare le petit déjeuner. Mon mari va au travail. Nous vivons dans une grande maison. Mon enfant la plus âgée a sans doute 5 ans. Je nettoie la maison et je vais faire des courses avec la plus jeune, ou je joue avec elle. Je rencontre des amies à midi au centre-ville. Nous discutons tranquillement ensemble, puis je rentre à la maison. Je passe mes après-midi avec des amies et leurs enfants. Je rentre à la maison vers 4 h et je prépare le dîner ".
>
> " Nous faisons la vaisselle ensemble, nous allons au terrain de jeux avec les enfants, par exemple, et ensuite nous les couchons. Nous passons nos soirées devant la télé ou simplement ensemble à faire autre chose. (Quand t'occupes-tu des travaux ménagers?) Le samedi, nous nous partageons le gros de l'entretien. Lorsque les enfants auront environ 12 ans, je voudrais retourner au travail. Si nous pouvons nous le permettre, ce serait une belle vie! "

Lorsque nous avons demandé à Nancy ce qu'elle désirait le plus de l'avenir, elle a répondu :

> " Sans doute, avoir une famille – trois enfants! "
>
> Nancy, 16 ans, Winnipeg

C'étaient surtout les filles qui comptaient centrer leur vie autour de la famille. En particulier celles qui provenaient de familles biparentales où la mère n'était pas sur le marché du travail ou travaillait depuis plus de dix ans mais n'aimait guère son emploi. Un nombre impressionnant d'entre elles étaient immigrantes, autochtones ou d'origine autre que britannique. De plus, un pourcentage plus élevé de décrocheuses que d'étudiantes se rangeaient dans ce groupe.

Q. Futur jour type : prédominance du travail rémunéré

Les garçons étaient plus nombreux que les filles à concevoir leur avenir en termes de travail rémunéré. Les adolescentes dont la mère avait un emploi satisfaisant étaient plus susceptibles de se retrouver dans ce groupe. Un pourcentage plus élevé de jeunes filles de familles monoparentales voulaient orienter leur vie en fonction de leur emploi. Même désir, d'ailleurs, chez celles qui étaient enfant unique ou cadette d'une famille où il n'y avait pas de garçons. Les étudiantes et les filles et garçons de milieu rural se rangeaient en général dans cette catégorie, contrairement aux décrocheuses.

Pour Gilda, 15 ans, d'une région rurale de l'Ontario, le travail était prédominant dans la vie. Elle était en 9^{e} année et avait une moyenne de B^{-}. Elle voulait devenir la première femme à la tête d'une troupe dans la milice ou une astronome. Son père était ouvrier qualifié et sa mère s'intéressait à l'écriture et à l'artisanat. Elle nous a présenté deux scénarios différents pour l'avenir, selon la carrière qu'elle choisirait :

> " Je suis dans la milice, je me lève à 4 h 30 le matin, j'enfile mon uniforme et je déjeune. Si je suis officière dans un régiment féminin, j'enseignerai toute la journée. Je vivrai à la caserne . . . Nous mangerons en groupe. Je les enverrai au lit à 9 h 45 le soir et j'aurai ensuite un peu de temps libre. (Que feras-tu ensuite?) J'appellerai sans doute ma mère et je préparerai mes cours pour le lendemain. Je me coucherai vers 10 h 30 ".
>
> " Si je me dirige en astronomie, je me lèverai vers 6 h, déjeunerai et me préparerai. Je me rendrai à l'observatoire vers 9 h. Ils auront noté ce qui s'est passé pendant la nuit,

j'aurai des calculs à faire et j'utiliserai le téléscope. Je rentrerai à la maison vers 7 h. (Que feras-tu?) Je me reposerai. Je devrai peut-être préparer une conférence. Je serai propriétaire d'une maison à Toronto. J'aurai peut-être à voyager. (Silence) (Et ta vie personnelle?) Oh . . . je serai peut-être mariée, mais j'ignore si j'aurai des enfants. Mais il se peut que je sois toujours célibataire. (Quel est ton principal objectif dans l'avenir?) L'ambition . . . un but . . . un emploi stimulant! "

Gilda, 15 ans, région rurale de l'Ontario

Aux murs de sa chambre, Gilda avait fixé des cartes astronomiques. Elle lisait des livres d'astronomie et admirait par dessus tout une astronome qui avait écrit des ouvrages sur les étoiles.

Pour Anne également, adolescente de 15 ans vivant à Vancouver, le futur tournait autour du travail. Elle était de famille monoparentale, mais habitait, au moment de l'entrevue, avec une amie de sa mère, le copain et le père de cette amie. Anne était en 11e année et avait une moyenne de C-. Elle comptait s'inscrire au collège pour obtenir un diplôme en " Tourisme et hospitalité ". Elle a décrit son jour type ainsi :

" Je me lèverai, prendrai une douche, me sécherai les cheveux, me maquillerai, me friserai les cheveux, m'habillerai et préparerai le petit déjeuner. (Pour toi?) Probablement pour l'enfant . . . de 4 ou 5 ans. Je préparerai ensuite son repas de midi et nous partirons en voiture . . . Il ira à l'école ou à la garderie. Nous partirons donc vers 8 h. Je le conduirai et j'irai ensuite au travail. (Quel genre de travail?) Dans une agence de voyages, je l'espère . . . Je ferai des réservations, j'organiserai des voyages. Ensuite, je déjeunerai. Non, à quelle heure prend-on la pause café? Avant midi? Je prendrai une pause café . . . Je travaillerai ensuite jusqu'au déjeuner. Veux-tu que je te décrive le déjeuner? . . . J'irai manger au White Spot avec ma soeur, ou avec une collègue de travail, ou avec une amie. Je retourne ensuite au bureau et travaille jusqu'à la fin de la journée . . . vers 4 h 30 ou 5 h. Je vais chercher l'enfant . . . je l'avais presque oublié celui-là! . . . à la garderie. Je rentre à la maison et prépare le dîner. (Est-ce que tu fais les courses pour le dîner en te rendant à la maison?) Non, je fais ça la fin de semaine. Je prépare le dîner, lave la vaisselle et passe un peu de temps avec l'enfant. Je le couche . . . vers 7 h 30 ou 8 h. (Est-ce que tu fais des téléphones?) J'imagine, oui, j'appelle une amie. (Où

est le père de l'enfant?) Il n'est sans doute pas là! (Comment considères-tu ta vie à 30 ans?) J'en suis satisfaite. Enfin . . . (Des sentiments contradictoires?) Oui . . . (Qu'est-ce que tu attends le plus de l'avenir?) Un bon emploi . . . avec un bon salaire et des heures raisonnables . . . 9 à 5. Des vacances payées et des congés de maladie. J'imagine qu'il y aurait un syndicat . . . "

Anne, 15 ans, Vancouver

Les adolescentes qui se préoccupaient d'abord de leur futur emploi ne comptaient pas s'absenter longtemps du travail lorsqu'elles auraient des enfants (si elles en voulaient). La plupart espéraient bien établir leur carrière avant d'avoir des enfants. Quelques jeunes filles de ce groupe ne comptaient ni se marier, ni avoir d'enfants.

R. Futur jour type : prédominance de divers autres objectifs

Pour 72% des filles de notre étude, la famille ou le travail prédominait dans les descriptions de leur avenir, mais certains autres éléments avaient également une grande importance. Certaines adolescentes, par exemple, voulaient avoir suffisamment d'argent pour voyager, pour acheter une grande maison ou pour vivre " dans l'aisance ". D'autres ont mentionné l'importance des amies, du bonheur ou de la paix dans le monde. Les garçons étaient plus portés que les filles (43% contre 29%) à accorder de l'importance à autre chose qu'à la famille. Ils voulaient, par exemple, " réussir ", devenir riche, gagner à la loterie, être propriétaire d'une maison. Voici quelques exemples des principales aspirations des garçons de notre étude :

" . . . bien réussir. Pouvoir me payer ce que je veux. Avoir une belle vie, stable. C'est effrayant, mais . . . je veux faire beaucoup d'argent. La bourse est mon passe-temps ".

Lorne, 19 ans, Montréal

" . . . laisser le bureau d'architectes et vivre sur une ferme à temps plein. Tout au moins, m'occuper de la ferme à temps partiel ".

John, 18 ans, Toronto

" Être à l'aise . . . avoir une voiture, ma propre maison, de l'argent pour prendre des vacances . . . et pour les activités quotidiennes ".

Jack, 18 ans, Dartmouth

" Une belle grande ferme ".

Bill, 15 ans, Vancouver

Les jeunes filles qui n'insistaient ni sur la famille ni sur l'argent aspiraient plutôt au bonheur personnel, à une belle maison ou, pour quelques-unes, à la paix dans le monde. Les commentaires qui suivent en sont quelques exemples. La première, Julia, avait 15 ans et venait d'une famille de professions libérales de Montréal. Ses parents étaient tous deux diplômés universitaires de troisième cycle et sa mère faisait du bénévolat. Lorsque nous avons demandé à Julia ce qui comptait le plus pour elle, elle a d'abord insisté sur le fait qu'elle devait " prendre plaisir " à ce qu'elle faisait. Dans la description qui suit, elle a surtout mis l'accent sur son travail :

" Je me lèverais à 6 h 45, me préparerais et prendrais le petit déjeuner. Je me rendrais ensuite au travail. Si j'étais journaliste, je serais peut-être dans un pays étranger. Je n'ai pas besoin d'un lieu de résidence stable. Je compte beaucoup voyager. J'habiterai peut-être avec un homme, ou seule – ou avec un chien. Je ne pense pas me marier ou avoir des enfants. Je n'aime pas particulièrement les enfants et l'idée de vivre avec quelqu'un d'autre ne me plaît pas. Je veux voyager et écrire. Je ne veux pas avoir des enfants et les expédier à une garderie . . . Je partagerai peut-être aussi un appartement . . . Je serai peut-être archéologue ou écrivaine ".

" Après le travail, je ferai ce que je fais maintenant. Aller au théâtre avec des amies, écrire, lire, dessiner ou sortir quelque part. Je me coucherai vers 11 heures . . . (Que désires-tu le plus à l'avenir?) Prendre plaisir à ce que je

fais! Même si je me retrouve mariée, avec deux enfants, j'espère que j'aimerai ça! "

Julia, 15 ans, Montréal

Dans la mesure où de nombreux garçons visaient à d' " autres " buts, voyons l'exemple d'un jeune autochtone de 16 ans d'une région rurale du Québec qui a dit vouloir s'occuper du bien-être des autochtones. Il avait cinq frères et soeurs et ses parents étaient peu instruits. Voici le jour type qu'il nous a présenté :

" . . . vivre dans un camp ou avoir une tente bien arrangée ici à _____. Peut-être que je serais marié et aurais un enfant. Un seul c'est assez. S'il y a du travail disponible, c'est sûr que je vais travailler. Je chercherais bien fort du travail, et donnerais mon nom à plusieurs employeurs. Je ne compterais pas sur ma femme pour faire le repas. Dans le bois, j'ai appris à préparer la viande, à faire le pain. À 30 ans, je ne serais pas heureux car j'aurais perdu ma jeunesse et mes amis. On n'ira plus aux mêmes endroits le soir. Ça sera des bars plus chics où on ne se parle pas, où on ne se connaît pas. Maintenant, dans les bars où je vais tout le monde se connaît, se prête des cigarettes. Je veux travailler au bien-être des Indiens comme mon père le fait. Mon père cherche des contrats pour faire travailler les Indiens. J'aimerais être un conseiller ou un chef de bande. J'aimerais aussi fournir du travail à au moins un Indien ".

Philippe, 16 ans, région rurale du Québec

S. Conclusion : aperçu de la vie personnelle future

Afin de résumer les données sur la vie personnelle recueillies au fil des entrevues, nous pouvons affirmer que, dans notre étude, la majorité des adolescentes qui étaient étudiantes au niveau du secondaire centraient leur vie autour du travail scolaire, de leurs camarades de classe et de leurs activités parascolaires. Les jeunes qui participaient à de nombreuses activités en dehors des heures de classe étaient, en général, les meilleures élèves et celles de familles aisées. Les garçons étaient membres d'un plus grand nombre de clubs ou d'équipes de l'école que les filles.

Pendant leur temps libre, les filles passaient beaucoup de temps à regarder la télévision. Plusieurs d'entre elles ont dit regarder les " téléromans ". Certaines adolescentes sans emploi regardaient jusqu'à 10 heures de télévision par jour. Les garçons en faisaient autant, mais participaient plus que les filles aux activités sportives, en particulier dans le cadre de l'école, et passaient plus de temps à sortir avec leurs amis. Pour l'un et l'autre sexe, les rencontres sociales avaient une grande importance. Les jeunes se rencontraient autour de leurs casiers à l'école, à la cantine, dans des centres commerciaux et à la maison.

Lorsqu'elles tentaient d'imaginer leur vie future, les adolescentes prenaient parfois pour acquis que les priorités et les intérêts du moment seraient les mêmes dans l'avenir. Une jeune fille, par exemple, nous a dit qu'à 30 ans : " j'imagine que j'aurai la même coupe de cheveux ". Une autre a affirmé qu'il lui faudrait travailler pour se payer " des choses comme . . . comme . . . des jeans ". De nombreux garçons comptaient participer tout aussi activement que dans le présent à des activités sportives. Filles et garçons comptaient regarder la télévision autant qu'à l'heure actuelle.

Pourtant les garçons et les filles présentaient des scénarios quelque peu différents. Les filles voulaient travailler à temps plein tout en se mariant et en ayant une famille. Elles avaient tendance à insister davantage sur leur vie familiale éventuelle. Elles décrivaient en détails l'emploi et la personnalité de leur époux, l'âge et le sexe de leurs enfants et la maison dans laquelle elles vivraient. Elles comptaient consacrer la majeure partie de leur temps libre à leurs enfants et à leur époux. Les garçons, d'autre part, comptaient avoir des activités, sportives et sociales par exemple, à l'extérieur de leur famille. Toutefois, filles et garçons pensaient consacrer une grande partie de leur temps libre à la télévision ainsi qu'à leur partenaire et à leurs enfants.

Près des trois quarts des filles et 64% des garçons voulaient être mariés à 30 ans. À cet âge, les filles s'attendaient plus que les garçons à avoir des enfants. Les garçons semblaient moins préoccupés par l'idée du mariage légal, bien que la plupart d'entre eux aient laissé entendre qu'à un certain moment de leur vie (en général avant 40 ans), ils se marieraient et " s'installeraient ". Pour les deux sexes, le mariage représentait la situation de famille adulte. La plupart

comptaient avoir des enfants. Très peu d'adolescentes semblaient conscientes des modes de vie différents ou désireuses de vivre différemment.

Bien que les trois quarts des jeunes filles aient exprimé le désir d'avoir un emploi rémunéré à l'âge de 30 ans, en général, leur vie personnelle avait priorité sur le travail. Elles ne s'attendaient pas à éprouver des problèmes financiers ou à compromettre leurs chances de trouver un autre emploi ou d'être promues, si elles arrêtaient de travailler pour élever leurs enfants. De nombreuses adolescentes comptaient quitter le marché du travail pendant 15 ans ou plus sans en subir de conséquences fâcheuses. Très peu d'entres elles semblaient avoir réfléchi à leur retour sur le marché du travail et aux dispositions qu'elles auraient à prendre. Elles supposaient que, à l'image de leur mère, elles pourraient rester à la maison pour élever leurs enfants. Un seul regard du côté du pourcentage élevé de mères qui occupent un emploi tout en ayant de jeunes enfants indique que les prévisions de nos adolescentes manquent de réalisme.

Pour ce qui est des travaux ménagers, le quart des filles et plus du tiers des garçons croyaient qu'il devrait y avoir répartition des tâches. Mais, pour la majorité des adolescentes de notre étude, les travaux ménagers constituaient un " travail de femme ". Environ la moitié des garçons s'attendaient à ce que leur future épouse reste à la maison avec les enfants pendant qu'ils poursuivraient leur propre carrière. Les filles, par ailleurs, étaient indécises quant à la garde des enfants. La plupart de celles qui comptaient avoir recours aux garderies n'étaient pas au courant de la pénurie actuelle en matière de services de garderie. De nombreuses adolescentes ont toutefois affirmé vouloir rester à la maison avec leurs enfants. Elles se croyaient **responsables** des travaux ménagers et du soin des enfants, même si beaucoup d'entre elles s'attendaient à ce que leur époux les **aide.**

Les jeunes filles qui comptaient poursuivre des études universitaires et une carrière avaient plus tendance à insister sur la répartition des tâches domestiques dans l'avenir. Les jeunes de l'un et l'autre sexe dont la mère exerçait une profession libérale ou dont les parents étaient divorcés semblaient plus soucieux de répartir également les travaux ménagers.

En cas de grossesse imprévue, la moitié des filles de l'étude ont affirmé qu'elles garderaient l'enfant. Toutefois, moins du cinquième des adolescentes ont dit que, dans une telle situation, elles se marieraient. L'avortement semblait plus acceptable pour les filles que pour les garçons, mais seulement 28% des filles y auraient sérieusement pensé. Très peu d'adolescentes semblaient conscientes des difficultés qu'elles pourraient avoir à élever un enfant avant d'avoir une certaine sécurité financière et d'être prêtes sur le plan émotif ou psychologique. Les entrevues menées auprès des 6 mères adolescentes ont montré sous un jour réaliste les problèmes auxquels doit faire face l'adolescente célibataire qui élève un enfant. Mais ces jeunes filles, semble-t-il, ont compris ces problèmes " trop tard ".

Le célibat faisait toujours l'objet de préjugés, en particulier chez les jeunes filles de notre étude. Plusieurs adolescentes ont utilisé l'expression péjorative " vieille fille ", alors que d'autres disaient qu'on les prendrait en pitié si elles n'étaient pas mariées à 35 ans. Environ 15% des filles ont affirmé qu'elles seraient peut-être toujours célibataires à 30 ans, mais certaines d'entre elles comptaient se marier plus tard. Pour la majorité des adolescents de l'étude, et surtout pour les filles, une vie sans mariage ni enfant était vide et sans attrait. Le travail importait puisqu'il permettait de faire vivre la famille, d'atteindre un niveau de vie plus élevé et un plus grand épanouissement. La plupart des filles et des garçons préféraient concilier vie familiale et travail satisfaisant. Certaines adolescentes pensaient pouvoir conjuguer les deux, mais la majorité des garçons étaient persuadés qu'ils pouvaient se permettre l'un et l'autre, puisque les hommes ne sont pas appelés, en général, à choisir entre famille et travail rémunéré. Quelques garçons ont toutefois laissé entendre qu'ils devraient peut-être faire certains compromis dans leurs projets de carrière afin de permettre à leur épouse de concrétiser ses ambitions.

La majorité des adolescentes de notre étude se faisaient une idée plutôt idyllique de leur vie personnelle à 30 ans, en partie à cause de leur expérience limitée de la vie et pour avoir été exposées aux représentations romantiques du couple, du mariage et de la vie familiale dans les romans, les revues et à la télévision. Elles comptaient en général être mariées au même homme toute leur vie, avoir deux enfants normaux et en bonne santé, vivre dans une maison qui leur appartiendrait à proximité de leurs parents ou de leurs frères et soeurs, et avoir un

mari affectueux qui exercerait une profession libérale. Pendant leur temps libre, elles envisageaient de regarder la télévision, jouer avec leurs enfants, avoir des conversations intimes avec leur mari devant la cheminée et visiter des pays exotiques pendant leurs vacances. Aucune adolescente n'envisageait la possibilité d'avoir un mari chômeur, et toutes celles qui voulaient faire carrière ne s'attendaient qu'à une discrimination sexuelle mineure dans le domaine des promotions. Très peu d'adolescentes envisageaient le divorce. Nous ne voulons pas, bien entendu, que les jeunes aient une vision pessimiste de l'avenir. Mais il nous semble important qu'elles soient conscientes des obstacles possibles afin d'ébaucher des projets réalistes.

Dans le dernier chapitre, nous discuterons des possibilités de réalisation des projets d'études, de travail et de vie personnelle que les adolescentes élaborent. Étant donné les tendances économiques et sociales actuelles, les adolescentes pourront-elles concrétiser leurs rêves?

CHAPITRE 5
RÊVE OU RÉALITÉ? QUELQUES CONCLUSIONS

> " À 22 ans, je serai mariée à l'ami que j'ai actuellement. Nous habiterons à Toronto, dans une maison . . . Je serai propriétaire ou gérante d'un magasin . . . "
>
> Risa, 17 ans, Toronto

A. Introduction

Quelles conclusions pouvons-nous tirer des activités et des projets d'avenir de notre échantillon d'adolescentes canadiennes? Nous avons vu qu'elles conçoivent l'avenir de façon très romantique parce qu'elles ne sont pas conscientes des possibilités qui s'offrent à elles et des obstacles qui pourront entraver la réalisation de leurs projets. À l'âge de 15 ans, de nombreuses adolescentes ont une connaissance très vague du monde extérieur à leur famille et à leur école. Vers 19 ans, elles ont en général une certaine expérience du marché du travail, un cercle d'ami(e)s plus étendu et une relation qui pourrait les mener au mariage. En revanche, cette expérience et cette connaissance accrues semblent orienter les choix de profession et parfois les objectifs de vie des adolescentes dans une voie plus traditionnelle.

Alors que le fait d'avancer en âge peut porter les adolescentes à formuler des projets plus traditionnels, un milieu familial aisé et instruit semble élargir l'éventail de leurs choix de carrières. Dans notre étude, de même que dans diverses autres recherches, les adolescentes de SSE élevé optaient pour des programmes universitaires plus exigeants. Elles avaient également plus tendance que les jeunes filles de SSE défavorisé à viser à des professions non traditionnelles. Alors que les adolescentes de SSE défavorisé s'orientaient vers des emplois de " cols roses ", celles de SSE élevé tentaient d'accéder à des professions bien rémunérées, en particulier la médecine et le droit, qui ont été traditionnellement dominées par les hommes. Le milieu socio-économique de la famille demeure, par conséquent, un facteur important qui influence les projets d'avenir des adolescentes, bien qu'il existe évidemment quelques exceptions à cette tendance.

Même si les adolescents de l'un et l'autre sexe traversent souvent une période de rejet des normes et des valeurs parentales, ils ont tendance à reproduire les attitudes familiales acquises envers l'éducation et la réussite. Ainsi, notre étude a montré que les adolescentes dont les parents exerçaient une profession libérale percevaient généralement leurs parents comme des modèles. Elles avaient également plus confiance en leur aptitude à façonner leur avenir que les filles de familles défavorisées. Il va sans dire que cette attitude leur sera des plus utiles dans leur planification. Notons d'autre part que les adolescentes de SSE élevé étaient financièrement privilégiées, ce qui leur permettra de mener leurs projets à terme sans avoir à interrompre ou à compromettre leurs études pour subvenir à leurs besoins ou contribuer au revenu familial. En général, les adolescentes de SSE démuni croyaient plutôt que leur avenir dépendait du destin ou de la chance. Toutefois, nous avons relevé quelques exemples de jeunes filles de SSE défavorisé qui formulaient des projets ambitieux à l'image de certaines femmes qu'elles avaient remarquées au fil de leurs lectures ou à la télévision.

Le pourcentage très élevé d'adolescentes qui regardaient au moins deux heures de télévision par jour indique l'importance de ce média chez les jeunes. À relever le nombre de jeunes filles qui admiraient les actrices de téléromans, de comédies de situation et de cinéma, nous pourrions en conclure que la télévision fournit non seulement des modèles mais aussi des aspirations précises concernant la vie adulte. Des études récentes ont souligné que la représentation des femmes à la télévision tend à être sexiste et axée sur la consommation[1]. Cet état des choses préoccupe sérieusement celles qui tentent de promouvoir la participation entière des femmes de tous les âges à la vie et au travail de notre société. Il semble qu'un contrôle, voire un changement des stéréotypes transmis par la télévision soit essentiel à la création de modèles stimulants pour nos adolescentes.

Si notre but est d'aider les jeunes filles à se défaire du stéréotype de la femme dépendante sur les plans économique et émotif, il nous faut les encourager à formuler des projets ambitieux et réalistes. Ces projets ne doivent pas se contenter de tenir compte des inégalités actuelles et des possibilités restreintes qui s'offrent aux femmes. Une volonté de changement doit les animer. Les jeunes filles ne pourront connaître une plus grande égalité si elles ne sont pas conscientes des stéréotypes que leurs choix reflètent et des difficultés possibles qu'ils

pourraient entraîner. Dans la section qui suit, nous discuterons des conclusions que nous avons tirées des projets scolaires, professionnels et personnels des adolescentes, et des répercussions de ces projets sur l'égalité des sexes.

B. Études

D'après les renseignements recueillis au fil des 150 entrevues, nous avons conclu que le système scolaire détourne les adolescentes d'une confrontation lucide avec les controverses de la société et du monde politique. De nombreux établissements scolaires ont omis de sensibiliser les étudiantes à certaines réalités importantes du monde, prenant pour acquis que certains enseignements reviennent aux parents, qu'il faut tenir les jeunes à distance des questions morales complexes ou qu'il faut tout simplement éviter la polémique. Par conséquent, les adolescentes préparent leur avenir sans connaître les aspects pratiques de la réalité sociale, politique et économique. Vu le peu d'insistance sur les sciences sociales et économiques, les étudiantes ne connaissent guère l'organisation du marché du travail, les différents modes de vie possibles ou les problèmes sociaux auxquels elles auront peut-être à faire face dans l'avenir.

Il va sans dire que les conseillers et conseillères en orientation ne sont pas entièrement responsables du peu de connaissance que les étudiantes ont du monde extérieur. Les étudiantes se sont plaintes de l'absence de services d'orientation (dans les écoles rurales), du peu de renseignements fournis sur les exigences scolaires et les possibilités d'emploi, ou du caractère dépassé de ces services. Les adolescentes ont besoin d'en connaître davantage. Il leur faut savoir comment fonctionne la société, tout autant, sinon plus, qu'il ne leur faut de connaissances mathématiques ou historiques. Afin de planifier leurs études et leur occupation future, elles devraient saisir toute la portée des stéréotypes féminins et masculins dans les choix de cours collégiaux ou universitaires, être conscientes de la discrimination dans l'emploi, des rémunérations inégales entre hommes et femmes, des changements qui perturbent le marché du travail, du " double fardeau " des femmes aux prises avec les travaux ménagers et le travail rémunéré, et des répercussions de la dépendance économique des femmes. Elles ont besoin de savoir que les choix de carrière des femmes les ont réduites à un éventail d'emplois

plus limité que celui des hommes, où le revenu est inférieur, le prestige faible, les possibilités de promotion restreintes et les pensions inadéquates. Afin de pouvoir discuter des nouvelles façons de concilier emploi et vie familiale, les adolescentes ont intérêt à rencontrer des femmes qui ont refusé les emplois traditionnels d'enseignante, d'infirmière, d'employée de bureau ou de femme au foyer.

Il faudrait trouver un moyen de contrecarrer les " tendances cachées " des programmes scolaires. Ces tendances cachées reproduisent des stéréotypes qui influencent les adolescentes dans leurs choix d'avenir. Elles s'aperçoivent, par exemple, que les enseignants sont en général des femmes et les directeurs d'école des hommes. Plus elles avancent dans leurs études, moins les femmes sont nombreuses parmi le corps enseignant (à l'école publique surtout). Parmi leurs camarades de classe, elles constatent que la jeune fille " jolie " et " à la mode " reçoit du sexe opposé plus d'attention que l'adolescente " intelligente ". Elles se rendent compte que les garçons jouent au hockey et au football, alors que les filles jouent à la marelle, chantent dans la chorale et deviennent chefs de claque pour les activités sportives des garçons.

Les recherches indiquent également que les enseignants du secondaire et les conseillers donnent involontairement aux étudiantes l'impression qu'elles sont moins importantes que les étudiants de l'autre sexe. Les enseignants accordent plus d'attention aux garçons pendant les cours, leur donnent plus de conseils sur leur carrière et partent du principe qu'ils sont plus brillants et plus intéressés que les filles[2].

Les adolescentes absorbent inconsciemment le contenu caché et stéréotypé des programmes scolaires. Elles apprennent très tôt que, bien que la société ne pose pas de restrictions juridiques pour empêcher les filles d'obtenir une instruction aussi poussée que les garçons ou d'aspirer à des carrières supérieures, elle crée des aspirations qui détournent les filles vers d'autres buts. Notre société persiste à croire que les relations et la vie familiale ont plus d'importance pour les filles qu'une carrière rémunérée.

Néanmoins, les attitudes à l'égard des femmes et du travail changent. Bien entendu, les obstacles sociaux et économiques empêchent toujours les femmes

d'avoir un statut équivalent à celui des hommes. Malgré tout, certaines jeunes filles croient qu'il n'existe plus d'obstacles qui pourraient faire échec à leurs projets d'avenir. Mais les obstacles demeurent sous forme de concepts intériorisés. C'est-à-dire que, de nos jours encore, de nombreuses adolescentes **veulent** une vie très semblable à celle de leur mère et comptent donner priorité à la vie familiale.

Personne ne peut s'opposer à ce désir ou à cet objectif. En réalité, le problème se pose à un autre niveau. Dans une société en constante évolution, la travailleuse qui ne peut subvenir à ses propres besoins ou qui n'a pas la formation voulue pourra se retrouver dans une situation économique ou sociale précaire si les conditions de travail du conjoint se détériorent, si le mariage se solde par un divorce, etc. Que fera-t-elle, vers l'âge de 40 ans, lorsqu'elle aura fini d'élever sa famille?

Les adolescentes que nous avons rencontrées étaient plus ou moins conscientes des changements sociaux, puisqu'elles comptaient faire des études poussées et occuper un emploi rémunéré. Il s'agit là d'un changement important. En revanche, elles ne se rendent pas compte, en général, que leurs choix scolaires reproduisent des stéréotypes qui les relègueront aux conditions de travail déplorables que connaissent actuellement la majorité des Canadiennes. Il faudrait inclure les réalités de la vie des femmes adultes dans les programmes scolaires et offrir des solutions possibles aux injustices qu'elles vivent. Si nous persistons à taire ces réalités, nous continuons à maintenir la femme à un niveau inférieur sur le marché du travail, dans la famille et dans la société en général.

C. Travail

Plusieurs facteurs limitent les choix de carrière des adolescentes. La compétition pour l'admission à l'université, le taux de chômage élevé et le manque d'argent constituaient, pour de nombreuses adolescentes, des problèmes possibles. Par contre, très peu d'entre elles semblaient conscientes des limites imposées par les stéréotypes sexuels que révélaient leurs choix de carrière. Filles et garçons voulaient également poursuivre leurs études après le secondaire, mais les filles choisissaient leurs occupations parmi un éventail d'emplois beaucoup plus restreint.

Ces choix tendaient à confiner les femmes aux emplois moins bien payés ou non rémunérés et à les maintenir dans une dépendance économique à l'égard des hommes et des formes d'aide gouvernementale.

Malgré les choix traditionnels des filles de notre étude, environ 20% d'entre elles voulaient occuper un emploi non traditionnel, tel que docteure, avocate, vétérinaire, professeure d'université et diplomate. Ces jeunes filles n'étaient pas toujours aussi certaines que les garçons de réaliser leurs objectifs professionnels et elles ignoraient parfois les exigences scolaires imposées par ces programmes. Certaines, par ailleurs, connaissaient ces exigences et étaient bien décidées à concrétiser leurs projets. En général, les adolescentes qui optaient pour des occupations non traditionnelles étaient parmi les moins âgées et provenaient de familles à la fois aisées et instruites. Aucune des adolescentes de famille de SSE défavorisé n'avait choisi un travail spécialisé ou technique à l'image de l'emploi qu'effectuaient leurs parents (sauf pour l'informatique). En général, les adolescentes ne connaissent pas les emplois spécialisés ou techniques et ce sont rarement le genre d'emplois qu'elles voudraient occuper dans l'avenir.

Bien que les garçons rencontrés pour notre étude aient mentionné un plus grand nombre d'emplois que les filles, proportionnellement, aucun d'entre eux n'a choisi un domaine de travail dominé par les femmes. Les garçons, tout comme les filles, se conformaient aux stéréotypes traditionnels qui associent sexe et travail. Les filles semblaient toutefois moins astreintes que les garçons à ces modèles. Il va sans dire qu'il est peu intéressant pour les hommes de vouloir occuper les postes mal payés qui sont généralement le lot des femmes. Jusqu'au jour où ces emplois traditionnellement féminins comporteront un salaire et un statut plus élevé, très peu d'hommes s'y intéresseront, et les femmes retireront de leur travail bien moins que ce qu'elles méritent. Et pourtant ces emplois sont essentiels à notre société. Ils doivent être accomplis, mais non au détriment du bien-être économique et social de celles qui les accomplissent.

Dans leurs commentaires sur le travail rémunéré, la plupart des jeunes filles attachaient de l'importance aux aspects du travail que les femmes valorisent traditionnellement. Par exemple, de nombreuses adolescentes voulaient aider les gens ou travailler avec des enfants. Elles préféraient travailler avec le public

plutôt qu'avec des idées ou des objets. Elles voulaient un travail intéressant plutôt qu'un poste prestigieux ou très bien rémunéré. Les filles semblaient moins intéressées que les garçons par l'avancement ou les postes de gestion. Bien que certaines aient exprimé le désir de devenir riches, elles ne comptaient pas sur leur travail pour atteindre cet objectif, contrairement aux garçons. Tout comme les garçons, elles espéraient gagner à la loterie. Mais contrairement à eux elles espéraient également épouser quelqu'un de riche. Si nous pouvions encourager les filles à aspirer à des postes où elles auraient de plus grandes chances d'avancement, et si d'autre part elles étaient plus conscientes des conséquences néfastes des emplois mal rémunérés, elles atteindraient sans doute une plus grande indépendance économique et retireraient beaucoup plus de satisfaction de leur travail.

Malgré l'augmentation de la main d'oeuvre à temps partiel sur le marché du travail canadien, seulement 8% des adolescentes de notre étude envisageaient de travailler à temps partiel à 30 ans. La plupart de ces jeunes filles voulaient avoir du temps à la maison avec leurs enfants. Lorsque leurs enfants seraient d'âge scolaire, elles comptaient reprendre le travail à temps plein. La majorité des filles n'optaient pas pour le travail à temps partiel, mais celles qui choisissaient ce genre de travail ne semblaient pas savoir qu'elles recevraient un salaire moins élevé et des avantages sociaux limités. À moins que les employeurs soient dans l'obligation d'offrir des avantages sociaux fixés au prorata pour le travail à temps partiel, de nombreuses femmes mariées seront économiquement désavantagées dans l'avenir. Les adolescentes devraient connaître ces faits. Leur famille, leurs écoles et les groupes communautaires qu'elles fréquentent pourraient tous aider à les sensibiliser à ces réalités.

Les adolescentes qui voulaient un emploi rémunéré choisissaient, en général, le travail à temps plein. Elles comptaient pouvoir facilement inscrire leur enfant dans une garderie, convaincre leur mère de prendre soin de l'enfant ou engager une gardienne qui viendrait à la maison. D'autres jeunes filles, par contre, savaient qu'il est parfois très difficile pour les familles où les deux conjoints travaillent de trouver une gardienne ou une garderie qui convienne. Si le nombre de garderies subventionnées n'augmente pas, le pourcentage élevé de femmes qui comptent être sur le marché du travail dans 10 ans ne fera qu'aggraver la situation

déjà précaire des garderies surchargées. Les femmes auront à prendre des dispositions individuelles, à réduire leurs heures de travail ou à partager la garde des enfants avec leur conjoint. Cette dernière possibilité est peu vraisemblable, compte tenu du mode de travail des hommes et de leur attitude traditionnelle toujours bien ancrée dans le domaine de la garde des enfants. Avec l'augmentation du taux de divorce, de plus en plus de mères devront se trouver du travail rémunéré dans l'avenir. Il leur faudra par conséquent des services de garde fiables et peu coûteux.

Dans notre étude, 30% des adolescentes ont affirmé qu'à 30 ans elles resteraient au foyer pour s'occuper de leurs enfants. Très peu d'entre elles semblaient envisager les problèmes financiers qui pourraient les forcer à demeurer sur le marché du travail lorsque leurs enfants seraient d'âge préscolaire. Plutôt que de laisser croire aux filles que le travail rémunéré n'est qu'une question de choix, il faudrait les informer que la majorité des femmes adultes travaillent par nécessité financière et que la dépendance économique devient souvent une forme de dépendance psychologique. En cas de séparation ou de divorce, l'assistance gouvernementale sera parfois leur unique moyen de subsistance.

L'idée que les garçons de notre étude se faisaient des exigences du marché du travail était beaucoup plus proche de la réalité. Les garçons comptaient travailler toute la journée (un seul a fait allusion au chômage et un autre au travail à temps partiel), alors que de nombreuses filles s'attendaient à ce que leur employeur leur offre des conditions de travail assez souples pour qu'elles puissent satisfaire aux besoins de leur famille. Par exemple, de nombreuses jeunes filles comptaient au besoin pouvoir quitter leur travail et le reprendre plus tard sans conséquences défavorables. Certaines ne prévoyaient aucun problème pour concilier le soin aux enfants et une carrière exigeante. Les adolescentes du niveau secondaire ont grand besoin de renseignements réalistes pour leur apprendre le fonctionnement et les exigences du marché du travail. Mais il faudra aussi modifier l'organisation du marché du travail si nous voulons offrir une plus grande souplesse aux parents qui travaillent à l'extérieur du foyer.

Un certain nombre d'adolescentes étaient plus ou moins conscientes de la discrimination faite aux femmes sur le marché du travail, mais très peu

considéraient que cela pourrait les empêcher de trouver du travail ou d'obtenir des promotions. En fait, certaines jeunes filles qui avaient entendu parler du sexisme ou de la discrimination au travail n'étaient pas convaincues que de telles attitudes existaient réellement. D'autres jeunes filles en étaient très conscientes et trouvaient cela révoltant, mais elles pensaient pouvoir personnellement y échapper. Les étudiantes les plus jeunes étaient moins sensibles à cette réalité et se dirigeaient plus souvent vers des domaines d'emploi en général réservés aux hommes.

On pourrait penser que la connaissance de la discrimination détournerait les filles des domaines non traditionnels. Cependant elles ne peuvent prendre des décisions réalistes si elles n'ont pas une connaissance juste du monde du travail. Nous pourrions surmonter ce dilemme si nous sensibilisions les adolescentes à la discrimination et si nous leur fournissions encouragement et méthodes pour combattre et changer les attitudes sexistes. Mais les gouvernements et les employeurs doivent adopter des mesures beaucoup plus efficaces pour éliminer la discrimination faite aux femmes sur le marché du travail.

Avec l'augmentation des frais de scolarité et la nécessité grandissante d'accumuler des diplômes, il devient de plus en plus difficile de se permettre des études universitaires. Le travail à temps partiel, les programmes alternés et les services d'aide dans la recherche d'emplois deviendront nécessaires aux étudiantes. Comme nous l'avons souligné, l'étudiante de SSE défavorisé, quelles que soient ses capacités, abandonne l'école la première. Il faudra élaborer de nouveaux programmes d'aide financière destinés aux jeunes moins privilégiés financièrement. Il faudra encourager les jeunes filles, en particulier, à rester à l'école assez longtemps pour terminer des études suffisamment poussées ou pour obtenir une formation professionnelle. Nous avons remarqué, dans nos discussions avec les décrocheuses d'école secondaire, que les emplois qu'elles occupaient (lorsqu'elles réussissaient à en trouver) ne leur assuraient pas un revenu suffisant pour subvenir à leurs besoins. Les adolescentes qui sont déjà mères, en particulier, ont besoin d'argent, de services de garderie et de conseils professionnels pour reprendre leurs études, assurer les soins à leur enfant et retourner au besoin sur le marché du travail.

La plupart des participantes à notre enquête établissaient un lien entre des études plus poussées et un emploi professionnel. Même si les jeunes ne sont plus assurés de pouvoir tous et toutes trouver du travail après leurs études, les adolescentes de notre recherche avaient la ferme intention d'aller au collège ou à l'université. En revanche, nombreuses étaient celles qui entretenaient des espoirs peu réalistes et s'attendaient à trouver du travail dans leur domaine immédiatement après la fin du secondaire, et de plus dans leur ville natale. Les filles avaient moins tendance que les garçons à accepter de déménager pour obtenir un emploi ou une promotion. Étant donné la rareté des emplois, il devient pourtant de plus en plus nécessaire, tant pour les femmes que pour les hommes, de faire preuve de souplesse dans le choix du lieu de travail.

D. Vie personnelle

La majorité des adolescentes de notre étude accordaient une grande importance à la vie familiale, malgré l'augmentation du taux de divorce et le déclin du taux de natalité. Elles se tournaient vers leurs parents pour trouver des modèles et pour obtenir des conseils sur leurs études, leur futur emploi, leurs problèmes personnels. Certaines admiraient leur mère plus que toute autre personne. D'autres adolescentes essayaient d'imaginer ce que leur mère faisait pendant la journée pour nous dire ce qu'elles comptaient faire à 30 ans. Certaines adolescentes étaient convaincues qu'elles ne voulaient **pas** mener une vie semblable à celle de leurs parents, et pourtant l'exemple de leurs parents servait de modèle à partir duquel elles concevaient leurs projets d'avenir. La plupart des adolescentes se conformaient aux normes de leurs parents, ou du moins exprimaient le désir de ne pas leur déplaire.

La majorité des filles de notre étude ne désiraient pas rester au foyer, comme la plupart de leurs mères l'avaient fait jusqu'à tout récemment, mais elles comptaient combiner emploi rémunéré et travail à la maison. Dans leurs agendas personnels à l'âge de 30 ans, il était toutefois évident que les travaux ménagers constituaient selon elles la principale responsabilité de l'épouse. Certaines études ont souligné que les hommes sont beaucoup plus ouverts que les femmes au partage des travaux ménagers[3]. Cependant, il semble y avoir contradiction entre les

tâches que les garçons **comptent** assumer au foyer et celles que les hommes font **en réalité.** Plusieurs études ont montré que le mari partage rarement la responsabilité des travaux ménagers, même si son épouse occupe un emploi rémunéré et qu'il s'imagine en faire bien davantage que ce qu'il fait réellement, au dire de son épouse[4]. Si les adolescentes veulent sincèrement atteindre l'égalité au travail, elles ne peuvent assumer l'entière responsabilité des nombreuses tâches ménagères. Sinon, elles n'auront ni le temps ni l'énergie de se consacrer à une " carrière " rémunérée, par opposition à un simple " emploi ". Si elles veulent une répartition équitable du travail, elles devront être prêtes à se battre contre les idées reçues qui associent travaux ménagers et occupation féminine – idées que les femmes acceptent souvent sans broncher.

À 30 ans, les garçons s'attendaient autant que les filles à avoir une famille, mais les filles accordaient une plus grande importance à la vie familiale. Les adolescentes de SSE défavorisé, en particulier, voulaient se marier et avoir des enfants peu après l'âge de 20 ans, alors que les filles de SSE élevé comptaient terminer leurs études avant de se marier et d'avoir des enfants. Les garçons remettaient le mariage à plus tard, tout particulièrement ceux qui envisageaient une carrière professionnelle. Ils s'attendaient également à passer plus de temps que les filles avec leurs amis ou à pratiquer des sports. Très peu de garçons s'imaginaient faire des travaux ménagers en soirée.

Quelques jeunes filles qui ne voulaient pas se marier ont dit qu'elles comptaient tout de même avoir des enfants. Bien entendu, il leur était difficile, sinon impossible, de se faire une idée juste des problèmes financiers ou psychologiques qu'elles auraient en tant que parent seul. Les jeunes de familles monoparentales étaient plus ouvertes à l'idée d'être parent seul. Il s'agissait pour elles d'un **choix**, plutôt que d'un événement imprévu ou pénible. Les programmes scolaires devraient traiter de la famille monoparentale et des répercussions sociales et économiques du divorce. Les adolescentes seraient ainsi mieux préparées pour éviter quelques-uns des problèmes auxquels elles pourraient se heurter dans de telles situations.

Notre étude a montré que les adolescentes apprennent davantage de leurs expériences personnelles que de leurs lectures ou de ce que d'autres leur

disent. Par exemple, les adolescentes qui venaient de familles monoparentales semblaient croire que le mariage et la répartition traditionnelle des tâches ne constituaient pas l'unique mode de vie possible. Il existait d'autres façons d'organiser sa vie personnelle. L'expérience du divorce avait sensibilisé ces adolescentes à la fragilité du mariage, au danger de centrer sa vie sur une seule personne, à la nécessité pour la femme d'être financièrement indépendante, et à l'importance de la répartition des travaux ménagers entre les époux. La majorité des assistantes sociales et des recherchistes ont insisté sur les répercussions néfastes du divorce chez les enfants. Toutefois, notre étude montre qu'une telle expérience peut également être enrichissante.

Par ailleurs, les jeunes filles dont la mère avait repris les études ou le travail après être restée de nombreuses années à la maison ou celles dont la mère poursuivait une carrière sur le marché du travail, semblaient avoir une conception beaucoup plus riche de leur vie adulte. Selon elles, il était possible et souhaitable de concilier le travail rémunéré et la vie familiale. Les adolescentes dont la mère occupait un emploi participaient davantage aux travaux ménagers et aux décisions familiales et avaient une conception plus égalitaire de la répartition des tâches dans leurs familles à venir.

Bien que les adolescentes soient quelque peu limitées par le niveau d'instruction et les réalisations professionnelles de leurs parents, ainsi que par les stéréotypes sexuels, leurs expériences personnelles compensent parfois ces influences et leur permettent d'imaginer d'autres modes de vie possibles. L'information qu'elles reçoivent à l'école, les livres qu'elles lisent, les gens qu'elles rencontrent et les émissions télévisées qu'elles regardent peuvent les inciter à s'épanouir ou à changer les comportements traditionnels. Même si les adolescentes entendent parler de l'inégalité au sein de la main-d'oeuvre, de la pauvreté chez les femmes ou de l'augmentation du taux de divorce, elles peuvent aisément négliger ces messages, à moins, bien entendu, que ces réalités ne les touchent personnellement. Les adolescentes qui font l'expérience d'une grossesse imprévue, du divorce des parents, du chômage dans la famille ou dont la mère est sur le marché du travail peuvent changer d'attitude et devenir plus prudentes, plus réalistes ou plus déterminées dans la planification de leur avenir. Celles qui n'ont pas connu ces réalités peuvent y être sensibilisées grâce à des discussions ou à des

débats avec d'autres étudiantes et par l'intermédiaire de rencontres avec des personnes de l'un ou l'autre sexe qui ont choisi des carrières ou des modes de vie non traditionnels. Les adolescentes auraient ainsi un éventail de possibilités beaucoup plus vaste pour façonner leur avenir à l'image de leurs aspirations véritables.

E. Conclusion

Nos entrevues des 150 jeunes nous ont permis de constater que de nombreuses adolescentes se faisaient une idée de l'avenir peu conforme à ce que sera probablement leur vie adulte. Elles ne prévoyaient ni chômage, ni divorce, ni pauvreté. L'avenir qu'elles imaginaient offrait emplois intéressants, revenus suffisants, époux affectueux, enfants sans problèmes, propriété immobilière et voyages à travers le monde. Au niveau **intellectuel**, les adolescentes savent que la paix mondiale est en jeu, que les familles se séparent et que de nombreuses personnes vivent dans la pauvreté. Mais elles ont tendance à **s'imaginer** qu'elles sont à l'abri de ces phénomènes extérieurs.

Nous devons élaborer des méthodes plus efficaces pour sensibiliser les jeunes aux réalités de l'avenir sans pour autant les décourager ou étouffer leurs aspirations. Il faut leur faire prendre conscience des réalités des femmes sur le marché du travail, des répercussions possibles de la microtechnologie sur les emplois des femmes, des difficultés de la mère qui élève seule ses enfants, et de la nécessité de plus en plus pressante d'avoir deux revenus dans une famille. Les adolescentes ne peuvent faire des choix réalistes si elles ne connaissent pas ces réalités. Leur conception romantique de l'avenir s'explique en partie par le fait qu'elles ont une expérience très limitée du monde. Néanmoins, l'ensemble de notre société – parents, écoles, médias, groupes communautaires et gouvernements – est aussi à blâmer pour le peu de temps et d'énergie qu'elle consacre à la préparation de nos jeunes femmes en vue d'une vie adulte sûre et épanouie dans la société canadienne. Le changement s'impose.

NOTES

CHAPITRE 1

1. Canada, Statistique Canada, **L'éducation au Canada : Revue statistique pour 1982-1983** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, juin 1984), nº de catalogue 81-229, Tableaux 2 à 6, p. 58-64.

2. D.C. McKie, B. Prentice, et P. Reed, Statistique Canada, **Divorce : La Loi et la famille au Canada** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, 1983).

3. Gloria Geller, "Role Aspirations and Life-style Orientations of High School Women", thèse de maîtrise, University of Toronto, 1973; Gloria Geller, "Aspirations of Adult Women", communication présentée à la Canadian Women's Studies Annual Meeting, Guelph, 1984; Avis Glaze, "Factors Which Influence Career Choice and Future Orientations of Females: Implications for Career Education", thèse de doctorat, University of Toronto, 1979; Pauline Fahmy-Pomerleau, " Aspirations prédominantes et aspirations professionnelles d'adolescentes québecoises ", thèse de doctorat, Université Laval, 1974; et " Égalité et dépendance ou l'impossible aspiration des adolescentes ", in **Femmes et Politique**, Collection Idéelles, éd. Yolande Cohen (Montréal : Le Jour, 1981).

4. Gloria Geller y a fait allusion dans sa communication "Aspirations of Adult Women"; voir également Anne-Marie Ambert, **Sex Structure**, 2nd edition (Toronto: Longman Canada, 1976), p. 78.

5. Ambert, **Sex Structure**, p. 76; Conseil des sciences du Canada, **Les femmes et l'enseignement des sciences au Canada : Déclaration** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, 1982).

6. Conseil des sciences du Canada, **Les femmes et l'enseignement des sciences au Canada.**

7. Ambert, **Sex Structure**, p. 76; S. Tangri, "Role-Innovation in Occupational Choice Among College Women", thèse de doctorat, University of Michigan, 1969.

8. Canada, Conseil national du bien-être social, **Soixante-cinq ans et plus : Rapport du Conseil national du bien-être social sur les revenus des personnes âgées** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, février 1984), p. 26-38, 42.

9. Dans le cadre des agendas de l'avenir, nous avons demandé aux adolescentes d'écrire (ou de décrire verbalement) ce qu'elles comptent faire dans l'avenir. Alors que certaines recherchistes en ont fait une question très générale, d'autres ont précisé un certain âge ou une période particulière de la vie. Nous avons demandé aux adolescentes de décrire un " jour type " à l'âge de 30 ans. Des études canadiennes antérieures menées par Geller (1973) et Fahmy-Pomerleau (1974 et 1981) ont également eu recours à l'approche de l'agenda de l'avenir.

10. Les deux données s'appliquent au revenu moyen. Canada, Statistique Canada, **Répartition du revenu au Canada selon la taille du revenu** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, septembre 1984), nº de catalogue 13-206, Tableau 1, p. 17 (basé sur des données préliminaires).

CHAPITRE 2

1. Canada, Statistique Canada, **Perspectives Canada III**, éd. H.J. Adler et D.A. Brusegard (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, avril 1980), nº de catalogue 11-511, Tableau 5.11, p. 91.

2. Organisation de coopération et de développement économique (OCDE), Centre pour la recherche et l'innovation de l'enseignement, **Les études et le travail vus par les jeunes** (Paris : OCDE, 1983), p. 48.

3. Ambert, **Sex Structure**, p. 98.

4. **Ibid.**

5. Canada, Statistique Canada, **La population active** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, mai 1984), nº de catalogue 71-001, Tableau 10, p. 35.

6. Juge Rosalie Silberman Abella, Commission royale sur l'égalité en matière d'emploi, **Rapport de la Commission sur l'égalité en matière d'emploi** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, octobre 1984).

7. Jane Gaskell et Marvin Lazerson, "Between School and Work: Perspectives of Working Class Youth", **Interchange**, vol. II, nº 3 (1980-1981); OCDE, **Les études et le travail vus par les jeunes**, p. 26.

8. OCDE, **ibid.**

9. Pat McNenly, "Profession has no jobs for 2 of 5 new lawyers, half of new engineers", **The Toronto Star**, 21 juin 1984.

10. Canada, Statistique Canada, **La population active**, p. 35.

11. Conseil des sciences du Canada, **Qui fait tourner la roue?** Compte rendu d'un Atelier sur " Les femmes et l'enseignement des sciences au Canada " (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, 1982).

12. Canada, Statistique Canada, **L'éducation au Canada : Revue statistique pour 1982-1983** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, juin 1984), nº de catalogue 81-229, p. 108-110.

13. **Ibid.**, p. 59-60.

14. Canada, Statistique Canada, **La population active**, p. 35.

15. A.V. Cicourel et J.I. Kitsuse, **The Educational Decision-Makers** (New York: Bobbs-Merrill Co., 1963); W.B.W. Martin et Allan K.J. Macdonell, **Canadian Education. A Sociological Analysis** (Toronto: Prentice-Hall, 1982).

16. OCDE, **Les études et le travail vus par les jeunes**, p. 59.

17. Rona Maynard, "Why Can't We Give High-School Girls The Career Guidance They Need?", **Chatelaine** (octobre 1983), p. 77+.

18. D. William Wood et Sandy Nuttall, "Single Adolescent Mothers: the Dimensions of Unscheduled Parenting in Ontario", communication présentée à la Annual Meeting of the Canadian Sociology and Anthropology Association, Guelph, 1984.

19. C.F. Grindstaff, " Conséquences économiques à long terme des mariages et des grossesses des adolescentes ", communication présentée à une Conférence sur les femmes et la démographie, " marrainée " par Statistique Canada et Condition féminine Canada, Ottawa, juillet 1984.

20. OCDE, **Les études et le travail vus par les jeunes**, p. 48.

21. Gail C.A. Cook, éd., **L'Objectif pour les Canadiennes – Pouvoir choisir** (Ottawa : Statistique Canada en association avec l'Institut de recherches C.D. Howe, 1976), Tableau 4.10, p. 138-139.

22. Canada, Statistique Canada, **Perspectives Canada III**, p. 79.

23. Fahmy-Pomerleau, " Aspirations prédominantes ".

24. Alexander Himmelfarb et C. James Richardson, **People, Power and Process. Sociology for Canadians** (Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1979), p. 211.

25. John Porter, **The Vertical Mosaic** (Toronto: University of Toronto Press, 1965); Canada, Statistique Canada, **Perspectives Canada III**, p. 105; Raymond N. Morris et C. Michael Lanphier, **Three Scales of Inequality. Perspectives on French-English Relations** (Toronto: Longman, 1977).

26. OCDE, **Les études et le travail vus par les jeunes.**

27. Wood et Nuttall, "Single Adolescent Mothers".

28. Par exemple, le nombre de naissances illégitimes par 100 naissances d'enfants vivants était de 72,1 en Barbade (1978) et de 43,7 à Trinité-et-Tobago (1977), contre 17,1 aux États-Unis (1979) et 12,1 au Canada (1973). Le Canada a cessé de consigner ces données lorsque le concept d' " illégitimité " a été supprimé de la loi. Nations Unies, **Annuaire démographique 1981**, New York, 1983.

CHAPITRE 3

1. Susan Clark et Marylee Stephenson, "Housework as Real Work", in **Work in the Canadian Context: Continuity Despite Change**, éd. Katherina L.P. Lundy et Barbara D. Warme (Toronto: Butterworths, 1981), p. 67, 73-92.

2. Lorne Tepperman, **Social Mobility in Canada** (Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1975), p. 169.

3. Merlin B. Brinkerhoff et Eugen Lupri, "Conjugal Power and Family Relationships: Some Theoretical and Methodological Issues", in **The Canadian Family**, éd. K. Ishwaran (Toronto: Gage, 1983), p. 214.

4. Canada, Statistique Canada, **Coup d'oeil sur les revenus des Canadiens 1951-1981** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, mars 1984), nº de catalogue 13-581F, p. 11.

5. Margrit Eichler, **Families in Canada Today** (Toronto: Gage, 1983), p. 45.

6. Voir : Pat Armstrong et Hugh Armstrong, **The Double Ghetto. Canadian Women and Their Segregated Work** (Toronto: McClelland and Stewart, 1978); et **Une majorité laborieuse : les femmes qui gagnent leur vie, mais à quel prix** (Ottawa : Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, 1983); et Louise Kapp Howe, **Pink Collar Workers: Inside the World of Women's Work** (New York: Avon Books, 1977).

7. Canada, Travail Canada, Groupe de travail sur la micro-électronique et l'emploi, **La microélectronique au service de la collectivité** (Ottawa : Travail Canada, 1982); et Heather Menzies, **Women and the Chip** (Montréal : Institut de recherches politiques, 1982).

8. Ronald J. Burke, **Economic Recession and the Quality of Education: Some Threatening Trends** (Toronto: York University, Faculty of Administrative Studies, mars 1984).

9. OCDE, **Les études et le travail vus par les jeunes**, p. 78.

10. Burke, **Economic Recession.**

11. OCDE, **Les études et le travail vus par les jeunes**, p. 84.

12. **Ibid.**, p. 85-91.

13. Eichler, **Families in Canada Today**, p. 170.

14. Canada, Statistique Canada, **Coup d'oeil sur les revenus des Canadiens 1951-1981**, p. 11.

15. Armstrong et Armstrong, **Une majorité laborieuse**, Tableau 5, p. 300.

16. Une étude effectuée pour le Toronto Board of Education par Sylvia Larter et John Fitzgerald ("Students' Attitudes to Work and Unemployment", Partie III, nº 153, mars 1979, p. 28) a noté que 10% des filles de leur échantillon comptaient occuper un emploi non traditionnel à l'âge de 30 ans.

17. Meredith Rimball, "Women and Success: a Basic Conflict?", in **Women in Canada**, éd. Marylee Stephenson (Toronto: New Press, 1973), p. 119-135; Fahmy-Pomerleau, " Aspirations prédominantes "; S. Tangri, "Role-Innovation in Occupational Choice Among College Women"; et Matina Horner, "The Motive to Avoid Success and Changing Aspirations of College Women", in **Readings on the Psychology of Women**, éd. Judith Bardwick (New York: Harper and Row, 1972), p. 62-67.

18. Lys Sayer, psychologue thérapeute, a utilisé l'expression " pseudo-carrière " pour décrire les projets de carrière peu réalistes des adolescentes. Voir : " The Orientation of Adolescent Women Toward the Future", document de base préparé pour le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, mars 1983, p. 34.

19. Gloria Geller, "Aspirations of Female High School Students", **Documentation sur la recherche féministe**, vol. 13, nº 1 (mars 1984), p. 18.

20. Horner, "The Motive to Avoid Success", p. 62-67.

CHAPITRE 4

1. Voir, par exemple : Armstrong et Armstrong, **The Double Ghetto.**

2. Martin Meissner, E.W. Humphreys, S.M. Meiss, et W.J. Scheu, "No Exit for Wives: Sexual Division of Labour and the Cumulation of Household Demands", **Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie**, vol. 12, 1ère partie (1975), p. 424-439; Susan Clark et Andrew Harvey, "The Sexual Division of Labour: The Use of Time", **Atlantis**, vol. 2, nº 1 (automne 1976), p. 46-66.

3. Sue J. Wilson, " Non-traditional Living Arrangements", in **The Family. Changing Trends in Canada**, éd. Maureen Baker (Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1984), p. 207.

4. Warren E. Kalbach et Wayne W. McVey, **The Demographic Basis of Canadian Society**, 2nd edition (Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1979).

5. Wilson, "Non-traditional Living Arrangements".

6. Eichler, **Families in Canada Today**, p. 47.

7. **Ibid.**, p. 92.

8. Canada, Statistique Canada, **Nuptialité et fécondité, Vol. 1** (Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, 1983), nº de catalogue 92-906, Tableau 2. (Ce pourcentage s'applique aux femmes de plus de 45 ans)

9. Jean E. Veevers, **Childless by Choice** (Toronto: Butterworths, 1980).

10. C. Grindstaff, " Conséquences économiques à long terme des mariages et des grossesses des adolescentes ".

11. **Ibid.**

12. OCDE, **Les études et le travail vus par les jeunes**, p. 19.

13. Meissner et al., "No Exit for Wives", 1975; Clark et Harvey, "The Sexual Division of Labour", 1976.

14. Les adolescentes d'Ottawa sont plus ouvertes à l'idée de vivre dans d'autres régions du pays sans doute à cause de leur milieu socio-économique plus élevé et aussi parce que ces familles ont déménagé plus souvent que celles des adolescentes d'autres régions.

CHAPITRE 5

1. Eichler, **Families in Canada Today**, p. 267.

2. Susan Russell, "Learning Sex Roles in High School", **Interchange**, vol. 10, nº 2 (1979-1980), p. 57-66; Ambert, **Sex Structure**, p. 75.

3. OCDE, **Les études et le travail vus par les jeunes**, p. 19.

4. Meissner et al., "No Exit for Wives", p. 424-439; Clark et Harvey, "The Sexual Division of Labour", p. 46-66; Meg Luxton, **More Than a Labour of Love: Three Generations of Women's Work in the Home** (Toronto: Women's Educational Press, 1980).

BIBLIOGRAPHIE

Abella, Juge Rosalie Silberman. Commission royale sur l'égalité en matière d'emploi. **Rapport de la Commission sur l'égalité en matière d'emploi.** Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, octobre 1984.

Ambert, Anne-Marie. **Sex Structure.** 2nd edition. Toronto: Longman Canada, 1976.

Armstrong, Pat, et Hugh Armstrong. **The Double Ghetto. Canadian Women and Their Segregated Work.** Toronto: McClelland and Stewart, 1978.

_____. **Une majorité laborieuse : les femmes qui gagnent leur vie, mais à quel prix.** Ottawa : Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, 1983.

Baker, Maureen, éd. **The Family. Changing Trends in Canada.** Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1984.

Bardwick, Judith, éd. **Readings on the Psychology of Women.** New York: Harper and Row, 1972.

Berkeley, Heather. "The Orientation of Adolescent Women Toward the Future". Document de base préparé pour le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, mars 1983. (inédit)

Breton, Raymond. **Le rôle de l'école et de la société dans le choix d'une carrière chez la jeunesse canadienne.** Ottawa : Main-d'oeuvre et Immigration Canada, 1972.

Brinkerhoff, Merlin B., et Eugen Lupri. "Conjugal Power and Family Relationships: Some Theoretical and Methodological Issues". In **The Canadian Family.** Éd. K. Ishwaran. Toronto: Gage, 1983.

Burke, Ronald J. **Economic Recession and the Quality of Education: Some Threatening Trends.** Toronto: York University, Faculty of Administrative Studies, mars 1984.

Canada. Conseil national du bien-être social. **Soixante-cinq ans et plus : Rapport du Conseil national du bien-être social sur les revenus des personnes âgées.** Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, février 1984.

Canada. Statistique Canada. **Coup d'oeil sur les revenus des Canadiens 1951-1981.** Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, mars 1984. (nº de catalogue 13-581F)

_____. **L'éducation au Canada : Revue statistique pour 1981-1982.** Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, mai 1983. (nº de catalogue 81-229)

_____. **L'éducation au Canada : Revue statistique pour 1982-1983.** Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, juin 1984. (nº de catalogue 81-229)

_____. **Fréquentation scolaire et niveau de scolarité.** Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, janvier 1984. (nº de catalogue 92-914)

_____. **Nuptialité et fécondité, Vol 1.** Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, août 1983. (Recensement du Canada 1981, nº de catalogue 92-906)

_____. **Perspectives Canada III.** Éd. H.J. Adler et D.A. Brusegard. Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, avril 1980. (nº de catalogue 11-511)

_____. **La population active.** Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, mai 1984. (nº de catalogue 71-001)

_____. **Répartition du revenu au Canada selon la taille du revenu.** Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, septembre 1984. (nº de catalogue 13-206)

Canada. Travail Canada. Groupe de travail sur la micro-électronique et l'emploi. **La microélectronique au service de la collectivité.** Ottawa : Travail Canada, 1982.

Cicourel, A.V., et J.I. Kitsuse. **The Educational Decision-Makers.** New York: Bobbs-Merrill Co., 1963.

Clark, Susan, et Andrew Harvey. "The Sexual Division of Labour: The Use of Time". **Atlantis**, vol. 2, nº 1 (automne 1976), p. 46-66.

Clark, Susan, et Marylee Stephenson. "Housework as Real Work". In **Work in the Canadian Context: Continuity Despite Change.** Éd. Katherina L.P. Lundy et Barbara D. Warme. Toronto: Butterworths, 1981.

Conseil des sciences du Canada. **Les femmes et l'enseignement des sciences au Canada : Déclaration.** Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, 1982.

_____. **Qui fait tourner la roue?** Compte rendu d'un Atelier sur " Les femmes et l'enseignement des sciences au Canada ". Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, 1982.

Cook, Gail C.A., éd. **L'objectif pour les Canadiennes – Pouvoir choisir.** Préparé pour Statistique Canada en association avec l'Institut de recherches C.D. Howe. Ottawa : Information Canada, 1976.

Eichler, Margrit. **Families in Canada Today.** Toronto: Gage, 1983.

Fahmy-Pomerleau, Pauline. " Aspirations prédominantes et aspirations professionnelles d'adolescentes québécoises ". Thèse de doctorat, Université Laval, 1974.

_____. "Égalité et dépendance ou l'impossible aspiration des adolescentes". In **Femmes et Politique.** Collection Idéelles. Éd. Yolande Cohen. Montréal : Le Jour, 1981.

Gaskell, Jane, et Marvin Lazerson. "Between School and Work: Perspectives of Working Class Youth". **Interchange**, vol. II, nº 3 (1980-1981).

Geller, Gloria. "Aspirations of Adult Women". Communication présentée à la Canadian Women's Studies Annual Meeting, Guelph, 1984.

_____. "Aspirations of Female High School Students". **Documentation sur la recherche féministe**, vol. 13, nº 1 (mars 1984).

_____. "Role Aspirations and Life-style Orientations of High School Women". Thèse de maîtrise, University of Toronto, 1973.

Glaze, Avis. "Factors Which Influence Career Choice and Future Orientations of Females: Implications for Career Education". Thèse de doctorat, University of Toronto, 1979.

Grindstaff, C.F. " Conséquences économiques à long terme des mariages et des grossesses des adolescentes ". Communication présentée à une Conférence sur les femmes et la démographie, " marrainée " par Statistique Canada et Condition féminine Canada. Ottawa : juillet 1984.

Hervieux-Payette, Céline. Ministre d'État à la Jeunesse. **Jeunesse/Youth : Un nouveau profil statistique des jeunes au Canada.** Ottawa : Secrétariat d'État, 1984.

Himmelfarb, Alexander, et C. James Richardson. **People, Power and Process. Sociology for Canadians.** Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1979.

Horner, Matina. "The Motive to Avoid Success and Changing Aspirations of College Women". In **Readings on the Psychology of Women.** Éd. J. Bardwick. New York: Harper and Row, 1972, p. 62-67.

Howe, Louise Kapp. **Pink Collar Workers: Inside the World of Women's Work.** New York: Avon Books, 1977.

Kalbach, Warren E., et Wayne W. McVey. **The Demographic Basis of Canadian Society.** 2nd edition. Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1979.

Larter, Sylvia, et John Fitzgerald. "Students' Attitudes to Work and Unemployment". Partie III, nº 153, Research Department, Toronto Board of Education, mars 1979.

Linton, Marilyn, Gillian Steward, et Caitlin Kelly. "A Dialogue With Youth". **Homemaker's** (juin 1984), p. 10-22.

Luxton, Meg. **More Than a Labour of Love. Three Generations of Women's Work in the Home.** Toronto: Women's Educational Press, 1980.

MacKay, Harry. **Single Adolescent Mothers in Ontario.** Ottawa : Conseil canadien de développement social, 1983.

Martin, W.B.W., et Allan K.J. Macdonell. **Canadian Education. A Sociological Analysis.** Toronto: Prentice-Hall, 1982.

Maynard, Rona. "Why Can't We Give High-School Girls The Career Guidance They Need?". **Chatelaine** (octobre 1983), p. 77+.

McKie, D.C., B. Prentice et P. Reed. **Divorce : La loi et la famille au Canada.** Étude préparée pour Statistique Canada. Ottawa : Approvisionnements et Services Canada, 1983.

McNenly, Pat. "Profession has no jobs for 2 of 5 new lawyers, half of new engineers". **The Toronto Star**, 21 juin 1984.

Menzies, Heather. **Women and the Chip.** Montréal : Institut de recherches politiques, 1982.

Meissner, Martin, E.W. Humphreys, S.M. Meiss, et W.J. Scheu. "No Exit for Wives: Sexual Division of Labour and the Cumulation of Household Demands". **Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie**, vol. 12, 1ère partie (novembre 1975), p. 424-439.

Morris, Raymond N., et C. Michael Lanphier. **Three Scales of Inequality. Perspectives on French-English Relations.** Toronto: Longman, 1977.

Organisation de coopération et de développement économique (OCDE). Centre pour la recherche et l'innovation de l'enseignement. **Les études et le travail vus par les jeunes.** Paris : OCDE, 1983.

Porter, John. **The Vertical Mosaic.** Toronto: University of Toronto Press, 1965.

Rimball, Meredith. "Women and Success: A Basic Conflict?". In **Women in Canada.** Éd. Marylee Stephenson. Toronto: New Press, 1973.

Russell, Susan. "Learning Sex Roles in High School". **Interchange**, vol. 10, nº 2 (1979-1980).

Tangri, S. "Role-Innovation in Occupational Choice Among College Women". Thèse de doctorat, University of Michigan, 1969.

Tepperman, Lorne. **Social Mobility in Canada.** Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1975.

Veevers, Jean E. **Childless By Choice.** Toronto: Butterworths, 1980.

Wilson, Sue J. "Non-traditional Living Arrangements". In **The Family. Changing Trends in Canada.** Éd. Maureen Baker. Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1984, p. 198-218.

Wood, D. William, et Sandy Nuttall. "Single Adolescent Mothers: the Dimensions of Unscheduled Parenting in Ontario". Communication présentée à la Annual Meeting of the Canadian Sociology and Anthropology Association, Guelph, 1984.

Le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme est un organisme consultatif indépendant qui a été créé en 1973 à la suite d'une recommandation faite par la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme. Chargé de " saisir le gouvernement et le public des questions qui intéressent et préoccupent les femmes " et de " conseiller le Ministre sur les sujets relatifs à la condition féminine que le Ministre peut soumettre au Conseil pour étude ou que le Conseil peut juger appropriés ", le Conseil est doté d'un vaste mandat qui peut être interprété de façon à y inclure toutes les activités entreprises par le Conseil au nom des femmes du Canada.

Le Conseil est un organisme autonome qui relève du Parlement par l'intermédiaire du Ministre responsable de la condition féminine. Cette autonomie permet au Conseil d'avoir une voix au Parlement et de publier sans l'autorisation ministérielle.

Voici la liste des membres du Conseil consultatif canadien de la situation de la femme au moment de la publication de cette étude (1985).

Eileen Hendry
Présidente par intérim
Ottawa (Ontario)

Eileen Hendry
Première vice-présidente
Vancouver (C.-B.)

Marie-Hélène Boyle
Vice-présidente
Montréal (Québec)

Jean Augustine
Etobicoke (Ontario)

Monique Bernard
Mont St-Hilaire (Québec)

Shirley Bradshaw
Yarmouth (N.-É.)

Clarisse Codère
Sherbrooke (Québec)

Patricia Cooper
Calgary (Alberta)

Anne Enge
Yellowknife (T.N.-O.)

Kilby Gibson
Vancouver (C.-B.)

Marthe Gill
Pointe Bleue (Québec)

June Hampton
Faro (Yukon)

Dianne Harkin
Winchester (Ontario)

Alison Hinchey
New Waterford (N.-É.)

Frederica Hodder
Stephenville (Terre-Neuve)

Lucille Huot
Winnipeg (Manitoba)

Joyce Krause
Terrace (C.-B.)

Lynne MacFarlane
Victoria (C.-B.)

Monica Matte
Montréal (Québec)

Jeannette Pelletier
Campbellton (N.-B.)

Anne Marie Perry
Tignish (Î.-P.-É.)

Lynne Pieper
Saskatoon (Saskatchewan)

Irene Stayshyn
Hamilton (Ontario)

Donna Tink
Grande Prairie (Alberta)

Brigitte Turcotte
La Sarre (Québec)

Bureau central :
Conseil consultatif canadien
de la situation de la femme
66, rue Slater, 18e étage
C.P. 1541, Succursale B
Ottawa (Ontario)
K1P 5R5
(613) 992-4975

Bureau de l'Est :
Conseil consultatif canadien
de la situation de la femme
800, boulevard Dorchester ouest
pièce 1036
Montréal (Québec)
H3B 1X9
(514) 283-3123

Bureau de l'Ouest :
Conseil consultatif canadien
de la situation de la femme
1055, rue Georgia ouest, 18e étage
C.P. 11144
Vancouver (Colombie-Britannique)
V6E 3P3
(604) 666-0174

Bureau local de l'Ouest :
Conseil consultatif canadien
de la situation de la femme
269, rue Main
pièce 600
Winnipeg (Manitoba)
R3C 1B2
(204) 949-3140